

western house vacances



Jean pattes d'éléphant, peau véritable, crème ou noisette 220,00 F.



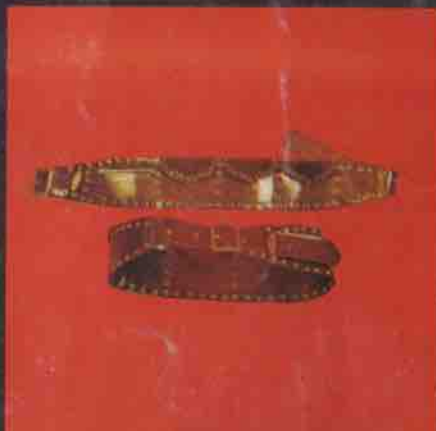
Jean pattes d'éléphant, importé des U.S.A., velours milleraie, vert-moutarde ou beige 100,00 F.



Botte Camargue, cuir brut, talon mexicain, du 39 au 45 160,00 F.



Jean marin, importé U.S.A., pattes d'éléphant, bleu ou blanc 75,00 F.



Ceinture marocaine à poches multiples 100,00 F.



Chemise badges U.S. Army, kaki ou toile de jean marine 120,00 F.



Bottine Homme, talon mexicain, noir ou marron 125,00 F.
Bottine Femme, noir, marron ou blanche 120,00 F.



T-shirt drapeau U.S.A., taille 1 ou 2. 60,00 F.



T-shirt blanc Chesterfield, ou Reyno, ou Winston, ou Camel, taille 1 ou 2. 35,00 F.

COMMANDE

Indiquez clairement: NOM, prénom, adresse complète, taille du vêtement désiré.
MODE DE RÈGLEMENT:

Contre remboursement ou si vous joignez un chèque ou mandat-lettre à votre commande, vous bénéficierez gratuitement d'un envoi express.
WESTERN-HOUSE, 13, Avenue de la Grande-Armée, PARIS-16°.

N° 54 JUILLET 71 3,50 F

MENSUEL

rock folk

POP MUSIC

CHANSO

ARETHA EN EUROPE

JIMI HENDRIX
CHICAGO
JOAN BAEZ
ROCK & CINEMA
QUICKSILVER
ZOO
PINK FLOYD



GRAND CONCOURS

COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**
PATHE MARCONI

TAMLA IS HOT HOT HOT

TAMLA-MOTOWN =
VOLUME 2
HOT HOT HOT

PRIX SPECIAL
1690

TAMLA MOTOWN IS HOT, HOT, HOT
Album 33 tours C 048-91457
Cassette C 234-91457
Cartouche stéréo 8 C 344-91457

- 1er PRIX** 1 SAFARI-PHOTO en AFRIQUE POUR 2 PERSONNES
Voyage en Jet Super DC 8 • COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**
 - 2e PRIX** UNE MOTO CB 125 S **HONDA** OU UNE GARDE-ROBE COMPLETE SIGNED **YAMAHA**
 - 3e PRIX** 100 DISQUES 33 tours 30 cm PATHE MARCONI
- et 200 autres prix !!!**
- 1 BULLETIN CONCOURS**
dans chaque disque 33t., Cassette et Cartouche Stéréo 8
TAMLA IS HOT HOT HOT
et, dans chacun
des SIX disques 33 tours, Cassettes et Cartouches Stéréo 8
"NOUVEAUTES" CI-DESSOUS

avec
THE TEMPTATIONS
DIANA ROSS
THE SUPREMES
JACKSON FIVE
MARVIN GAYE
EDWIN STARR
THE FOUR TOPS
SMOKEY ROBINSON
STEVIE WONDER
THE SPINNERS
JR. WALKER &
THE ALL STARS
THE ORIGINALS

RENSEIGNEZ VOUS CHEZ VOTRE DISQUAIRE !!!!

THE JACKSON 5
Disque 33 tours : C 062-92403
Cassette : C 244-92403
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92403

DIANA ROSS
Disque 33 tours : C 062-91576
Cassette : C 244-91576
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91576

EDWIN STARR
Disque 33 tours : C 062-92376
Cassette : C 244-92376
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92376

THE SUPREMES & FOUR TOPS
Disque 33 tours : C 062-91830
Cassette : C 244-91830
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91830

THE TEMPTATIONS
Disque 33 tours : C 062-91332
Cassette : C 244-91332
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91332

STEVIE WONDER
Disque 33 tours : C 062-92429
Cassette : C 244-92429
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92429

rock & folk actualités



JIMI HENDRIX ET MITCH MITCHELL A WIGHT EN 1970.
Forêts vierges de folie.

HENDRIX MAINTENANT

La mort fait trop bien les choses : celui qui en est la victime est bien souvent, quelques mois après son dernier soupir, consacré, reconnu ou découvert, chose qui ne lui serait sans doute jamais arrivée s'il était encore du monde des vivants. Ce phénomène, s'il n'est pas systématique, n'en demeure pas moins très courant, et l'année 70 nous en aura fourni deux exemples flagrants. A l'automne, à quelques jours d'intervalle, Janis Joplin et Jimi Hendrix mourraient de façon pratiquement identique : depuis ce jour c'est pour eux une ascension permanente de popularité dont ils n'auraient certainement pas soupçonné l'importance (ceci plus encore pour Janis). Comment, aujourd'hui, ne pas se remémorer ce musicorama où, en 69, Janis chanta devant des fauteuils vides... Le parallèle entre la vie, l'œuvre et la mort de Hendrix et Janis est rapide à établir. La popularité posthume de Jimi est pourtant plus curieuse tant sa musique est peut-être moins facile, moins commerciale donc moins accessible (même après sa mort...), ce qui rend l'explication du phénomène moins cohérente. Et c'est en se reportant en arrière, en remontant les années

COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous proposer un **tarif exceptionnel** pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

ANNÉE 1968
(11 n^{os})
20 f au lieu de 30 f 50

ANNÉE 1969
(12 n^{os})
25 f au lieu de 36 f

ANNÉE 1970
(12 n^{os})
25 f au lieu de 36 f

BON DE COMMANDE (à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :
l'année 1968 ;
l'année 1969 ;
l'année 1970.

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

équipement musical professionnel



victor flore

CENTRAL MUSIQUE



des prix comme partout ... un
choix comme nulle part!

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR
LES SUPERKUSTOM U.S.A.
LES AMPLIS ET SONOS M.I.
LES SOUND CITY
LES AMPLIS AMPEG, SIMMS-WATTS ET WEM
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9^e
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85

au travers de son œuvre, en analysant sa progression musicale et sa popularité que l'on pourra mieux comprendre le comment et le pourquoi du phénomène.

66 : Jimi Hendrix, un inconnu, voit son single, « Hey Joe », monter très haut dans les charts : c'est le tube. On le vend partout, au côté des Bee-Gees et autres Hollies. Pourtant l'atmosphère générale qui se dégage du disque a d'emblée quelque chose de mystérieux sinon de malsain. Il y a une impression d'irréductible, une force étrange qui semble se situer au-dessus de tous ; musique un peu inaccessible. On la ressent mais on a en même temps le sentiment confus que quelque chose échappe. La sensibilité est accrochée au niveau de la construction rythmique, la structure rock, le côté simpliste du groupe — basse, batterie, guitare — donne un côté commercial à l'expérience et permet d'appréhender la musique par un biais qui est familier. Une basse fortement présente, un batteur qui n'a pas besoin de faire beaucoup de bruit pour que l'on note sa présence, un guitariste enfin dont on ne soupçonne pas encore toute la classe mais qui accroche l'attention par son jeu clair et terriblement cohérent : autant de composantes qui donnent à la formation un son à la limite exacte de ce qui est commercial et de ce qui ne l'est pas. Un rien risque donc de le faire basculer d'un côté ou de l'autre. La sortie du LP « Are

you experienced » nous montrera bien vite dans quelle voie s'engage cette musique. Expérience et son leader ont quelque chose de très sérieux à dire, et ils empruntent pour le dire une voie totalement originale, ce qui donne parfois un côté rebutant à leur expression. Le groupe a dès le départ un « son » particulier. Cette sonorité est, à cette époque, entièrement nouvelle. Toute la violence intérieure matérialisée d'une façon détournée dans la musique est un phénomène nouveau, et l'oreille alors sollicitée uniquement par l'esthétisme, n'est pas éduquée pour assimiler cette forme d'expression. Depuis sont venus Beefheart, Edgar Broughton qui, d'une manière plus exacerbée encore, ont emprunté cette voie. « Hey Joe » était donc presque un accident. Si le LP a du succès, celui-ci n'est que relatif.

Presque un an après sort le deuxième LP, « Axis : Bold as Love ». A l'écoute rapide du disque on pourrait affirmer que la musique n'a pas évolué d'un pouce. Pourtant, quand on se repenche sur elle avec attention, on s'aperçoit bien vite qu'Axis est certainement le disque où l'art d'Hendrix s'exprime avec le plus de rigueur. C'est une musique élaborée dans ses moindres détails. La formidable technique des trois musiciens leur permet d'atteindre un niveau de perfection dans la création rarement atteint. Cette musique il faut l'ÉCOUTER comme aucune autre pour pouvoir saisir tout

ce qu'elle recèle d'imagination créatrice. L'esthétisme et les rythmes classiques en sont presque totalement absents. Les compositions sont très courtes ; on reçoit une série de « flashes » rapides qui empêchent de reprendre ses esprits. Le disque se termine par « Bold as Love », morceau d'une inquiétante lassitude. Comme un moment de repos, un instant de grâce tout juste troublé par la pensée de ce qu'on vient de vivre. La lassitude après l'orgasme. Ce L.P. est le moins accessible de tous parce que, je crois, celui qui va le plus loin. Le succès d'estime est la caractéristique essentielle de ce que le public offre à Hendrix à cette époque. Il est trop en avance pour pouvoir convaincre totalement. Fin 68 sort « Electric Ladyland » : double album où, pour la première fois, Experience s'adjoint parfois des musiciens extérieurs (Al Kooper, Buddy Miles, Stevie Winwood). La musique y est plus spontanée, les obsessions ne peuvent plus se contenter, pour pouvoir s'exprimer pleinement, d'un carcan rythmique trop rigide (« Voodoo Chile »). Musique inspirée par une folie supérieurement lucide. Pourtant, le public commence à entrevoir l'univers du guitariste, et le succès, s'il n'est pas total, arrive d'une façon évidente. La perfection dans l'esthétisme est atteinte dans des compositions comme « All along the watchtower ». Une telle musique se suffit à elle-même, pas une note à rajouter, pas une mesure

sac à pop

Pop tubes

Ça commence aux alentours des mois de mars ou avril. Quelquefois un peu plus tôt, quelquefois un peu plus tard. En fait, l'ambition de chaque maison de disques est de L'avoir, le tube de l'été. Il peut se vendre jusqu'à un million d'exemplaires, ce fameux tube. Ça fait beaucoup de sous. Les groupes pop, français, ils voudraient bien avoir un tube, cet été. Alors, ils ont sorti leur petit 45 t. Il y a celui de Martin Circus (« Je m'éclate au Sénégal », V. 45-1.815), celui de Triangle (« Les contes du vieil homme », 2 C006-11.531), Zoo (« Hard times good times », 121.361), et un Variations tout à fait étonnant (« Down the road », 2 C006-11.530). Étonnant parce que l'on peut défier quiconque de découvrir que ce sont les Variations qui ont composé et enregistré ce superbe « slow », très mélodieux, bien arrangé, avec violons, rythmique discrète, chœurs féminins et voix de Joe Lebb absolument méconnaissable. Peut-être bien que ce disque a une grosse chance, peut-être. Pour Triangle, le problème était de donner une suite à « Peut-être demain ». Je ne crois pas que, commercialement, ils puissent y parvenir avec « Le vieil homme » ou « Les Brumes de Chatou ».



FREEVOX SONORISATION



console de mixage type CMR 8

LA CONSOLE DE MIXAGE «CMR8» RÉSOUT TOUS LES PROBLÈMES QUI SE POSENT ENCORE ACTUELLEMENT DANS LA SONORISATION ET PLUS PARTICULIÈREMENT LE PROBLÈME DU «RETOUR DE SCÈNE».

Cette console, qui réunit deux consoles en une, permet d'effectuer sur chaque voie, des RÉGLAGES (Graves, Aigus, Réverb, Echo, Réverb + Echo, etc.) DIFFÉRENTS entre la SALLE et la SCÈNE. Cette nouvelle technique permet aux Solistes ou aux Musiciens de s'entendre parfaitement sur Scène sans modifier les réglages de la Salle. Pour le Sonorisateur, possibilité d'assurer une BALANCE PARFAITE grâce aux deux contrôles/casque Salle et Scène.

LA «CMR8» POSSÈDE TOUS LES ATOUTS «FREEVOX»: QUALITÉ, ROBUSTESSE, FIDÉLITÉ, FINITION EXTRA, ENCOMBREMENT RÉDUIT (Long. 0,64 - Haut. 0,21 - Prof. 0,42) ET POIDS MINIMUM LA RENDANT AISÉMENT TRANSPORTABLE.

FREEVOX FREEVOX FREEVOX FREEVOX

Bureaux et Ateliers: 18, Rue de Nemours. PARIS XI^e, Téléphone: 357.99.90

TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS

MATÉRIEL DISPONIBLE, POUR TOUS RENSEIGNEMENTS 357.99.90

en trop: l'accessibilité est plus grande et c'est ce qui permet au LP d'obtenir un certain succès. Le triomphe de Monterey est encore dans les esprits et les apparitions scéniques du groupe provoquent toujours un grand intérêt. Le spectacle est autant visuel que musical, c'est pourquoi l'approche de la musique est plus facile.

Mais Experience se sépare bientôt, et quand on sait l'importance que Jimi accordait à Mitch Mitchell et à Noël Redding, on peut penser que cela a pu fortement le troubler. Désormais Hendrix joue avec Billie Cox et Buddy Miles: c'est Band of Gypsys, le début d'une grande période de doute. L'homme qui vit entièrement pour sa musique ne peut pas en rester là. Il lui faut avancer encore, mais dans quelle direction? Le public est-il assez mûr pour le suivre encore plus loin? La conjugaison de ces deux facteurs le fera douter pendant cette période. Jimi est las, il ne parle pratiquement plus. Son apparition à Woodstock et la musique qu'il y a jouée semblent être une attitude de dépit. Ce jour-là, devant les derniers inconditionnels, il a semblé jouer uniquement pour lui, une musique d'une rare complexité technique d'où la cohérence était totalement absente. Les rythmes étaient ce jour-là superflus, il n'avait besoin de personne pour l'accompagner, sachant justement que personne ne pouvait le suivre aussi loin. Aucun désir de communication n'émane du personnage, sans doute a-t-il voulu essayer malgré tout d'entraîner le public vers ce qu'il était capable de ressentir. Il est probable que la tentative ayant échoué, il décide alors de revenir au public, d'essayer d'établir un contact: c'est le disque «live» enregistré au Fillmore, la nuit de Noël 69. C'est un symbole, c'est la trêve. Le disque sort quelques mois avant sa mort et le succès est égal à celui de «Electric Ladyland».

On le voit nettement, si le public pendant cette période a reconnu la classe et le talent créateur de Hendrix, quelque chose cependant l'a empêché d'adhérer totalement à sa forme d'expression. Le véhicule (structure rythmique) n'était pas encore suffisamment évident pour conduire l'auditeur vers ces forêts vierges de folie qu'étaient les obsessions créatrices de Jimi. La mort prématurée va être pour lui l'aboutissement presque logique de sa vie et de son art, mais en

même temps le point de départ d'une popularité jusqu'alors longue à se manifester. Pourquoi? Parce que le public a maintenant compris qu'il lui faudra faire un pas vers cette musique, puisque son auteur, dont il avait vainement attendu qu'il fasse des concessions dans sa création, ne pourra matériellement plus faire ce pas qu'il attendait. L'auditeur a besoin d'être accroché d'emblée par quelque chose pour être réceptif à une musique, et le plus souvent c'est au véhicule rythmique qu'il s'attache. Celui d'Hendrix n'était pas assez formel, et son expression trop ardue pour que le public puisse recevoir cette musique sans avoir besoin d'aller la

chercher. L'art de Jimi ne pouvait pas accepter de compromission et le public l'a maintenant compris. Il est prêt désormais à passer au-dessus de ses incompréhensions pour pouvoir, malgré tout, profiter de ce qu'il sera capable d'assimiler.

«Cry of love» arrive sur le marché, enregistré juste avant la mort, comme une récompense à cet effort. Hendrix, sans y faire de concessions, détourne sa musique vers une voie plus esthétique donc plus accessible.

«Voilà un nouveau disque, vous avez mérité de l'écouter maintenant que vous êtes venus à moi...». — MICHEL MARCHON.

LES FOUS DU FOLK



Malataverne (épilogue): on me charge d'adresser à tous les gens qui ont assisté ou bien participé au Festival de Malataverne, le message suivant: un groupe de types que je ne connais pas personnellement, et qui fait préciser qu'il est indépendant des organisateurs, s'occupe de réunir une documentation aussi abondante et variée que possible sur cet événement. Dans ce but, il demande aux intéressés de leur faire parvenir tous enregistrements, photos, films, impressions personnelles, interviews, articles et écrits concernant Malataverne. S'adresser, pour toute précision ou, expédition, à: Marc Vendran 6, place Puget, (83) Toulon. Saint-Malo: Eddie Falone, patron d'un restaurant («L'Aviso») aux activités fort inté-

ressantes, m'écrit une sympathique lettre dont voici un large extrait: «Sans avoir le développement des rencontres de François Imbert (chez qui je me promets d'aller chanter bientôt), certaines soirées à l'Aviso sont bien chouettes quand même. Beaucoup de fous du folk s'y retrouvent et parmi eux un Anglais nommé Marius qui réside en Belgique et s'apprête à enregistrer un album de ses propres compositions. Le résultat, à n'en pas douter, empêchera Cohen et beaucoup d'autres de dormir, tant le grand talent de Marius est évident.

A l'Aviso, il y avait une salle au sous-sol; mais elle fut fermée par la Commission de Sécurité. Il vaut donc mieux venir en semaine, car ce n'est pas grand.

sac à pop

(pour la petite histoire, c'est à Chatou que se trouve l'usine Pathé-Marconi). Les deux titres sont aussi bons l'un que l'autre, et très différents cependant. Une très grandiose orchestration de cuivres pour «Le vieil homme»; des breaks, des alternances harmonica-flûte, de la wâ-wâ adoucie pour «Chatou». Le rythme est plus soutenu dans ce morceau, mais sa longueur (5') le désavantage pour les passages-radio. Il y a un très net progrès, en ce qui concerne les arrangements, par rapport à «Peut-être demain»; mais cette volonté de soigner la composition ne nuit-elle pas à l'impact d'un matériel destiné aux hit-parades? Martin Circus et Zoo l'ont sans doute compris. «Hard times, good times» part d'une idée simple qui se développe sans surprises, mais avec goût. «Je m'éclate au Sénégal» est déjà un succès confirmé, et ce n'est que justice! La chanson est drôle, pleine d'une vigueur que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, et elle est arrangée d'une façon claire et originale. J'ai également entendu le nouveau simple de Joël Daydé, fait sur mesure pour les discothèques («Only a man» et «Paperback writer», Riviera). Du hard-rock, certes, mais de grande classe. Claude Engel est décidément un grand musicien, et on attend avec impatience son LP solo. — J.C.

Pop 2 News

Résistant tant bien que mal aux pressions, aux jalousies, aux mécontents et autres anti-cheveux - pop - longs - boucan, Pop 2 continue, trois fois par mois, pour vous permettre de voir et entendre les groupes que l'équipe réussit à faire venir, où ceux que les maisons de disques font venir pour aider à vendre leurs Lp. Du moins, on suppose que tout se passe ainsi: Pop 2 serait bien la seule émission du genre à exister sans problèmes. En juin, Maurice Dumay, Michel Hermant, Patrice Blanc-Francard et Claude Ventura attendaient Tony Williams (17), Humble Pie (28, première partie de Grand Funk Railroad), Mick Abrahams Band (6 juillet). Les tournages à la Taverne seront suspendus pendant les vacances, mais peut-être Pop 2



SIMPSON

NOUVELLE SONORISATION



HF 200 200 watts

— chambre d'écho incorporée, 6 entrées, réglage anti Larsen prix 11.000 F.
se fait également en 100 W réf. HF 100 prix 7.300 F. et toujours la fameuse AX60 pour débutant 80 W, 5 entrées, chambre d'écho : prix 4.700 F.

Demandez la liste
de nos revendeurs à

MOUSSARD Musique

69 - LYON-9^e,
7, rue de Bourgogne
Tél. : 78 - 83.77.29

75 - PARIS-3^e,
Magnetic France,
175, rue du Temple
Tél. : 272.10.74



ORGUE COMBO 300

- ampli incorporé
 - 49 touches 4 octaves du do au do
 - 12 touches effets basse du do au si avec réglage volume séparé
 - 4 registres au chant - Flute - String - Clarinet - Trumpet
 - 2 vibratos
 - Sortie pour amplificateur supplémentaire
 - Pieds métalliques anodisés - orientables
- prix 1.240 F.

J'ai écrit à Imbert et je lui ai dit aussi s'il veut du « sang frais » pour ses soirées, de prendre contact avec « Francoise », 40, rue Poullain-du-Parc à Rennes (35), qui reçoit beaucoup de jeunes talents et chez qui est souvent passé quelqu'un qu'on commence à bien connaître: Alan Stivell. Les bardes Glenmor et Kerguiduff sont aussi passés chez elle. Donc unissons-nous et que nos goûts musicaux nous rapprochent. A l'Aviso, les fous du folk seront toujours bien reçus. A bon entendeur, salut (L'Aviso: 12, rue du Point-du-Jour, St-Malo (35). Tél. 34-99-08).

Paris: il me paraît assez important de vous communiquer un large extrait (encore un) d'une lettre reçue par un confrère de presse pop, émanant du service de presse des disques AZ: « Le samedi 15 mai vers 23 heures, une manifestation avait lieu boulevard St-Michel. Ce jour étant le jour exact de l'anniversaire de la Commune, la police était fortement présente au Quartier Latin en prévision de manifestations éventuelles. Ne trouvant pas ce qu'elle attendait, la police se mit à provoquer les passants, dont certains réagirent, provoquant ainsi une charge de CRS absolument hors de proportion avec ce qui se passait dans la rue.

A ce moment, Serge Kerval, son directeur artistique Serge Dhenin, la chanteuse Jacqueline Pons et deux amis venus de Suisse sortaient d'un restaurant. Serge Kerval eut le malheur de dire: « Assez de fascisme »; aussitôt, quatre jeunes policiers en civil lui sautèrent dessus et le frappèrent à coups de crosse de revolver. Résultat: trois plaies à la tête dont une nécessitant quatre points de suture, une plaie à la poitrine et de nombreuses contusions aux épaules... Mais aussi, il faut le souligner, le concours sympathique des « bistros » du Boul'Mich, écœurés par de telles méthodes. Serge Kerval est parti présenter son récital ce vendredi 21 mai à Périgueux avec un gros pansement sur la tête ».

Serge Kerval est un chanteur de folk français, dont par ailleurs le récent album de chansons de Dylan « adaptées » (1) en français par Boris Bergman, Pierre Delanoë et je ne sais plus quel troisième larron, représente un incroyable tissu d'inepties et une trahison pure et simple de l'auteur de « Blonde on Blonde » (un seul exemple: « I want you » = « Je t'aime »!). L'histoire ci-dessus n'en méritait pas moins d'être rapportée.

New York: pour finir sur une note nostalgique, le « Gaslight » vient de fermer ses portes sur McDougal Street, à Greenwich Village. Ce club de folk avait vu les débuts de presque tous les gens qui ont compté dans le mouvement d'« urban folk revival », de Dave Van Ronk à Paul Siebel en passant par Tom Paxton, Bob Dylan, Joan Baez, Judy Collins, Phil Ochs, James Taylor... en fait, cela reviendrait à les citer tous. Dylan y avait créé, entre autres, « Masters of war ». Le club, situé dans une cave, a dû cesser son activité à cause de fuites d'eau dans le plafond. Le patron des lieux se souvient du nombre de fois où un chanteur dut interrompre son récital en raison des gouttes d'eau qui perlaient sur sa guitare. Et puis, le succès du « Gaslight » était tel que sa cave n'arrivait plus à contenir toute sa clientèle. En conséquence, un nouveau « Gaslight », dans une salle plus

grande et aux murs parfaitement étanches, doit s'ouvrir cet été sur Bleecker Street. Avec le « Gaslight », c'est toute une page... etc. (air connu).

Quant à la revue « Sing Out! » (sous-titre: « The Folksong Magazine ») qui a fêté son vingtième anniversaire à la fin 70, elle vient de traverser sa nième crise financière et d'être sauvée une fois de plus par les dons de ses lecteurs et les « benefit concerts » organisés dans tous les coins des États Unis. Si vous voulez aider en même temps que profiter de cette mine d'informations sur tous les aspects, traditionnels et contemporains, du « folksong » au sens le plus large du mot, rien ne remplace un abonnement à « Sing Out! » dont voici la nouvelle adresse: 33, West 60th. Street, New York 10023. Ceci n'est pas une publicité, mais plus utilement une information. — JACQUES VASSAL.

MISSION POUR PINK FLOYD



RICK WRIGHT.
Un travail total.

Col roulé rouge et blouson de cuir noir, Ducourant marchait vite. Sa démarche saccadée n'était pas celle qui, à l'accoutumée, caractérisait chez lui le calme bon enfant du parfait fumiste. Depuis son retour à Paris, il n'avait cessé de retourner dans son esprit les événements de ces deux derniers jours. Tout s'était déroulé si rapidement: le coup de téléphone de Kœchlin, le problème de transport, le concert puis la course au scoop; tout

cela l'avait rendu nerveux. Comme il gravissait les marches du building de l'avenue Chaptal, il sentit ses mains devenir moites; ses doigts agrippaient la rampe. Parvenu au premier étage, il hésita quelques instants avant de s'engager dans le long couloir qui le mènerait au bureau de Kœchlin. Il lui tardait d'être plus vieux d'une heure tant il craignait les réactions violentes de son rédacteur en chef. Lorsqu'enfin il fit face à porte fatale, d'un

sac à pop

sera-t-il présent lors des festivals? Quoiqu'il en soit, l'émission ne disparaîtra pas pendant plusieurs mois: il y a suffisamment de documents en réserve pour assurer une programmation normale: en juin, vous aurez vu Rory Gallagher (5), Variations (12), John Mayall (26), le 3 juillet, ce sera Juicy Lucy, et Eric Burdon & War (concert Olympia, part. II) le 17... nous vous tiendrons au courant pour le reste, pour Pop 2-An 2.

Le nouveau Bobino

Après la mort soudaine de Félix Vitry, qui en était le directeur, Bobino semble s'engager dans une nouvelle ère. Gilles Vitry dirige maintenant une équipe de jeunes, enthousiastes à l'idée de repartir sur de nouvelles bases, et de faire du grand Musical-Hall de Montparnasse un des hauts-lieux de l'avant-garde. Ainsi, des auditions seront organisées tous les mois à partir du 1^{er} juillet. Il suffit de venir, que l'on soit chanteur, musicien ou prestidigitateur (artiste de Music-Hall), et d'essayer de convaincre un jury représentatif (artistes, personnalités de la radio et de la TV, critiques). Dans le cas où il y aurait trop de concurrents, ces auditions s'étaleraient sur plusieurs jours, chacun étant convoqué individuellement. Il est bien évident que ces auditions sont absolument gratuites pour le public comme pour les concurrents, qui peuvent se présenter à partir de 18 h 30. Les meilleurs seront engagés pour une première partie d'un spectacle de Bobino. Bobino: 20, rue de la Gaîté, Paris-14^e. Tél.: DAN. 58-79. Pour tout renseignement complémentaire, on peut également s'adresser au Pop Club. — J.C.

Auvers dernière

Auvers-sur-Oise, ce fut un point d'interrogation jusqu'au dernier moment. Un festival gratuit organisé par Jean Bouquin sur lequel circulaient les bruits les plus étonnants (participation de Led Zeppelin ou des Rolling Stones) et sur lequel il était difficile d'obtenir des précisions. Finalement — vous êtes au courant — la pluie a officiellement eu raison du festival. Nous y reviendrons le mois prochain.

SOCARO Importateur exclusif pour la France
VOUS PROPOSE UNE GAMME COMPLÈTE D'EXCELLENTE BATTERIES

Série
Star

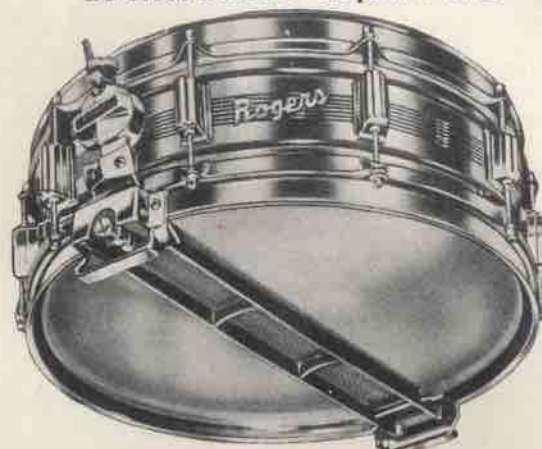
de 760 à 2.825 F départ Paris



SOCARO, 18, rue La Vieuville, PARIS-18^e Téléphone : 606-68-06
Catalogues R7 gratuits et adresse de nos revendeurs sur demande

Série
ROGERS
U.S.A.

de 3.100 à 8.590 F départ Paris



**HAUTE FIDELITE
à la
MAISON DU JAZZ**



Allez choisir et écouter votre chaîne Hi-Fi au nouvel auditorium de la maison du jazz où vous trouverez un grand choix d'amplis, tuners, platines, magnétos, enceintes.

Acoustical, Sansui, Dynaco, Dekorder, Scandina, Acoustic Research, B & W, Wigo, Philips, Celestion.

La Maison du Jazz, 24, rue Victor-Masse Paris-9^e. Tél. : 878.29.61

**pourquoi payer plus
cher ?..**

AMPLIS

Fender

25 % de
remise

Sur prix catalogue chez :

1. LE KIOSQUE A MUSIQUE

Hall Gare du Nord, PARIS-10^e

2. L'HEURE MUSICALE

106, rue de Longchamp, PARIS-16^e
(Métro : Trocadéro, Pompe)

3. TOUTE LA MUSIQUE

80, boulevard de la République, 92 - ST-CLOUD
Envoi franco de port dans toute la France

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Téléphone : 606.68.06

geste vif il passa une main dans ses cheveux longs noircis par les festivals, hésita un instant, puis se décida à entrer. Les pieds sur la table, un verre de gin-tonic à la main, Kœchlin paraissait quelque peu éméché ; sans doute avait-il encore participé à un de ces nombreux cocktails que depuis peu les maisons de disques se plaisaient à donner.

— Alors Ducourant, ce papier ?

— Le voilà, tout chaud, tout frais, patron.

— Voyons ça, j'espère que ce n'est pas encore une extravagance de style roman policier de troisième ordre...
— Mmmmmmm...

Le cœur du pigiste battait de plus en plus fort. Si d'aventure Kœchlin refusait ce papier, il lui serait bien difficile de rembourser ses dettes, ses fameuses dettes. D'une voix dénuée de toute intonation, Kœchlin lisait à haute voix :

— Un public nombreux, très nombreux même : peut-être plus de douze mille personnes, un cadre adéquat : le Palais des Sports de Lyon, un groupe renommé : Pink Floyd. Organisé par Roger Lamour, ce concert de Pink Floyd n'aura été qu'un petit et banal concert de Pink Floyd. Bien sûr, ils étaient là en chair et en os, bien sûr ils ont interprété des extraits de More, bien sûr nous eûmes droit aux chœurs et aux cuivres, mais était-ce vraiment suffisant ? QUI, du public présent ce soir-là, n'en attendait pas plus ? Samedi 12 juin, la machine a tourné comme elle a déjà dû tourner souvent, comme elle risque de tourner encore longtemps, et là peut-être réside le danger. Légère et aérienne de Waters à Wright, plus hésitante et « tom-à-tom » pour Mr Mason, complexe et électronique pour le diable Gilmour, la musique de Pink Floyd a quand même rempli sa mission. Mais il est un point important, crucial même, qu'on ne saurait désormais négliger : à aucun moment, durant les trois heures de spectacle, il n'a été possible de concevoir tant de douceur, d'agressivité, de conviction dans l'expression, sans le travail continu et magistralement coordonné des vrais cerveaux de la machine Floydienne, ceux sur qui repose le véritable succès du show (sans doute plus encore chez P.F. que chez n'importe quel autre groupe) : les roadies, éclairagistes et techniciens, dont l'activité permanente est plus impressionnante que la musique elle-même. Reliés entre eux par casques et micros, les éclairagistes modelèrent la lu-

mière selon une ligne précise, en étroit rapport avec chaque note, chaque son, donnant une image parfaite de ce que l'on pourrait nommer un travail total. Mise au point précise, sans doute longtemps répétée, et dont, réussite oblige, il paraît primordial de ne pas s'écarter. Fiches de travail, plans complexes : l'improvisation est morte de vieillesse, emportant dans sa tombe les couleurs les plus vives et les moins artificielles. Sans interruption, les vogues se succèdent...

— Les vogues ???

— Pas les vogues, les VAGUES ; V comme Voleur, A comme Assignation, G comme Gâteuse, U comme Ulcérés, E comme Escrocs, S comme Sal...

— Bon ça va Ducourant, j'ai compris. Les vogues se succèdent, les meubles prirent la parole. Extirpés de leur gangue ancestrale, les cuivres et les chœurs ont marché de pair avec le flamand rose, tantôt le flattant, parfois l'humiliant. Eternel, l'équilibre était aussi de la fête. Images folles et visions fantastiques, certes, mais Pink Floyd a-t-il réellement intrigué dans ce palais ? Kœchlin posa les papiers sur son bureau, et sirota une dernière gorgée de gin.

— J'aime mieux ça que ton style Jean Bruce. Mets-toi à la place du lecteur, on ne peut pas lui annoncer en couverture un compte rendu sur le concert de Pink Floyd au Palais des Sports de Lyon et lui balancer à l'intérieur une nouvelle policière. Entre nous, tu ne parles pas de l'entrée en force, avec le gosse de 16 ans qui avait un flingue ?

— Crois-tu que cela intéressera quelqu'un, et que cela poussera beaucoup de personnes à organiser un concert ?

— Tu as peut-être raison. Quel était le prix des entrées ?

— 18 francs, 15 pour les étudiants.

— Évidemment, ce n'est pas l'Olympia...

Les Lyonnais furent heureux et eurent beaucoup de petits concerts pop. — BRUNO DUCOURANT.

ROGER WATERS
Intrigué ?



**EAST
OF EDEN
GOMMÉ**



DAVE ARBUS (EAST OF EDEN)
Bons artisans.

East of Eden fut le groupe-révélation d'Amougies. Une impression qu'il devait confirmer lors des nuits underground de l'Olympia, au début de l'an dernier. East of Eden, donna aussi un des disques essentiels de l'histoire de la pop music, « Mercator Projected », qui semblait vouloir clore une période de cette musique, que l'on pourrait qualifier de classique : le disque proposait une sorte d'étendue sonore qui brassait tout le passé de la pop et illustrait ainsi de façon grandiose l'abâtardisation de cette expression musicale différente. Le disque se refermait sur lui-même, avec toutes ses références à Mingus, Coltrane, à la musique classique ou contemporaine (Bartok), aux folklores divers (Orient). Si le groupe repose toujours sur la personnalité de Dave Arbus,

il a perdu dans sa nouvelle formule l'apport essentiel de Ron Caine au saxophone, mais aussi celui de son bassiste Audy Sneddon. Après une longue éclipse, le groupe, radicalement différent dans sa composition, est passé de chez Decca à la marque Harvest. Il a connu aussi le succès populaire des charts avec son 45 tours « Gig-a-gig ». Mais c'est un East of Eden qui n'a plus grand-chose à voir avec le précédent, hormis quelques reminiscences secondaires. Ce n'est plus non plus le même Dave Arbus. Le dépouillement physique (plus de barbe), la sagesse vestimentaire, correspondent à un « rabotage » de la musique du violoniste. Tout ce qui était outrance (freak out), notes exacerbées, a laissé place à une solide neutralité des compositions ; ce qui était



VENEZ LES VOIR DE FACE !

NOUVEAU MATERIEL

Standel

Importateur exclusif

BEFRA ELECTRONIC 11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. : 878.36.41

LISTE DES REVENEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE

folie et exhibitionisme scénique a été réduit maintenant à une sagesse des attitudes. Cette redéfinition à la fois physique et musicale du groupe, loin de proposer une approche nouvelle des sons, semble uniquement s'ouvrir, ou plutôt se fermer, sur une compétence et l'habileté de professionnels. Tout ce qui faisait l'originalité du groupe, sa différence, a été gommé, et par là même tous les espoirs qu'on mettait en lui compromis. Mais cela devient une habitude dans la pop anglaise de voir les groupes en marge, ou qui tranchent avec l'ensemble du son pop anglais, lassés de l'incompréhension dont ils sont victimes, consentir à remodeler leur expression musicale, faire des concessions, pour enfin tendre vers la reconnaissance officielle du show business, des professionnels et ainsi du public. On sent de la même manière chez Dave Arbus, le leader, une sorte de coupure radicale avec une période passée. Au Théâtre de la Ville qui, par son architecture, son public d'abonnés, réduit considérablement toute portée ambitieuse d'une musique, nous avons assisté à un bon concert donné par un bon groupe devant un bon public. Mais c'était un concert de professionnels sans faille mais sans explosion, en contradiction totale avec l'essence de la musique pop, distillant un ennui presque culturel. Les nouveaux venus, Jimmy Roche à la guitare, David Jack à la basse, Jeff Allen à la batterie sont un peu les faire-valoir de Dave Arbus avec son violon, son saxophone au son transformé par le varitone, sa flûte électrique et qui occupe toujours le devant de la scène. Ce n'est plus un groupe cohérent, qui s'exprime et recrée les thèmes dans la spontanéité, mais une association de bons artisans pop entourant leur leader. La pop music se meurt de cette sagesse, de ce raisonnement musical, de cette chaleur de commande qui exprime la lassitude du mouvement pop en général sombrant dans le marasme. Ce qui explique aussi le succès des groupes frustes mais violents, sans originalité, mais puissants, comme Grand Funk, Black Sabbath, etc. Le groupe ne propose pas non plus un travail rigoureux sur les sons, par quoi se caractérisent les nouvelles formulations des groupes d'avant-garde comme le Soft Machine. Même une célèbre bourrée campagnarde comme « Gig-a-gig » qui clôtura lors de toutes ces soirées le show

manquait de spontanéité sinon de sincérité; comme le dernier ingrédient d'un ensemble fade. Malheureusement, le premier album paru chez Harvest sem-

ble confirmer cette impression. Autant réécouter l'East of Eden d'hier, celui de « Mercator Projected » et de « Snafu ». — PAUL ALESSANDRINI.

QUELQUES IMAGES DE PLUS...



FLY (DE YOKO ONO).
Le Français redevient tranquille.

A Cannes, pour le festival du cinéma, nous aurions pu visionner un millier de films, si le temps matériel nous l'avait permis. Car on oublie que le festival est avant tout un grand marché et que dès huit heures du matin, dans toutes les salles de la ville, on projette toutes sortes de chefs-d'œuvre ou de navets. Les films érotiques scandinaves, les japonais pornographiques, les canadiens timides, etc... Face à la mer, le Palais du festival trône. Mais cette année, c'est le festival parallèle, la Quinzaine des Réalisateurs (associés depuis mai 68 et les États Généraux du cinéma) qui a montré les films les plus intéressants, et gratuitement. Malheureusement, le public des jeunes critiques et cinéphiles est aussi odieux que celui des galas, visons et smokings. Les invités du festival, parés de diamants, ne comprennent pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Sur tout que cette année, nous avons eu droit à un mélange de drogues, rock and roll et contestations en tout genre sur l'écran. Pour éviter d'être dépassé par la mode, ce public applaudit tout et n'importe quoi. Le contraire, du côté de la Quinzaine, est plus gênant.

Car dès que quelqu'un désapprouve un plan ou une idée, il le dit tout haut. Comme la salle est pleine et qu'il y a autant de spectateurs aux idées différentes que d'images sur l'écran, il est impossible de voir un film en paix. C'est Guignol. John Lennon a ainsi courageusement, présenté ses 18 minutes d'« Apotheosis », dans une salle en délire. Au lieu de chercher à saisir, de rentrer dans les nuages avec le Beatle, les spectateurs riaient, hurlaient, discutaient, chantaient

JOE HILL.
En le fusillant.



« I love you yeah ». N'importe quoi. Yoko Ono a eu plus de chance avec « Fly ». Il est vrai qu'elle montrait la promenade d'une mouche sur le bout du sein d'une demoiselle. En matière d'érotisme gratuit, le Français redevient tranquille, surtout l'intellectuel.

Les Rolling Stones reçus officiellement au Palais, en images du moins (Keith Richard était là, lui) n'ont pas eu plus de chance. « Gimme Shelter » a été sifflé. Pourtant la municipalité avait invité les enfants des écoles pour faire la claque. Le film du festival d'Altamont symbolise la fin d'une époque heureuse. Woodstock n'aura pas duré longtemps. Love and Peace étaient des rêves. Quant à Jagger, le grand, il paraît vraiment dépassé par le spectacle qu'il a créé, par la violence qu'il a dégagée. « Gimme Shelter », c'est aussi un film anti-Jagger. La star est trop mince, le leader ne possède pas de super-puissance. Mick n'est pas Batman ou un héros de bande dessinée. C'est un petit garçon malheureux. Jagger m'avait dit n'avoir pas aimé le montage final. Le film démoralise. L'ère d'Aquarius est bien terminée.

Toujours au festival, les starlettes en robes longues et aux idées légères et les producteurs à gros ventres, cigares et portefeuilles, ont acclamé le film de Bo Widerberg sur Joe Hill. Le festival n'en est pas à une contradiction près. Joe Hill, ce fut l'un des premiers chanteurs contestataires des États-Unis. Jacques Vassal dans son étude du « Folksong » (Albin Michel) retrace la vie de cet immigrant suédois qui, travailleur itinérant, troubadour ambulant, est devenu le chantre des Wobblies (Industrial Workers of the World), cette organisation syndicaliste encore toute jeune. En l'accusant injustement de meurtre, les autorités se débarrasseront de Joe en le fusillant. Les images sont limpides et belles comme celles d'Elvira Madigan, un autre film de Widerberg le Suédois. Mais je ne crois pas que le metteur en scène ait bien rendu le romantisme de ces trimardeurs. L'appel de la route ne souffle pas en rafale. Et l'on n'entend pas assez de chants révolutionnaires.

Comme les films français ont paru désuets face aux américains ! Encore une fois, c'est de l'Ouest que vient le vrai cinéma, celui qui n'hésite pas à aborder les problèmes d'aujourd'hui. « Johnny got his gun » (Johnny s'en va-t-en guerre) est un froid réquisitoire contre la guerre. Ce n'est pas du grand cinéma sur le plan

★ SPECIAL PIONNIERS DU ROCK ★

WILD CAT SHAKEOUT

Ember. 6603. Rockin' The Joint. Whole In My Heart. Hey Miss Lucy. Get Back Baby. Baby You Can Depend On Me. I'm Battle Over Hattie. Crazy Crazy Feeling. Gettin' Plenty Lovin'. Esquerita And The Voola. Laid Off. Believe Me When I Say Rock 'N' Roll Is Here To Stay. Oh Baby I Need You. Why Did It Take So Long.

JERRY LEE LEWIS & CHARLES PERKINS

Ember. 5038. I'm Feeling Sorry. Down The Line. I'll Make It All Up To You. The Ballad Of Billie Joe. Baby Baby Bye Bye. Bonni B. I'm Sorry I'm Not Sorry. Dixie Fried. Forever Your's. That's right. Lend Me Your Comb. Glad All Over.

LES PRIMETTES & THE SUPREMES

Avec Florence Ballard, Diana Ross et Mary Wilson.

Ember. 3398. Tears Of Sorrow. Pretty Baby. Return Of Stagger Lee. Searching To My Lady. Baby Won't You Change Your Mind. 1411 Get Along.

TINA TURNER & THE IKETTES

Ember. 3368. Please Please Please. Feel So Good. The Love Of My Man. Think. Drown In My Own Tears. I Love The Way You Love. Your Precious Love. All In My Mind. I Can't Believe What You Say.

ROCK BLAST FROM THE PAST

Avec C. Perkins, Bill Haley, J.L. Lewis, M.E. Moore, The Pharaohs...

Ember. 3412. Rock House. Dixie Fried. Louie. Rock Around The Clock. Red Light. Down The Line. Dance The Bop. Rockin' The Joint. Poly Rock. Rock Rock Rock. Shake Rattle And Roll.

THE JODIMARS

Avec Joey d'Ambrosio, Dick Richards, Marshal Lytle.

Ember. 6608. Well Now Dig This. Lets All Rock Together. Boom Boom My Baby Bayou. Hit Your Heart Out Annie. Lotsa Love. Rattle My Bones. Rattle Shakin' Daddy. Clara Bella. Midnight. Cloud 99. Later.

ET LE « KING OF THE ROCK ».

BILL HALEY

Ember. 3396. Land Of A Thousand Dances. Skinnie Minnie. Harlem Nocturne. Justine. Seventh Son. Mohair Sam. New Orleans. Hi Heel. Sneakers. Ham Bone. California Sun. No Matter What Shape.

Ember. 3401. Rock Around The Clock. Saint's Rockin' Roll. Razzle Razzle Blue Comet Blue. Skokiaan. Shake Rattle And Roll. A.B.C. Boogie. Rip It Up. How Many. See You Later Alligator. Caravan A Gogo. Whole Lotta Shakin' Goin' On.

★ IMPORTATION DIRECTE D'ANGLETERRE ★

★ S.A. DIFFUDISC — 25, Rue Didot, PARIS 14^e ★



SI VOUS RECHERCHEZ LA PERFECTION, C'EST UNE

KING Silver Flair qu'il vous faut.

Soyons francs! Votre trompette inspire-t-elle vos meilleurs efforts ou les gêne-t-elle? La perfection ne peut être obtenue avec un instrument qui ne répond pas exactement à votre virtuosité, à votre inspiration. Voilà pourquoi tant de musiciens célèbres jouent et recommandent la trompette KING Silver Flair. Sa sonorité est superbe, son doigté d'une légèreté incomparable, sa réponse instantanée. Elle est unique dans son genre. Nous vous demandons de l'essayer. Elle vous convaincra.

KING—une inimitable perfection dans le son.

KING MUSICAL INSTRUMENTS · USA

consultez les distributeurs sélectionnés en France, ou le distributeur en Europe: Ets S.M.L.
STRASSER-MARIGAUX
144-146, BD DE LA VILLETTE PARIS
XIX — TEL. 208.40.79

technique et le procédé des flashbacks est vieillot. Il n'empêche que Johnny fait mal. C'est un jeune homme dont il ne reste plus rien, ni bras, ni jambes, ni visage, que les médecins militaires (nous sommes en 14) croient décelé. Mais il pense, et en voix off, il souffre avec nous, ce petit bout de chair. C'est tout. Un tas de pansements, abandonné, qui rêve (cauchemar) en plan fixe. Jerry Schatzberg non plus ne fait pas de l'art pour l'art. Son « Panique à Needle Park » est même assez simplet sur le plan du scénario: l'amour (et l'humour) de deux jeunes gens pris dans l'engrenage de l'auto-destruction qu'aggrave chaque nouvelle piqûre d'héroïne. C'est « Love Story », carrément, mais à l'envers. Le metteur en scène n'a pas fait un film, il montre un document. Il n'y a pas de doute, il faut désertir les cinémathèques, le cinéma ne doit plus être enfermé dans des musées pour esthètes, il est dans la rue. Seulement, il faudra éviter que ce cinéma d'aujourd'hui devienne systématique. Les aiguilles qui s'enfoncent dans les bras pourraient devenir aussi lassants que les baisers au clair de lune des metteurs en scène français.

Milos Forman, non plus, n'a pas fait un bon film. Là aussi le scénario est faible: des parents apprennent à se défoncer au hash pour mieux comprendre leur fille qui a fait une fugue. C'est une comédie classique avec des thèmes nouveaux. Et chaque scène est entrecoupée de portraits de jeunes filles (souvent laides) qui chantent pour un concours d'amateurs, du faux Baez ou Joplin. Cela vole moins haut que ses précédents films tournés en Tchécoslovaquie et qui traitaient déjà des rapports parents-enfants. Pourtant la caricature est juste et « Taking off » fait rire le public des vieux comme celui des jeunes. En prime, une chanson avec Tina Turner et la musique de l'Incredible String Band.

Nicolas Roeg qui avait cosigné « Performance » avec Donald Camell, a présenté un film beaucoup plus personnel. Tourné dans les grands espaces d'Australie, « Walkabout » est la longue marche d'une collégienne et de son petit frère à la recherche de la civilisation perdue. Mais laquelle justement? Celle des citadins ou celle de ce grand Noir qui tombe amoureux de la fillette et en meurt. Ce retour à la nature n'est pas sans évoquer « Lord of the Flies », ce roman de William Golding, filmé par Peter Brook. Dans les deux

films, on voit comment l'éducation britannique sévère, peut très vite disparaître au contact de la terre, de l'eau et du soleil. Le jeune aborigène primitif et pur, au cours de « La Randonnée », fait découvrir aux deux adolescents un nouveau sens de la vie (à la Rousseau). Plus tard, la jeune fille mariée à un jeune cadre, regrettera son sauvage. Les décors naturels sont fantastiques et Roeg (ancien chef opérateur de Truffaut, Lester et Corman) en montre des cadrages impressionnants.

C'est hors festival, dans le cadre de la Semaine de la Critique, que nous avons vu « Trash » de Paul Morrissey, produit par Andy Warhol, le pape new-yorkais de l'underground (et du pop en peinture). Des sexes d'hommes et de femmes viennent violer notre conscience. Un travesti débile et sentimental, collectionneur de déchets (trash) est amoureux d'un drogué. Mélo. Mais quelle force dans le jeu fatiguant de la caméra qui ne nous laisse pas une seconde de repos, passant d'un personnage à l'autre, comme s'il s'agissait d'un match de ping-pong. Et le dialogue, drôle, dur, improvisé par les monstres (trash) de Warhol. La vulgarité devient grand art, sophistication. Un travesti se masturbant avec une bouteille, ou faisant une piqûre à un lycéen à la sortie du Fillmore, c'est suffisant pour oublier tous les autres films. Morrissey dit tout sur une société, sur ses épaves, tout sur l'Amérique, sa politique et sa culture en un gros plan de sexe masculin. C'est plus convaincant que « La Nausée » de Jean-Paul Sartre. Cela va aussi loin sur le plan philosophique.

Du côté des Français, il faut signaler le film de Joël Seria, totalement interdit par la censure: « Mais ne nous délivrez pas du mal ». Deux minettes vivent avec Satan dans le sang. Elles blasphèment, mentent, diffament, mettent le feu, tuent. Et bien sûr, elles montrent leurs fesses. Mais surtout, ce qui explique l'interdiction, elles mettent la religion catholique en doute. Oh que c'est vilain! Jeanne Goupil et Catherine Wagener sont deux petites garces bien attirantes. Pour son premier film, Seria a réussi une petite merveille. Si vous voulez le voir, écrivez à Jacques Duhamel, ancien ministre de la culture, devenu ministre des Affaires culturelles. Deux autres films ont attiré dans les salles, les jeunes de la Côte d'Azur, les beatniks vendeurs de bijoux, les gratteurs

de guitares ou les jeunes filles en cavale. Le premier, « Trouble ou la vie d'une michetonneuse » de Francis Leroi (musique de Pierre Fanen); ce ne serait pas juste que j'en dise du bien puisque j'en suis le scénariste. Le deuxième à avoir attiré tous les freaks de Cannes, ce fut « Jupiter » de Jean-Pierre Prévoist et Mireille Bouillé. La musique est de Jean-Pierre Kalfon et du groupe Crouille Marteau, avec des chansons d'Évariste et Sarkis. J'ai honte de dire que je ne me souviens

plus très bien de ce qui se passait sur l'écran. Je me souviens seulement avoir été bien, très bien. La production s'est elle-même attribuée « Le Trip d'Or ». C'est la seule récompense officielle qu'il me semblait honorable de citer pour ce 25^e festival du cinéma à Cannes. — FRANÇOIS JOUFFA. N.B.: Je viens de me rendre compte avec étonnement que Erich Segal, l'auteur de Love Story, était l'un des scénaristes de Yellow Submarine, le dessin animé des Beatles.

MOUNTAIN A LIVERPOOL



FÉLIX PAPPALARDI ET LESLIE WEST.
Marrants, même.

Hormis les cris d'enthousiasme de quelques voyageurs, on n'avait jusqu'ici reçu qu'assez peu d'échos de Mountain, en Europe. On savait bien que c'est le groupe formé par Felix Pappalardi, ex-session-man suprême de chez Elektra (avec John Sebastian), ex-producteur et quatrième homme des Cream. On avait à la rigueur entendu parler de ce Leslie West, guitariste de poids... Mais ça n'allait guère plus loin car leurs deux premiers albums chez Windfall avaient bien du mal à franchir l'Atlantique. Seulement voilà... Est-ce que la firme Island n'a pas décidé de s'occuper de Mountain sur le vieux continent? (tous les « rock-writers » ont noté que c'était le premier groupe américain qu'elle tutellait), et même de lui faire enregistrer un nouveau LP: « Nantucket Sleighbride ». De plus une tournée britannique était mise sur

pied (très brève, d'ailleurs, quatre dates seulement)... Ainsi le 22 mai, après son triomphe d'une semaine auparavant au Concert de Crystal Palace, Mountain était à Liverpool. Moi aussi. Le St. George's Hall, un énorme édifice qui fait la fierté des relations publiques de la ville: « un des plus beaux monuments du monde » (sic. Construit par Lonsdale Elmes. 1854), retrouvait pour l'occasion son rôle original de salle de concerts (maintenant, il sert généralement de court d'assises: imaginez un « concert pop » dans « votre » Palais de Justice!). Les ex-hauts-dignitaires statufiés qui entourent la salle (non, les Beatles n'y ont pas encore droit de cité) restèrent de marbre (stratifié) en voyant apparaître « The Whole World ». Sang-froid tout britannique face à l'étrange musique qui nous était distillée par la guitare de Mike Old-

UITARES
ROKKOMANN
et
YAMAKI



J. GOTTI

Importateur exclusif

30, avenue Maxime-Gorki
(95) GOUSSAINVILLE
Tél. : 985.07.05



GRATUITEMENT
un super 33 T. "POP"
commenté par
PATRICK TOPALOFF

méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

Chansons

**FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenco**

RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le
DISQUE ESSAI GRATUIT

DESTINATAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES

7, rue Labat - 75-PARIS 18^e (Service R E F)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque
ESSAI GRATUIT

Nom
Prénom Age
Profession
N° Rue
Ville N° du Dépt.

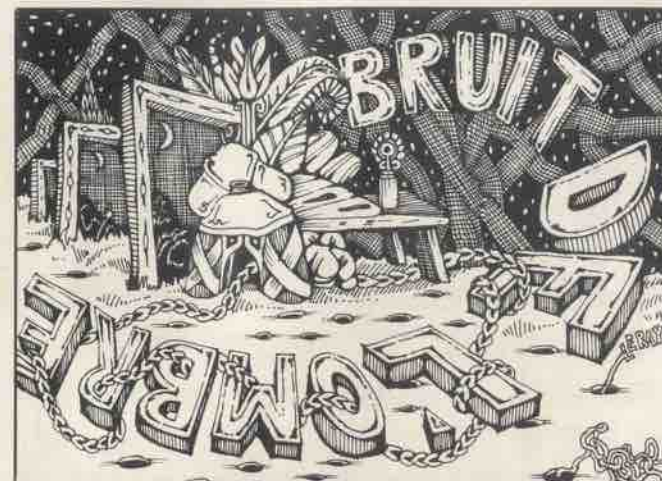
field. Recherches stridentes. Kevin Ayers, long et disloqué, freak devant l'Éternel, arriva en retard pour le deuxième morceau. Avec le troisième qui doit s'appeler « Always Sleeping », on a une assez bonne description de l'attitude du public à ce moment-là. Car ça va changer! Après que Kevin et son monde se soient tirés sans du tout se faire prier; après que le « freak moyen » ait acheté le dernier I.T. et un esquimau au chocolat pour sa « old lady », c'est Mountain qui grimpe sur la scène étroite. Je me demandais (toujours des questions de cette portée hantent mon esprit) comment Leslie West et ses 300 livres — minimum — allaient tenir sur ce mince promontoire. Eh bien, malgré quelques pertes d'équilibre fort inquiétantes au début, son jeu de guitare si « terre à terre » sembla abaisser peu à peu son centre de gravité pour lui assurer une stabilité inébranlable... Le public était tout de suite dans le bain, heureux, et ça devait aller crescendo jusqu'au délire final...

Pourquoi? D'abord, et hormis toute considération musicale, parce qu'ils sont sympathiques, marrants même. Très dessins animés, ou cinéma muet, ou Laurel et Hardy (en renversant leurs qualités). Felix, avec son chapeau rond, sa petite moustache, le corps animé de saccades rythmées, cassé sur sa basse violon: c'est le Charlot du rock. Leslie, débonnaire, énorme dans son pantalon rose à pois, pas mécontent d'être sur la scène, étrangle sa guitare en pensant simplement jouer. Très souvent, quand il la fait hurler, bien consciencieusement, il cherche l'approbation dans le regard de son maître avec une franchise désarmante. En fait, les deux hommes communiquent vraiment par le regard, à l'opposé de ces habituels échanges de « sourires-qui-s'effacent » chez les musiciens plus ou moins contents du déroulement des choses.

Et tout naturellement, la musique de Mountain est à l'image des hommes: directe, vivante, joyeuse. Le bon air de la montagne, quoi... Ils jouent très fort, bien sûr. Oui, mais rien à voir avec ces groupes qui traînent leur unique accord et leur pseudo-improvisations emmerdantes pendant deux heures. Non, car chez Mountain on a de l'imagination. Elle est surtout du côté de Pappalardi d'ailleurs. Mountain ressemble aux Cream, pour le moment c'est indéniable. Il y a

même, et surtout, cet équilibre similaire entre deux personnalités complémentaires. Analogies entre Pappalardi et Jack Bruce dans la façon de chanter comme dans l'art de se servir de la basse bien plus que pour simplement illustrer. Et les fans de Clapton ne se vexeront pas si je me borne à noter le parallèle entre leur idole et Leslie. Mais bien sûr il ne faut pas exagérer les comparaisons, non plus que la répartition des rôles. Felix et Leslie, ce n'est pas la tête et les jambes, l'analyse n'est pas si simple. En gros, on distingue pourtant deux catégories d'interprétations: d'un côté les rock-blues violents dont les vocaux déchirés s'ar-

rachent de la large poitrine de Leslie, tandis que les soli stridents de sa guitare drainent toutes les attentions. De l'autre, les choses plus mélodiques, plus construites aussi, chantées par Felix de sa voix... plus romantique. Et puis des combinaisons habiles des deux styles. Les deux autres musiciens passent plutôt inaperçus, malgré leurs qualités. Corky Laing est un batteur violent, inépuisable et irréprochable, à la Mitch Mitchell. Les baguettes volent très haut (gimmick) et on se les dispute (à Crystal Palace, il fallait plonger dans le bassin!). L'organiste Steve Knight n'a généralement qu'un rôle de remplissage habile. — SERGE DUMONTEIL.



Le Parapluie en est à son quatrième numéro. Un journal qui se présente maintenant beaucoup plus complet, plus abouti dans sa forme aussi, malgré les ratages ou les fautes d'impression. A l'ésotérique, au culte de l'étrange, du magique, de l'halluciné vient s'ajouter un aspect de plus en plus « camp », reminiscence de la « splendeur Warholienne » et de ses superstars (Viva, Gerard Malanga, etc...). Mais aussi une ouverture plus grande sur les activités marginales en France: un dossier complet sur le cinéma indépendant et underground des articles sur des groupes pop en dehors du circuit officiel. Une certaine sophistication, le goût des private-jokes, le renvoi continu à la célébration des rédacteurs eux-mêmes et du groupe musical qu'ils constituent (« Fille qui mousse ») font Le Parapluie différent des autres publications se réclamant de l'underground français.

Anathème, Zinc, Loesh, trois des nouvelles publications, consacrant leur contenu à la bande dessinée. Zinc et Anathème renvoient très solidai-

rement l'un à l'autre. Il s'agit pour l'essentiel de bandes érotiques et fantastiques mais avec, toujours présentes, la caricature politique et la référence à la vie quotidienne, la répression constante qui s'y exerce. On y découvre de nombreux nouveaux noms de dessinateurs et notamment celui de Pierre Guitton. Pour Zinc et pour Anathème, une seule adresse: 10, rue Charles-Delescluze, Paris-11^e, qui est bien sûr aussi celle du Pop de Max Peteau, qui donne ainsi



sac à pop

Éruption

Tiens, ça bouge. Ça commence même à drôlement bouger. Pas qu'à Paris, partout. A Londres, par exemple, où ZOO vient d'effectuer sa seconde tournée, alors que personne ne daigne venir les écouter lorsqu'ils passent au vieux Colombier. A Jouy-en-Josas, où LE RAT DES CHAMPS n'a de cesse de répéter sa tournée en Afrique. A Paris, où CONTREPOINT est bien parti pour en étonner beaucoup et plus d'un. Leur moyenne d'âge: 18 ans. Leur musique: à mi-chemin entre MAGMA et SOFT MACHINE. Leurs noms: Jean-Pierre Carolli (orgue), Mike Freitag (dms), René Gerber (cuivres), ancien membre de MAGMA, et Jean-Pierre Weiller (bss). CONTREPOINT est déjà passé au Pop Club de José Arthur, et s'étonne d'entendre régulièrement sur les ondes de F.I.P. 514 et de R.T.L. des extraits de ses compositions. Et Mulhouse, vous connaissez? Oui, dans l'est, et alors? Donc, du côté de Mulhouse, s'épanouissent en ce moment et depuis moins de trois mois, six oiseaux plus purs et plus décidés les uns que les autres, dont les aspirations et la technique ne seront pas sans plaire aux amateurs de Pete Brown, Joe Cocker et à la limite Deep Purple. Toutes leurs compositions sont originales, et il est bien difficile de déceler une véritable influence de tel ou tel autre groupe déjà connu. Détail particulier: les nationalités respectives de chacun des membres: Roger Meel, le chanteur et qui a joué pendant deux ans le rôle principal de Hair en Allemagne, est Suisse-Français, Daniel Kropp, le bassiste, et Michel Schurrer, le guitariste soliste, sont français, Friedemann Leinert (vbs et flûte) est allemand, ainsi qu'Amadeus Held, l'organiste; quant à Alban Moesch, il est à la fois Suisse-Allemand et batteur. Qu'ajouter, sinon que Roger chante en anglais les textes qu'il compose lui-même, et que le groupe a déjà enregistré chez Michel Magne. C'est sans doute avec des ensembles de ce genre que l'on verra bientôt s'allonger la liste des groupes dits français, que sont Alice, Zoo, Triangle, Variations, Cœur Magique et autres. Le nom de ces espoirs monumentaux: ERUPTION. — BRUNO DUCOURANT.

GOLDEN SOUND

ENSEMBLES DE SONORISATION



CONSOLE DE MÉLANGE PA 12 T, TRANSISTORISÉE STÉRÉO

12 voies d'entrées interchangeables
6 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-T, TRANSISTORISÉE

7 voies d'entrées interchangeables
3 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-P, TUBES ÉLECTRONIQUES

6 voies entrées Microphone symétrique 200 Ohms
1 voie entrée ligne
Réverbération intérieure et extérieure
3 voies de Sortie à niveaux indépendants

COLONNES HAUT-PARLEURS « SOUND PROJECTOR », AMPLIFICATEURS INCORPORÉS

Comportant :
1 amplificateur de puissance transistorisé GS 140 T, puissance 120 Watts RMS Protection par disjoncteur électronique
Alimentation 220 V - 50/60 Hz

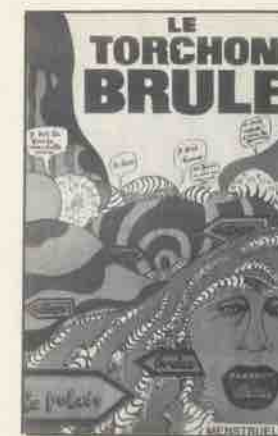
4 Haut-parleurs spéciaux sonorisation type double cône Wide range diamètre 320 m/m

1 coffret baffle gainé (dimensions prévues pour transports aériens et voitures breaks standards)

BEFRA ELECTRONIC 11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. : 878.36.41

l'hospitalité à ces nouveaux venus. Loesh se présente, lui, comme une sorte de Charlie mensuel underground : à la fois par sa forme, mais aussi par le choix de ses bandes qui ont été pour la plupart trouvées grâce aux petites annonces de Charlie. Une sorte d'hommage est rendu à Willem avec la reproduction d'une de ses planches. Lequel Willem aura déjà marqué, plus qu'aucun autre dessinateur d'Hara Kiri, la nouvelle génération de caricaturistes qui s'exprime par la bande dessinée, langage populaire de toujours. Loesh recherche, et c'est une constante de toutes ces publications, des diffuseurs pour vendre à la crie (s'adresser à Denis de Lapparent, 3, rue du Bassin, 13-Eguilles). Dans le prochain numéro sera publiée la liste des dépositaires distribuant Loesh. Le nom des dessinateurs devrait rapidement nous devenir familier. Afin, peut-être, qu'ils sortent de l'ombre.

Le Torchon brûle, organe du Mouvement de Libération des Femmes, ne devrait pas, pour ses ambitions (toucher un très vaste public de femmes, dans tous les milieux), être cité dans une rubrique « underground ». Pourtant, dans sa composition et sa forme même, il relève plus d'une presse « en marge » qu'il n'est un véritable moyen d'action politique. Que le mouvement à ses débuts ait pris pour modèle le Women's Lib américain, lieu de toutes les confusions, plutôt que de reposer sur de solides bases



théoriques, explique peut-être le manque de rigueur, d'intransigeance, de violence même, dont souffre ce journal qui se veut l'avant-garde révolutionnaire des femmes. Peut-être deviendra-t-il plus conforme à ses ambitions s'il arrive à toucher un public réellement populaire, et s'il arrive à baser sa critique de la société et de la famille sur les infrastructures (l'exploitation économique de la femme) plutôt que sur les superstructures (la morale, les mythes de la femme-objet, de la femme-mère, et l'oppression sexuelle en général) détachées du contexte économique qui les fonde. Il reste que la dénonciation entreprise de la double aliénation des femmes doit être poursuivie, leur lutte soutenue (Le torchon brûle, 13, rue des Canettes, Paris-6^e). — PAUL ALES-SANDRINI.

LE SUPER TREMPLIN

GOLF DROUOT. Cette fois, ce sont les groupes professionnels qui ont clairement montré et démontré que rien ne valait l'expérience et le talent lorsqu'il s'agissait de jouer une musique compétitive ou présenter un show intéressant. Les amateurs ou semi-pros qui se présentaient dans le cadre du Super Tremplin R & F - Golf Drouot - Philips - Lenétier déçurent, pour la plupart. C'est en effet dans le cadre de semblables manifestations que l'on mesure le fossé qui sépare un groupe amateur d'un professionnel, capable d'enregistrer. N'oublions pas que le vainqueur de ce Super Tremplin

sera signé par Philips, et les groupes qui se présentent doivent théoriquement pouvoir faire un disque. Ce n'est hélas pas toujours le cas, mais la vocation du Golf Drouot est de permettre à chacun de tenter sa chance ; aussi, ce concours montre essentiellement aux malchanceux le travail qui leur reste à faire, et non pas le tort qu'ils ont de vouloir jouer une musique qu'ils aiment, ce qui demeure en fait le plus important. Il y eut deux vainqueurs lors du Tremplin du 14 mai : Philae, groupe de Verneuil, et Brave New World, groupe anglais. Le premier remporta des suffrages grâce aux idées

des musiciens, le second se fit des partisans grâce à l'habileté technique des instrumentistes. More (Bondy), Les John's (Saint-Amand - les - Eaux), Soundmakers (Paris), Little Bob Story (Le Havre), se produisirent le même jour. La déception vint surtout des John's qui, au départ, possédaient les meilleures chances. On avait en effet gardé une excellente impression de ce groupe. Le 21, les Moonlights remportèrent aisément le Super Tremplin. C'est, encore une fois, le métier et l'expérience de la scène qui portent leurs fruits. Les Moonlights ont choisi d'interpréter une musique simple, mais terriblement efficace, plutôt que de s'aventurer dans « la recherche », pour laquelle ils ne s'estiment pas suffisamment préparés. Tous sont des musiciens-chanteurs très doués, à l'impact scénique impressionnant. Ramsey Set, Davy Jones Locker, Aéroplane, tentèrent sans succès leur chance le même soir. Le 28, Métaqualone, groupe d'Orléans, triompha aisément de The Wolves (Issoudun), formation trop récente pour pouvoir prétendre prendre le meilleur sur une autre qui, en plus de la valeur de ses membres, fait montre d'une cohésion exemplaire, tant dans les morceaux bluesy que dans d'autres, plus « expérimentaux ». Ange, qui remporta un succès ample, mérité le 4 juin, est maintenant un groupe qui peut prétendre prendre place parmi les meilleurs de notre pays. L'opéra est momentanément abandonné, et les compositions du groupe ont gagné en concision.

La musique est résolument King Crimsonienne, mais très contrastée, violente et agressive. Le chanteur-pianiste, d'autre part, sait se tenir sur une scène, ce qui n'est pas un mince compliment lorsque l'on sait à quel point le chanteur d'un groupe comme Ange a la partie difficile. Les autres formations présentes le 4 juin, Jam, Sly Pop's et Incrédule, ne

purent rivaliser avec Ange. Seuls, les Sly Pop's, de Marseille, firent illusion quelques minutes, mais ils s'avèrent malheureusement incapables de terminer leur passage d'une manière aussi convaincante qu'ils l'avaient commencé. Le 11, The Life (Paris), Arc-En-Ciel (Ivry), Merry-Go-Round (Épernay), Norskan (Paris), The Alternative Jazz Group (St-Denis) ne purent empêcher Le Point d'être déclaré vainqueur. Le Point est un groupe de Besançon composé de deux transfuges d'Introversion, auxquels s'est joint un organiste-saxophoniste-chanteur ; ils furent tous très applaudis, grâce à l'excellence de la rythmique et à la qualité des compositions. Quo Vadis est un nouveau groupe qui porte en lui beaucoup d'espoirs. Il se produisit pendant le week-end du 29 et 30 mai et plut énormément par sa musique mi-hard-rock, mi-jazzy. Les deux tendances sont en effet très nettes au sein du groupe (orgue, basse, deux guitares, batterie) et la musique « passe » remarquablement bien. Crépuscule joua le 5 et le 6, tandis que Cœur Magique se présentait au public du Golf le 12. Reconnaissons franchement que ce groupe vanté à l'excès, est bien loin de justifier sa jeune réputation. Mieux vaut attendre que ces musiciens de valeur « fassent le point », comprennent que jouer fort n'est ni une solution ni une fin en soi, et surtout, qu'un guitariste (Claude Olmos), aussi bon soit-il, ne suffit pas à valoriser un groupe.

PROGRAMME DE JUILLET

— Vendredi 2 et 9 : Finale Super Tremplin Philips.

— Samedi 3, dimanche 4 : « Tac Poum Système ».

— Samedi 10, dimanche 11 : « Triode ».

Henri Laproux et le Golf Drouot vous souhaitent de bonnes vacances. Réouverture le 3 septembre. — JACQUES CHABIRON.

QUO VADIS. Passe bien.



Tony Williams : « Nous vivons dans un monde blanc. Fait par les Blancs, pour les Blancs. Et nous n'en verrons pas la fin de notre vivant. Ni toi, ni moi. Ça m'écœure. Mais je parle. Je parle aux journalistes de rock. Mais ne vous y trompez pas : c'est uniquement une affaire de promotion, uniquement parce que j'espère que cela me fera vendre des disques. Je sais ce que sont les journaux, je sais ce qu'ils valent, je sais ce qu'ils veulent. Ils veulent, même ceux qui prétendent le contraire, sauvegarder la suprématie des Blancs, glorifier les Blancs. Moi, je n'ai pas de jolis cheveux longs et blonds, alors on ne me met jamais sur les couvertures. Et pourtant, tous ces types arrivent en me répétant que je suis le plus grand batteur du monde et tout ce baratin. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi, si je suis le plus grand batteur du monde, continuent-ils à mettre Ginger Baker sur leurs couvertures ? Je sais pourquoi : ils ont peur. Peur des Noirs. Et même s'ils reconnaissent que les Noirs sont plus doués pour cette musique que les Blancs, eh bien ils parlent quand même dix fois plus des Blancs. Parce qu'ils leur ressemblent. Parce qu'ils ont la trouille. Et ne viens pas me dire qu'ici c'est différent, ne venez pas me raconter ce baratin à propos de la France. Vous avez les Algériens, les Espagnols, les Portugais, les Africains. Pas vrai ? Lifetime par-ci, Tony Williams par-là. OK. Mais nous ne travaillons même pas, aux USA. Quand un agent vient nous entendre, il reste bouche bée et puis il dit que, vraiment, il ne sait pas ce que nous jouons et devant quel public nous pourrions bien le jouer. Merde ! Tu étais à Montreux, toi, et tu as vu comment le public de ce groupe de rock nous a accueillis. Alors dis-le, bon Dieu, dis-le aux gens. Qu'ils sachent que notre musique peut être écoutée et aimée par tout le monde. C'est de la musique jeune, un point c'est tout, et n'importe qui peut entrer dedans s'il est jeune. Mais nous ne travaillons pas... Parce que nous sommes Noirs, sois-en sûr. Et Jo Jones, qui est, lui, le plus grand batteur du monde, il ne travaille pas du tout. Ah ! oui, Miles Davis travaille, lui... Mais Miles Davis est devenu hip, pas vrai ? Il a joué le jeu, et il aime Laura Nyro maintenant. Ou bien il dit qu'il l'aime. Moi, je ne veux pas me conduire de cette façon. Je ne veux pas arriver au prix de compromissions. Non ! Et je sais que ma musique et celle de Lifetime peut être aimée par n'importe quel amateur de groupe de rock. Si ces gens-là ne peuvent pas l'écouter, c'est à cause des médias et du barrage qu'elles élèvent entre nous et le public. Le barrage du silence. La peur, encore. J'ai vingt-cinq ans, je joue depuis seize ans, et ça n'a pas beaucoup changé... Ce qui me pousse à continuer, c'est la musique. Le plaisir



que j'ai à la jouer. Le plaisir qu'ont les gens à l'entendre. Mais c'est difficile de faire quelque chose avec tant d'amour et de constater tant d'indifférence autour de soi. L'indifférence des gens qui pourraient justement nous aider et qui ne font rien pour. Les médias. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle le Lifetime précédent s'est séparé. C'est

bricoles

simplement parce que nous avons été au bout ensemble. Que pouvions-nous dire d'autre ? Quand Jack Bruce nous a demandé de jouer avec nous, il a apporté quelque chose d'autre, bien sûr, mais après « Turn it over » il n'y avait pas grand-chose à ajouter. La formule présente a été conçue de cette façon afin d'offrir plus de possibilités sonores, plus de variété. Elle durera ce qu'elle durera. Ce que je voudrais faire, c'est monter un orchestre, avec des bois, une vingtaine de musiciens. Pas un big band, un orchestre. Mais quand je vois ce que cela représente de faire vivre six musiciens... OK. Tu en veux plus ? » Etait-ce bien la peine de lui demander s'il joue du jazz ou du rock et qui sont ses batteurs préférés ?

Le reste de cette page, puisqu'il en reste, est dédié :

A Peter Green, qui enterre les morts au Pakistan pendant que les superstars enterrent leur vie de garçon.

A Jean Bouquin : on ne veut pas de vous.

A ceux qui nous ont vraiment aidés (dans ces douloureuses circonstances).

A ceux qui ont fait semblant.

A ceux qui ont refusé.

Aux flics qui viennent fouiner au journal (nous ne vendons pas de disques pirates, trouvez autre chose).

A ceux qui signent de pseudonymes. Easy riders...

A Geoffrey et Richard, qui veulent faire quelque chose pour moi.

A Michael Watts, room 47.

Au Dead, qui ne voyage qu'en première : Pan-Am-Commune.

Au général Custer.

A Fournier, qui s'étrangle pour nous faire respirer.

A tous les gros bonnets du disque, millionnaires grâce au rock and roll, qui nous ont regardés débarquer dans leur dîner suisse, Philippe, Pat, Jammy et moi, exactement comme le faisaient les flics brésiliens. No freaks allowed...

A Stoneground, pour ce festival, LE.

A tous ceux pour qui le rock and roll est une religion. Celle-là, au moins, se danse.

A Mormoz (je crois) qui joua de la happy music alors que la pluie pendait au ciel : il sera grand un jour.

A Mike Bloomfield, pour sa modestie. Où es-tu ? On a besoin de toi !

A Madame Reed, pour Lou.

A Yoko, pour John.

A Patrick Vianzetti, qui aurait mieux fait de boire du rouge.

A tous ceux qui sont venus de loin, ont été mouillés, sont repartis à vide.

Aux Stones, qui déchirent les autres disques avec leur braguette. Méchants jusqu'à la fin.

A toutes les petites filles qui envoient des poèmes.

A tous les petits garçons qui envoient des pierres. — PHILIPPE PARINGAUX.

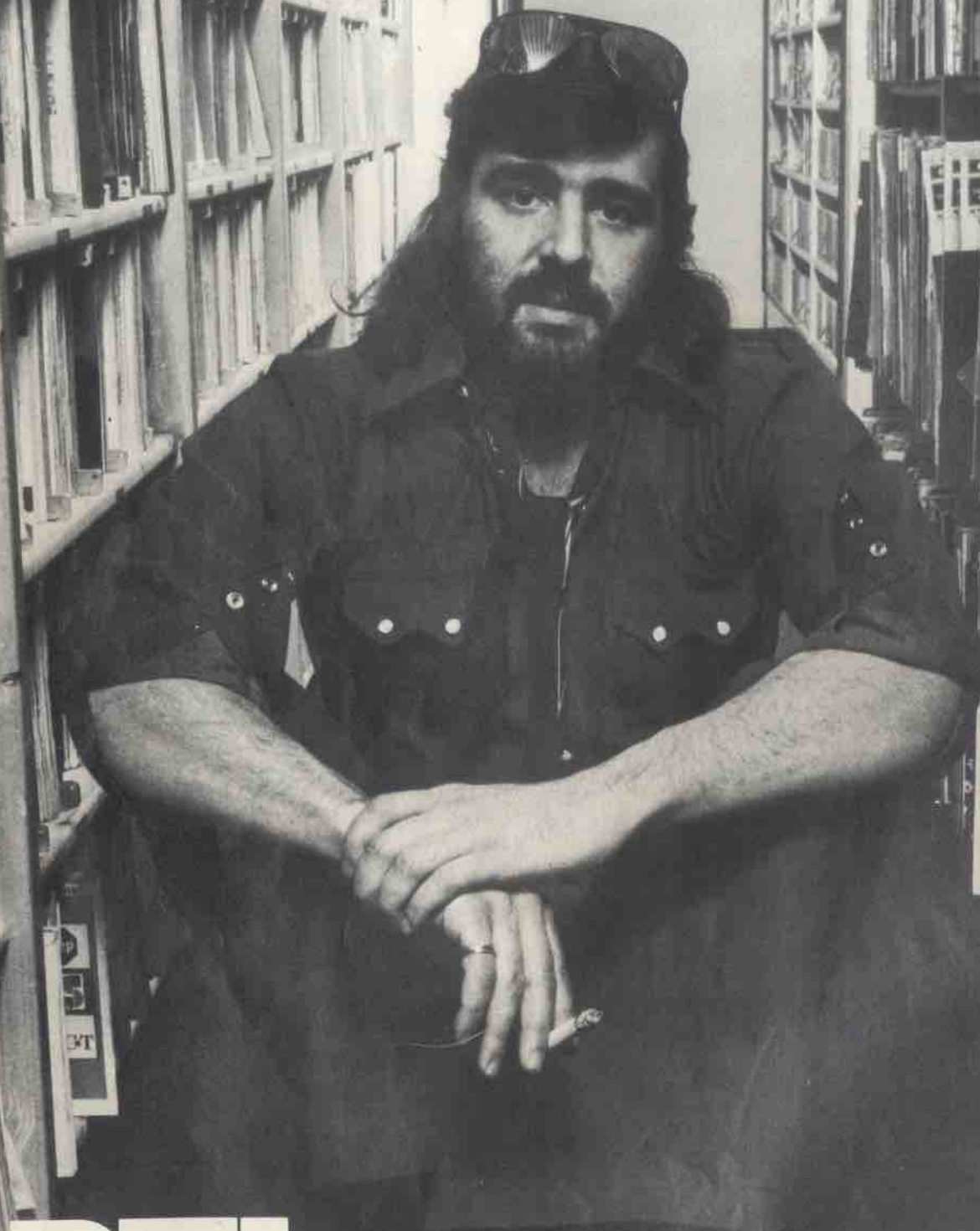
SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Jimi Hendrix	1		Jean-Pierre Leloir
R & F actualités	3 à 9		
Jimi Hendrix	3	Michel Marchon	Jean-Pierre Leloir
	5		Serge Dutfoy
Fous du folk	7	Jacques Vassal	Joël Ducange
Pink Floyd	9	Bruno Ducourant	Georges Montfaucon
East of Eden	11	Paul Alessandrini	Philippe Djanoumoff
Cinéma	13	François Jouffa	
Moutain	15	Serge Dumonteil	Stephen
Bruits de l'ombre	17	Paul Alessandrini	Alain Leray
Golf Drouot	19	Jacques Chabiron	Roger Habert
Bricoles	20	Philippe Paringaux	X
Courrier	23		Serge Dutfoy
Concerts pop	25	Philippe Kœchlin	Jean-Pierre Leloir
Fillmore blues	27	Robert Kanner	Robert Kanner
Télégrammes	29	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
L'auberge espagnole	30	Philippe Paringaux	The Band: 30: Joël Ducange, 31, 32: Jean-Pierre Leloir. Chicago: 32: Gilbert Nencioli. 33, 34, 35: Jean-Pierre Leloir. Stevie Winwood: 35: Gilbert Nencioli. 36, 37, 38: Island. Led Zeppelin: 36, 37: Serge Dumonteil. Aretha Franklin: 39: Jean-Pierre Leloir. 41: Chris Powell.
Les nouveaux médias	42	Alain Dister	Mandala
Zoo	46	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Spirit et Quicksilver	50	Yves Adrien	Christian Rose
Joan Baez et Malataverne	54	Jacques Vassal	55: Jean-Pierre Leloir, 54 et la suite: Gadler/Rouchon
Cinéma Rock	58	Paul Alessandrini	
Hit parade	65		
Disques	66		
Presse livres	85	Paul Alessandrini	

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 54, juillet 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 80.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronchet. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Jean-Bernard Hebey



RTL

19h30-22 heures



Vol

Oh non ! Je ne viens pas pleurer dans vos jupes. Je ne viens pas non plus vous féliciter pour « l'excellent article de machin sur le fabuleux groupe de la Sploutsch Coast ».

Non, je veux simplement mettre en garde les centaines de musiciens que la France (cocorico !) possède, qui essaient péniblement de sortir du merdier pop : assurez votre matériel !

Mercredi, le groupe du Kléber (Lycée de Strasbourg) donnait une soirée pop gratuite. J'avais prêté une bonne partie de ma batterie au groupe. A minuit, la soirée se terminait et, un peu plus tard, il manquait une batterie, une tête Marshall, une tête Sound, une tête Dynacord, deux Aria et un micro. Quand Pierre m'a téléphoné, il chialait presque. Il y en a pour une brique. Nous n'avons pratiquement aucun espoir de retrouver notre matériel. Les recherches de la police (trop contente de voir se dissoudre un groupe « qui faisait du bruit dans le quartier ») seront probablement vaines. Le matériel n'était (bien sûr) pas assuré et l'assurance du lycée ne sera pas valable, le matériel n'appartenant pas au lycée. C'est vraiment dégueulasse, d'autant plus que nous avons tous trimé comme des dingues pour pouvoir jouer sur quelque chose. Quand je pense que j'ai mis presque un an à avoir ma batterie, et qu'elle n'est même pas encore entièrement payée ! Le tom, je l'avais acheté une semaine avant, et la peau n'était même pas salie ! On a envie de tout foutre par terre. Et pourtant, je viens de faire 100 tickets de dettes à mon chic frangin pour que je puisse m'en payer une autre.

Messieurs les voleurs, permettez-moi

de vous le dire, vous êtes bien cons. Pourquoi ne pas piquer le matériel au laid Zeppelin, qui a le fric, et qui l'a assuré, lui, au lieu de le piquer à de pauvres mecs comme nous ? Alors je vous en conjure, faites gaffe, assurez votre matériel, bouclez-le à quadruple tour, foutez une sonnette d'alarme, mais surtout ne faites pas comme nous, ne vous laissez pas avoir bêtement. Et si par hasard, on vous propose — occasion magnifique — une caisse claire et un tom basse Premier (blanche), une grosse caisse noire assez profonde, une tête Marshall N° 6024... des cymbales Paiste, une tête Dynacord orange et une tête Sound basse avec des traces de mégot partout, une Aria genre Stratocaster blanche et une copie de la « Les Paul » noire, vous saurez d'où ça vient. Merci. Michel Prisse, du groupe « Coma », le groupe du Kléber et « l'arrache-cœur ». 47, rue Fin de banlieue, 67 - Illkirch-Graffenstaden.

Folksong

J'ai acheté le bouquin de Jacques Vassal « Folksong » et après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il mérite, je me permets de vous écrire ces quelques remarques.

Tout d'abord, la partie du bouquin qui me semble être la plus intéressante est la première (Le folklore vu à travers l'histoire et le peuple américain), dans « L'ère moderne du folklore américain », le chapitre consacré à Woody Guthrie. Peut-être tout simplement parce qu'on (je) n'a pas tellement l'occasion de lire des articles sur les origines détaillées du folk, etc... et pas tellement non plus sur Woody Guthrie, d'ailleurs. Le chapitre qui lui est consacré permet aux lecteurs de rencontrer véritablement un homme (adjectifs inutiles). Jusque-là le bouquin est passionnant (si, si, n'ayons pas peur des mots).

C'est assez différent pour les autres chapitres de « L'ère moderne... », d'abord parce qu'ils sont en général courts, et le sujet est plus ou moins survolé (exception faite pour Dylan mais là, il y a d'autres petites choses qui me chiffonnent...). D'autre part, tout lecteur de R & F aura inévitablement une impression de déjà vu. Et pour cause : Vassal ne se contente pas, comme le dit Philippe Paringaux, d'être « fidèle aux idées qu'il expose dans Rock & Folk » non, il reprend des extraits d'articles déjà parus dans le canard, et même des articles quasi-entiers. Ce n'est pas un reproche (pourquoi réécrire ce qu'on a déjà écrit... pas si mal ?), mais une simple constatation.

Ce qui me gêne, c'est le fait que Jacques Vassal se contredise, et ses contradictions sont quand même parfois un

Centre Music-Halles

GITARES,
BATTERIES,
ORGUES,
AMPLIS

dont tous les modèles

YAMAHA

PRIX D'OUVERTURE

ET GRAND CHOIX
D'OCCASIONS
NEUVES

Vente par correspondance :
Service S.M.E.

38, rue Quincampoix
PARIS-4^e - Tél. : 277-72-06



peu grosses. Exemple : depuis « Nashville Skyline », Vassal a maintes fois exprimé sa nostalgie, son regret, pour la « bonne vieille voix rocailleuse » de Dylan enfin retrouvée dans « New Morning », bla bla bla.

Ouvrez un certain R & F paru en 67, le N° 10 pour être précis, à la page 23, et voici ce que vous lirez entre autres choses : « Il faut maintenant insister sur un point d'importance : c'est l'opposition entre Dylan-auteur et Dylan-chanteur (au risque de m'attirer les foudres des dylanistes incondtionnels) — le premier me paraît admirable, le second très critiquable (...) sa voix EST FORT DÉPLAISANTE : nasillarde, traînante, éraillée, elle lasse et déconcerte bien vite, etc... ». Signé Jacques Vassal. Please Mr Vassal, Mr Vassal please, expliquez-moi, je ne comprends plus. Merci.

Ce qui est casse-pieds aussi avec Vassal, c'est ce qu'une lectrice appelait sa mentalité de prof. Vassal donne l'impression de chercher le détail qui diminuera une œuvre (« opportunité douteuse des chœurs », etc...) ou plutôt, il ne doit rien chercher du tout, mais être forcément choqué par le dit détail. Tout cela est une question de goût, de critères, et c'est, je pense, un problème qui concerne tous les types qu'on appelle « critiques » ou quelque chose comme ça. Un individu, le journaliste-critique, parle d'un autre individu, ou d'un groupe d'individus (le ou les artistes) avec tout ce que cela comporte de subjectivité, et balance son papier aux individus-lecteurs. Il faudrait dire par exemple : « Ce que Ph. Paringaux a ressenti, éprouvé, pensé, que sais-je encore, au concert des Byrds à Londres... » ou un truc dans ce goût-là, car le journaliste a une place aussi importante que l'artiste dont il parle. (NB : Moi PERSONNELLEMENT j'aime beaucoup les papiers de Paringaux). Je me demande parfois à quoi rime... Mais non, continuez. Information d'abord.

Au fait, les idoles sont pas encore mortes, l'm sorry to say (cf. dans Rolling Stone du 10 juin, papier sur mariage très style B.B. de Jagger). Vaut mieux quelques infos de Philippe Garnier sur ce qui se passe aux States, croyez pas ? Et pendant que j'y suis : Jacques Vassal a-t-il entendu la dernière fournée des adaptations de chansons du célèbre produit de consommation courante Zimmerman, le dernier 33 de Kerval Serge, un bon gars ben d'chez nous ? No comments. Salut. T. Defranchi.

Campeur

Je vais camper dans les Iles Britanniques au mois d'août. Ayant la possibilité d'avoir tout le matériel nécessaire (tentes canadiennes 6 places), je propose à tous les jeunes de moins de 18 ans (et aux

autres) de passer le mois d'août ensemble (ou une partie, et là où ils désireront plus spécialement aller). Je m'adresse plus spécialement aux Rhônes-Alpins (à cause de la possibilité d'effectuer le trajet ensemble, et peut-être en étant motorisés).

Écrire à P. Poncin, 17 ans, rue des Granges-Bardes, 01 - Bourg-en-Bresse. Soyez chics, publiez ma lettre. Merci.

Jeff Beck

Je tiens à vous remercier pour la qualité de votre dernier numéro. Puissiez-vous nous fournir à l'avenir des choses aussi intéressantes ! C'est la première fois que je lis un article sérieux en français sur Love, que j'apprécie personnellement beaucoup, et qui doit s'imposer. J'espère qu'à l'avenir, de même que vous faites une série sur les groupes intéressants mais ignorés de la West-Coast, vous ferez une série sur l'Angleterre. Je veux parler de la clique Deviants - Mick Farren - Pink Fairies - Twink. Il y a 2 mois, vous avez chroniqué « Ptoof », j'attends la critique de « Mona » de Mick Farren ou de « Deviants » par les Deviants : sortez-les de l'underground où ils sont morts, irrécupérables.

Je voudrais apporter un complément à l'article sur les guitaristes de Bruno Ducourant, à propos de Jeff Beck. Beck is back ! Dans une interview accordée à « Sounds », Beck annonce qu'il a formé un nouveau groupe : drummer Cozy Powell, bass Clive Charman, singer Alex Ligertwood, piano Max. Beck affirme avoir été démoralisé après son accident l'an dernier : tous ses projets étaient à l'eau, particulièrement l'association avec Bogert et Appice qu'il semble beaucoup regretter. Un nouveau LP de Beck est pratiquement achevé avec le nouveau groupe.

Parlez-nous aussi des « Groundhogs » dont le fabuleux « Split » monte allègrement les charts. Le groupe a déjà sorti 3 LP's qui présentent tout de même un intérêt (Blues Obituary, Thanks Christ for the bomb, et surtout Split).

See you men.

Jacques Ball,
2, av. Foch,
57 - Petite-Rosselle.

Underground

J'ai lu avec intérêt votre commentaire sur les non-valeurs de la soi-disant presse « Underground » anglaise. D'abord, je reconnais que la définition « Underground » est un peu mal placée ici. D'autre part, je dois aussi constater que vous autres, Français, êtes toujours un peu trop pressés de mettre des affiches sur n'importe quoi. Que veut dire « Underground » exactement ? Pour

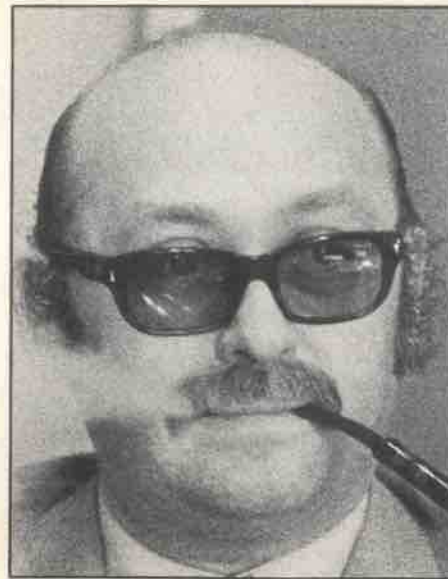
vous c'est évidemment quelque chose de très sérieux, essentiellement politique : on a assez vu de « Hippies » français à Wight l'an dernier pour en être conscient, et j'espère, comme la plupart des jeunes Anglais, qu'on n'en verra plus, du moins avant qu'ils ne soient sortis de leur adolescence perpétuelle.

La différence entre les États-Unis et l'Angleterre est que les jeunes Américains sont en train de se libérer, de se « révolutionnariser » de l'intérieur, et en même temps, de s'engager politiquement. En Angleterre, on est en train de se libérer, de faire la révolution en soi-même, mais malheureusement l'engagement politique extériorisé n'est pas très répandu. En France, la révolution est la révolution de vos ancêtres, vous avez le même esprit que vos ennemis. C'est contre ça que la « Freakpress » anglaise lutte, et vous devriez essayer de comprendre un peu. La répression en Angleterre est tout à fait différente : c'est caché ; il n'y a pas de C.R.S., pas de cartes d'identité, pas de service militaire ; tous les mouvements politiques sont permis, les manifestations sont autorisées ; bref, on n'est pas obsédé par la répression ; au lieu d'en parler, on réagit ; on fait ce qu'on veut. C'est une façon plus efficace que les tracts pour combattre nos oppresseurs. Votre soi-disant presse révolutionnaire n'apporte rien : tout ce qu'elle contient, on l'a déjà lu dans les œuvres de Marx, Engels, Lénine, Trotsky, etc. Marx appartenait au 19^e siècle, les autres appartenaient au même esprit. Vous ne comprenez donc pas que vos idées sont dépassées par l'Histoire, que pour réussir dans n'importe quelle révolution il faut créer une nouvelle humanité. Vous êtes des gauchistes réactionnaires, des snobs politiques, des TRADITIONNALISTES.

Du point de vue de l'information on a Red Mole et Black Dwarf pour la politique qui ne sont ni plus ni moins réactionnaires que vos journaux politiques. Mais que vous osiez critiquer OZ, IT ou Friends, du point de vue de l'information, cela m'échappe complètement ! Même en ce qui concerne la Pop Music (ce à quoi vous devriez vous limiter) quand vous écrivez « Eric Clapton, le musicien américain » deux fois dans le même article, ou des nouvelles (à tous les coups) que nous avons reçues dans des comiques pop (N.M., N.M.E., etc.) il y a deux mois, et même lorsque vos interviews ne sont que les copies de celles des journaux américains ou anglais, quand les critiques de disques sont en retard de deux mois au moins (dans un cas même, un an et demi !) c'est quand même un peu trop !

Il existe un proverbe anglais que je vais citer pour terminer si vous comprenez OZ, IT et Friends ; si en effet vous les

(suite page 81)



LES COUPS

C'est la raison principale — mais non la seule — qui pousse Jean-Michel Boris à abandonner les concerts pop : à partir de la rentrée, il ne veut plus avoir à redouter les bagarres qui risquent de dégénérer en catastrophe. Jean-Michel Boris, bras droit de Bruno Coquatrix, travaille à l'Olympia depuis 1955, à l'époque où Lionel Hampton annonçait le règne du rock'n'roll. Depuis, il a contribué à la légende de ce music hall solitaire où s'affrontent depuis toujours les publics les plus divers : sur les murs de son bureau, quantité de photos évoquent de glorieuses étapes, de Sidney Bechet à John Coltrane en passant par les Beatles. Devant cette décision (un moment de découragement ?) certains se réjouiront de ce qu'ils considèrent comme une victoire politique ; d'autres s'inquiéteront sans doute de l'absence de solutions de remplacement. Il serait bon, de toute manière, que les propos de Jean-Michel Boris tendent à détruire la grotesque image d'Epinal de l'organisateur fumant un gros cigare dans une Rolls. « Les Rolls, ce sont les artistes qui les exigent, déclare Boris, si vous n'êtes pas d'accord avec leurs cachets, allez les voir à l'hôtel George V, c'est toujours là qu'ils descendent. »

— C'était chouette, Jerry Lewis ?

— Ah, formidable, on a pris un pied ! Il a écrit des lettres à tout le monde pour remercier. Ah, c'est exceptionnel ! Un cœur énorme !

— Il paraît que vous voulez arrêter les concerts pop à l'Olympia.

— Je suis un peu déçu, je ne suis pas Bill Graham, hein ! Mais je suis un peu déçu par le public. Moi, faire appel à la police, maintenant, ça ne m'amuse absolument pas, mais j'y suis obligé par un certain nombre de gens qui nous prennent pour des exploités alors que nous sommes exploités par les groupes. Alors là, maintenant, je vous montrerai les contrats des artistes pop, c'est monstrueux ! Le contrat de Grand Funk, j'ai été obligé de barrer des tas de choses parce que ça n'est pas possible, il leur faut des limousines, etc., plus à chaque fois cinq tonnes de matériel bloquées à Orly ou au Bourget, plus les frais de transport, c'est démentiel.

— Il y a donc d'une part les prix des groupes, de l'autre la resquille ?

— Vous comprenez, le problème de la resquille, je l'ai vu de tout temps ; il y a toujours de la resquille, j'ai resquillé quand j'étais jeune à Bordeaux pour aller aux concerts de jazz ; il y a même des gens que je vois régulièrement dans la salle et dont je sais qu'ils sont entrés en resquillant et je ne leur dis plus rien ; mais alors, politiser le problème et passer à la violence, alors là je ne suis plus d'accord.

— Que s'est-il passé exactement pour Santana ?

— Moi, je place les concerts pop comme je peux, quand la salle me coûte le moins cher possible, c'est-à-dire quand elle est déjà utilisée par un autre spectacle. Donc, là, ça venait à 17 heures 30 un dimanche. Bon, la plupart des gens attendaient de pouvoir entrer, et puis il y avait ce groupe, toujours les mêmes, avec lesquels j'ai essayé d'avoir des contacts, mais pas moyen de discuter. Ils ont décidé que la pop music était une chose gratuite, alors ils essayent d'entrer par force et à chaque fois c'est la bagarre ! Alors je suis obligé de téléphoner à la police qui me prend plus ou moins au sérieux, et puis à vrai dire, ils n'ont qu'une seule envie, c'est que ça dégénère pour qu'on interdise les concerts pop une bonne fois ; ça, j'en suis sûr, je le sens. Ils sont très aimables à chaque fois, bien sûr, mais vraiment, ça les embête et ça les excite en même temps. Bon, pour ce concert, au départ, j'avais six agents, et puis ces gens sont arrivés, ils ont été casser une vitrine rue Caumartin, ils ont pris les bouteilles dans le magasin pour s'en faire des matraques, il a fallu que l'on appelle les gardes mobiles... Alors, je préfère m'arrêter plutôt que d'en arriver au Palais des Sports. Vous savez qu'au Palais des Sports ils ne veulent plus faire de pop ?

Moi, j'ai rencontré Grunewald, il m'a raconté qu'il en avait eu pour je ne sais pas combien, 40 millions, je crois, alors hein ? Ces gens crient qu'ils attaquent la société et puis ça retombe sur les responsables d'une salle ou d'un spectacle. — Il y a eu aussi de la casse à d'autres époques, les débuts de Johnny Hallyday, par exemple.

— C'était différent. Bon, il y avait les gros bras, je les connais, bon, mais ils payaient leur place, ils cherchaient à être le plus près possible de l'artiste, mais ils ne politisaient pas le truc.

— Combien vous a demandé Chicago pour ses deux concerts ?

— 15 000 dollars (plus de huit millions d'anciens francs). Pourquoi est-on obligé de mettre les prix de places aussi cher ?

Du temps de Lucien Morisse

— A qui appartient l'Olympia ?

— Nous louons la salle à la Société Générale, qui possède le bloc de maisons.

— Combien ?

— Oh, très très cher. Je ne peux pas vous dire, mais très cher. Tous les matins, nous nous reveillons avec une somme extrêmement importante à sortir. Et ça n'a rien à voir avec le plateau ou le programme. Évidemment, les concerts de pop ne sont pas toujours bénéficiaires, vous avez dû le constater : par exemple, The Band, très bon concert, ça n'a pas été une réussite financière ; Buddy Miles non plus.

— Ils demandaient cher ?

— Non, ils étaient raisonnables, ils ont fait l'affaire au pourcentage, alors ça m'évite de trop perdre d'argent.

— Il y a quand même des concerts bénéficiaires ?

— Oui, oui, bien sûr !

— Lesquels ?

— John Mayall a toujours été bénéficiaire. Mais, par exemple, Creedence a juste équilibré. Santana a bien marché.

— Ils demandaient combien ?

— 6 000 dollars. Sur l'ensemble de l'année, c'est une affaire qui s'équilibre, les Musicoramas. Mais, depuis que Lucien Morisse est mort, Europe 1 a changé d'optique et les concerts pop n'intéressent pas du tout Pierre Delanoë. Alors, je n'ai plus le même support publicitaire et j'en souffre.

— Comment se passait l'échange avec Europe du temps de Lucien Morisse ?

— Eh bien, ils avaient la bande du concert en échange de la promotion.

— Maintenant, la bande du concert ne les intéresse plus du tout ?

— De toute façon, ça devient de plus en plus difficile de l'obtenir des groupes. Chicago, par exemple, refuse absolument que l'on enregistre son spectacle.

— Donc, les Musicoramas, ça n'existe presque plus ?

— Vous avez dû le remarquer, il n'y a plus le panneau Europe 1. La plupart du temps, maintenant, je prends les risques seul. Parce que moi, la pop music, ça m'intéresse, et pas seulement financièrement. Je lis votre journal d'un bout à l'autre, très attentivement. Quand vous vous excitez sur un disque, je me le fais envoyer. Je lis le Melody Maker. Je me souviens, c'était du temps de Lucien, John Mayall, la première fois que je l'ai fait venir, Lucien n'était pas d'accord. Une semaine avant le concert, la location était complète !

— Justement, récemment les Byrds ont fait une tournée européenne. Ils ne sont pas passés par Paris. Vous les avait-on proposés ?

— Oui, mais je ne crois pas que ça aurait marché.

— Deep Purple faisait-il y a quelque temps une tournée européenne. Vous les a-t-on proposés ?

— Je les ai déjà eus au début de l'année, alors je n'ose pas les reprendre une deuxième fois.

La majorité silencieuse

— Vous vous contentez de recevoir des propositions ou vous prenez des contacts ?

— Avec les agents anglais, oui ; avec les agents américains, moins. Le problème, ce sont les voyages et les tonnes de marchandises, de matériel. Avec les agents américains, il faudrait à chaque fois que je m'occupe de toute la tournée, ce dont je n'ai pas la possibilité — c'est un métier, tourneur, et il faut avoir les reins drôlement solides. Alors, je profite toujours du passage des groupes en Angleterre.

— Est-ce que vous tentez d'amortir les groupes en France par des concerts dans d'autres villes, Lyon, Bordeaux ou Lille ?

— Non, je n'ai pas pu mettre au point ce genre d'accord ; c'est dommage, parce qu'on peut répartir les frais ; évidemment, ça serait mieux de travailler en accord avec d'autres villes.

— En Angleterre, les groupes font vingt ou vingt-cinq villes.

— Exactement ! Le public anglais est merveilleux ! Qu'est-ce que vous voulez, le public français n'est absolument pas au point !

— Vous envisagez vraiment d'arrêter complètement les concerts pop ?

— Je vais vous dire : si je pouvais trouver une autre salle, je continuerais. — Pourquoi ?

— Parce que, je crois que ces bagarres, toutes ces histoires, ça marque l'Olympia par rapport au gros public... Alors les gens des autres spectacles, enfin les artistes traditionnels, prennent peur devant ce remue-ménage et hésitent à passer à l'Olympia...

— Quatre raisons, donc. Premièrement les bagarres, deuxièmement les tarifs, troisièmement l'abandon d'Europe 1, quatrièmement les vedettes consacrées. Pourtant, on pourrait partir du principe que tout ça prouve qu'il y a de la vie à l'Olympia, que c'est un music hall qui bouge, ou même, tout simplement, que ça en fait parler, ce qui est bon publicitairement ?

— Oui, chez les jeunes, Mais la « majorité silencieuse », celle des gens qui payent leur place, eh bien elle est effrayée...

— Vraiment ?

— Je vais vous dire, sincèrement. Moi, j'ai trente-huit ans, eh bien, à chaque Musicorama, j'en sors un peu plus épuisé nerveusement et physiquement. Ecoutez, je le reconnais, j'ai la trouille, mais je ne veux pas mourir à quarante ans. A chaque fois, maintenant, j'ai l'impression de frôler la catastrophe. C'est pas possible. Si les jeunes avaient cette auto-discipline, s'ils s'organisaient eux-mêmes, ça serait formidable... Mais là, maintenant, il y a cette tension, c'est insupportable, j'ai le palpitation qui me fait mal, vraiment mal... Je vous avouerai que très égoïstement, c'est peut-être ça qui m'incite maintenant le plus à laisser tomber. Je vous avoue que je manque de courage.

Quelle organisation !

— Je comprends. D'un autre côté, abandonner la pop, vous ne trouvez pas que c'est un peu sombrer dans la somnolence ?

— Ça se peut bien. En variété française, l'éventail est vraiment réduit. Ça devient d'ailleurs de plus en plus difficile. Les artistes font des concessions sur le plan de leur cachet parce qu'un passage à l'Olympia est promotionnel mais ils sont de plus en plus exigeants par ailleurs. Vous comprenez, dès qu'on met un orchestre de trente musiciens, ça devient une histoire de fous. C'est inexploitable. Et à chaque fois qu'ils viennent ici, ils ont envie de présenter un tour impeccable, alors ils veulent que ce soit musicalement le plus près possible du disque, donc ils veulent reprendre les orchestrations du disque — ils ont tort à mon avis, parce que la scène et le disque, c'est différent — donc, là, il faut dix violons, une harpe, un hautbois, une percussion, etc. Tout ça pour des effets qui passent inaperçus car je m'aperçois de plus en plus que le meilleur accompagnement, c'est la vieille base Count Basie, les orchestrations très simples qui ponctuent les silences, crac, une pêche de cuivres, et puis il y a des tenues de violons, tout est très simple : quand on voit les orchestrations américaines, quel plaisir de travailler là-dessus ! Et ça se déroule, sans problèmes, avec seize musiciens, ce qui est très normal...

Enfin, j'ai hâte d'être à dimanche, parce que Chicago sera passé.

— C'est à ce point-là ?

— Vous savez que ces trois cents resquilleurs, si encore ils se contentaient des promenoirs, mais ils s'emparent des premiers rangs, et ils en retirent de force ceux qui ont payé. Alors ceux qui ont payé se défendent — c'est normal, non ? Alors c'est la bagarre. Et moi, je rembourse des gens qui avaient loué leur place et qui crient : « Quelle organisation ! »

— Tout s'arrête à cause de trois cents personnes ?

— Mais les gens ont un côté moutonnier : regardez le Palais des Sports ! Non, tout ça me désole. Je suis quand même content — à titre personnel, pas financièrement, moi je suis un employé — d'avoir fait venir tous les plus grands noms de la pop music.

— Comment ça s'est passé, les Beatles, la première fois ?

— J'ai reçu leurs photos, assis sur une chaise, et puis j'ai suivi le coup ; ils étaient chez Odéon à ce moment-là, j'ai écouté le disque ; il y avait un timbre, un son ; j'en discutai avec Christian Deffes ; on trouvait ça très bien. On a signé le contrat des Beatles, on leur donnait 1 500 F par jour. Un an après, on a fait un spectacle qui comprenait les Beatles, Sylvie Vartan et Trini Lopez ; les Beatles, déjà beaucoup plus célèbres, auraient très bien pu racheter leur contrat, en fait ils sont venus sur leur contrat ancien qu'ils ont honoré. Ils ont été très réguliers. C'était en 63, ou 62.

— Vous aimez l'Olympia ?

— Il y a une très bonne ambiance, vous savez. Derrière, dans les coulisses, il y a une ambiance que j'aime beaucoup. — Et vos cogneurs un peu rapides ? Ces gorilles sont moins nombreux, dirait-on ?

— Oui, parce que je sais que dans la salle, ça se passe bien. A part ces histoires de resquille dont nous venons de parler, dans la salle, ça se passe bien. Et puis, il y a des artistes qui me le demandent car ils ne veulent personne sur scène. Bien sûr, vis-à-vis du public, ils font semblant de ne rien voir, mais, par exemple, James Brown me l'a dit : « Moi, je ne passe pas s'il n'y a pas vingt personnes devant la scène ». Il me l'a dit. Et pour James Brown, c'était explosif aussi, parce qu'il y avait le côté Black Power. Et les Noirs dans la salle étaient survoltés.

— Pour Jerry Lewis, comment se fait-il qu'il y ait eu tant de Gitans dans la salle ?

— Ah, j'ai remarqué, les Gitans, chaque fois qu'il y a une vedette américaine, ils viennent, ils aiment le spectacle, ils aiment les vedettes américaines. Et ils payent, au prix fort, hein ! Eux, ils aiment le vrai music hall. C'est chouette. — (Propos recueillis par PHILIPPE KŒCHLIN).



FILLMORE BLUES

Ce n'était qu'une rumeur. A présent, c'est une certitude. A la fin de l'été, les deux Fillmores, ceux de New York et San Francisco, ne seront plus. Événement sans importance ? Voire, car avec eux c'est une époque, faite de pureté et de sincérité, qui s'éteindra.

Flower Children ! Dieu que l'expression semble désuète tout à coup. On dirait une vague histoire où il serait question de vélocipède et de cinématographe. A l'époque dont je vous parle, le Fillmore était encore situé au Fillmore district, un quartier aussi morne qu'inconnu : le bon vieux Ghetto municipal de la bonne ville de San Francisco.

Un homme blanc, un germanique répondant au nom barbare de Wolfgang Grajonca, quarante et quelques années, le visage serpé des aventuriers, les yeux fiévreux des idéalistes, la bouche amère des intellectuels, plus ou moins connu sous le pseudonyme très « nouveau-monde » de Bill Graham, avait loué, pour une bouchée de hamburger, un local à l'abandon dans ce quartier où, à part les Noirs, personne ne sortait ni ne venait. Réunissant et amalgamant avec art les éléments tout neufs de l'Underground naissant (psychédéisme, light show, style de vie hip) Graham, en peu de temps, fit de Fillmore le synonyme d'une certaine Amérique. Comme les choses allaient beaucoup plus vite qu'aujourd'hui, Haight Ashbury, en un clin d'œil, s'égara dans les rets d'une idéologie chimérique mais combien séduisante, et, au lieu de ne rester qu'un îlot salubre d'humanité au sein de la Société de Prostitution, s'étendit tant et si bien à travers le monde qu'aujourd'hui quand on dit « Ashbury » c'est comme si on disait « Le Flore » il y a trente ans. Pour que les civilisations vivent, il faut qu'elles crèvent leur coquille culturelle, autrement ça fait un vilain avorton. Ashbury a si bien percé son enveloppe qu'au Delaware, au Dakota, en Idaho et en Utah tout va très bien, je vous remercie.

Vous seul

A présent, diable, quelle horreur. C'est à se demander par quelle force miraculeuse un jour, ici, sur cette avenue fanée, à l'asphalte crevassé, et gondolé, jonché de pauvres types aux pupilles dilatées, je me suis promené, heureux, parfaitement heureux, d'être là et nulle part ailleurs. Graham fit comme tout le monde ; il émigra. Il descendit à Downtown, c'est-à-dire dans le quartier des banques, du bigbusiness, le fief des corporations, des opérations, des actions, des transactions : un lieu où il ne fait pas bon se promener démuné, en plein Market Street, le ventricule droit de la cité.

Récemment j'y suis allé à l'occasion de l'enregistrement « live » qu'Aretha Franklin a réalisé pour le compte d'Atlantic Records.

Il fallait, pour parvenir aux guichets, se frayer un passage difficile à travers la masse des fauchés faisant, poliment et patiemment, la manche pour s'acheter un ticket. Traduit littéralement dans le texte, on entend fuser de telles interpellations de toutes parts : « Frère, peux-tu m'épargner de la monnaie (Brother, can you spare change) », ou bien : « Eh, man. (Eh, l'homme) ». C'est tout, mais on comprend parfaitement. Un spectacle en son genre. C'est fou le nombre de fauchés aux U.S.A. Il doit bien dépasser celui des millionnaires ou des alcooliques. A la caisse, en guise de ticket, c'est un tampon qu'on vous applique sur le dos de la main droite. Il y en a qui tentent de conserver la marque délébile pour les prochains concerts mais c'est déconseillé car on change la couleur de l'encre parfois. Devant un flic, très très impressionnant, le seul de l'établissement, armé jusqu'aux dents, au sourire absent, on monte un large escalier de bois. Au premier et dernier étage, un type vous vérifie le dos de la main pour les raisons que l'on sait et vous voilà lâché, libre, dans la place.

Alors, plus de banque, d'offre d'emploi, plus de Congs, de Commies, de Rouges, de Chine, de Chips, de loyer, de Time ni de Newsweek, de tampon sur la main, de Marx ni de Jésus, de reportage en couleur sur la Californie mais il n'y a plus que vous seul au Fillmore et deux mille autres qui regardent, écoutent et sentent.

C'est très vaste et surtout très sombre. On bute sur des corps étendus, il y en a par couple qui font vaguement l'amour, d'autres, solitaires, dorment. Des familles aussi sont venues, et le mouflet ressemble à son papa et à sa maman : même chevelure blonde, longue, mêmes jeans, mêmes bottes et la même cigarette de marijuana que le papa, la maman et l'enfant se repassent en silence. Les Américains, c'est allongés qu'ils écoutent le mieux, qu'ils vivent le mieux aussi. Le Fillmore, quand l'atmosphère est encore celle des chaudes veillées, ressemble au campement d'une horde nomade.

Libres à l'intérieur

D'un balcon, servis par des sortes de sentinelles, une trentaine de projecteurs prêts à gicler, prêts à jouer le light show tout frais. A gauche, dans le lointain, quatre filles, apparemment pures Californiennes tant elles sont jolies, libérées des contingences de leur sexe mais si peu avaries de leur charme, servent à manger dans une espèce de cafeteria moyennageuse. Point de hot dogs, point de Coca, ou si peu, mais de l'organique à outrance, des fruits, du sucre brun,

des feuilles de salade verte : une musique saine dans un corps sain. De plus en plus, des corps se lèvent, esquissent quelques mouvements, plutôt des trébuchements, se raidissent pendant quelques passes et puis tout soudain, le rythme appréhendé, s'accouplent à un amant invisible dont ils ne se défont plus. En fait, ça ressemble surtout au Candomblé de Bahia, tous ces gens dopés, moitié de grass, moitié de musique, et c'est là, enfin libres, à l'intérieur, qu'ils paraissent saisir leur vérité car, reconnaissons-le, dehors, écrasés par les hauts murs des U.S.A. made in U.S.A., ils font plutôt penser à des captifs.

Aretha Franklin, flanquée de King Curtis, des Memphis Horns et de Billy Preston, ne lésinait guère, le spectacle était de haute tenue mais, quand Ray Charles (qui justement passait par là) apparut, sur le tard, pour un duo de « Spirit in the dark » et qu'elle, Aretha, dansait des appels fulgurants et que lui Ray pianissait dans ses cieux, j'eus alors l'impression d'assister non plus au Candomblé brésilien mais à une de ces fêtes funèbres mexicaines pleine d'allégresse : gaies, elles travestissent la Mort en une blague infinie. Quand demain « Howard et Johnson », le plus grand aubergiste de tous les temps, abattra les murs sacralisés du Temple Fillmoresque pour y élever à sa place un nouvel hôtel, comme les Mexicains, tout ce qu'il restera à faire sera de se taper sur les cuisses.

L'époque n'est plus aux concerts nocturnes qui se donnent pour une chapelle mais bel et bien aux festivals qui durent jusqu'à une semaine de temps. Avec Woodstock on disait qu'une ère nouvelle venait de s'ouvrir ; quand les Rolling Stones, les Hells Angels et Altamont firent quatre morts, on affirma que l'ère nouvelle se terminait. Il est toujours délicat et vain de faire l'historien au sein de l'Histoire qui se fait ; pourtant, en se basant sur les faits, les festivals continuent à bien se porter. Pour preuve, celui qui s'est tenu fin juin aux environs de La Nouvelle Orléans. Si le ticket d'entrée coûte quand même 28 dollars pour huit jours, ce qui est relativement peu pour des Américains, on aura tout de même droit à Ike et Tina Turner (les n°1 sur le territoire), Pink Floyd, Ravi Shankar (qui fait les festivals comme d'autres faisaient les six jours du Vel d'Hiv), Taj Mahal, les Voices of Harlem et beaucoup d'autres comme dit le promoteur. Les matins frais, jusqu'alors point noir des festivals car l'atmosphère y est faible, voire déprimante, seront rehaussés par des cours de méditation dirigés des Yogis d'importation, des symposiums sur la drogue, ses maléfices et ses bénéfices, auront lieu avant que chacun se retrouve à des conférences sur l'astrologie, au

théâtre de marionnettes, aux expositions artisanales et, mais oui, vous lisez juste, au cirque... car il y aura un cirque l'après-midi !!! Notez bien que je n'ai rien contre le cirque mais le rock là-dedans, America, il fout le camp... Bientôt ces festivals dureront de plus en plus longtemps, seront de plus en plus organisés, à la place des tentes on élèvera des baraques, à la place des stands des boutiques, on ne payera point de prix d'entrée parce que c'est là qu'on habitera, qu'on vivra et qu'on mourra. La République de Platon n'aurait pas fait mieux. Utopia, Chimeria, les noms de la nouvelle cité ne manqueront pas. Moi, j'y crois.

Bill Graham n'abandonne pas seulement pour des raisons financières, quoique ces préoccupations tiennent dans sa décision de fermer une place de choix. Il est loin d'être sans le sou (outre ses deux salles dont celle de New York qui a fait en avril le meilleur mois de son existence, il est propriétaire de deux firmes d'enregistrement, d'un studio de Ciné-télévision et acquéreur d'une série de plus ou moins gros intérêts dans le Rock Business), mais les 20 meilleurs groupes U.S. peuvent se permettre où plutôt exigent des cachets de 50 000 \$ pour une soirée alors que Bill ne peut offrir que 25 000 \$ pour les trois soirs consécutifs d'un week-end, plus la séance dominicale l'après-midi. Il y a 5 ans, jouer au Fillmore c'était pour un groupe vaguement méconnu une promotion certaine. Bon fruit, Graham espérait que, malgré leur succès, les « Top Twenty » lui consentiraient des prix d'amis, des tarifs de reconnaissance. Erreur. Graham met la clef sous le paillason parce qu'on ne dit plus Rock sans Business et que si l'équation est oiseuse (Rock + Business = Blé) elle est insolvable pour un type qui veut faire et a toujours fait passer la qualité avant la solution mathématique.

Après les morts de Hendrix et Joplin, et à part quelques noms qui ne font que du disque (source principale des grands revenus), il n'y a plus personne affirme Graham, dépit, qui estime que le public lui aussi a changé, qu'il est moins exigeant, qu'il veut plus en quantité, en folklore, en trompe-l'œil. D'où le succès des festivals d'ailleurs.

Quant à la destinée du Fillmore Est, elle ressemble à l'oiseau sur la branche. D'une part il n'y a pas d'acheteur, de l'autre Graham voudrait que « ça » continue par un autre que lui. En fait il cherche un dauphin.

Mais y aura-t-il seulement un monsieur X capable de réanimer des intérêts purifiés et surtout de prendre la relève d'un homme qui pendant six ans aura porté le rock américain à bout de bras ? — ROBERT KANNER, Oakland, avril 1971.

FRANCE

Procès Vogue : finalement, ce n'est pas seulement 100 000 F de dommages et intérêts que nous réclame Vogue mais, en plus, 100 000 F réclamés par MPP Vogue (la Société de presse). En tout, 200 000 F pour la chronique du n° 50, page 79 (Jimi Hendrix). Jugement rendu début octobre ■ Le Pop Fan's Club lance l'Opération Pop Promotion Service : des groupes de toutes les régions seront sélectionnés les 3 et 4 juillet à Troyes en vue d'une finale qui se déroulera à Paris à la fin de l'année. Renseignements et inscription au Pop Fan's Club, 19, bd du 14-juillet, 10 - Troyes ■ L'Annecy Jazz Action, qui existe depuis deux ans et a fait un travail considérable, est en danger de disparaître, déficitaire. Si vous pouvez faire quelque chose : Annecy Jazz Action, 10, chemin du Maquis, 74 - Annecy ■ Vacances originales : reconstruire le village de Châteaubois, près de Grenoble. Ils ont besoin de rock music pour se donner du cœur à l'ouvrage : « Village de Demain - Châteaubois », 63, rue de Sèvres, Paris, 6^e ■ Le jamboree des Jazz Fan's Belin aura lieu le 16 juillet aux Arènes de Grau-du-Roi (Gard) ■ Le premier roman de Leonard Cohen « The Favorite Game », paru en 1963 à Montréal, est édité en France par C. Bourgois, traduit par Michel Doury ■ Zoo sera au Sea-Club de Monte-Carlo du 2 au 31 août ■ Pendant les vacances, le Gibus Club ne sera ouvert que pendant les week-ends ■ Soirée Folk-song celtique le 16 juillet à Tréguier (22), sur la Place de la Cathédrale ■ Titanic est sans doute le groupe le plus demandé dans les clubs ■ Petits problèmes au sein de Voyage ; espérons qu'ils s'aplaniront ■ Wyman a produit un disque de John Walker (ex-Walker Brothers, que vous avez sûrement oublié), enregistré au studio de Michel Magne, près de Paris ■ Verrons-nous Tony Joe White en France cet été ? ■ Festival prévu à Turku (Finlande) du 10 au 12 août, avec Canned Heat et John Lee Hooker, Procol Harum, Juicy Lucy, Fairport Convention, Mott the Hoople ■ Entendu le disque de Triode : ça risque de faire mal, point à la ligne ■ Mick Jagger a dit qu'il lui était impossible de composer en France. Question de climat ? ■ Aucune nouvelle des festivals d'Aix-en-Provence et Auvers-sur-Oise (pas celui de Bouquin) d'août ■ Nice, Jardin Albert 1^{er} : 18/7 : L. Coryell, Ph. Sanders. 19 : T. Bone Walker, H. Wolf, B. Doggett, C. Mingus. 20 : E. Fitzgerald. 21 : S. Grappelli, O. Peterson. 22 : Y. Jullien, H. Hancock. 23 : M. Williams, B. Doggett, Ch. Mingus ■ Jean-Luc Ponty Expérience sera à Noirmoutier le 22 juillet et au Festival d'Avignon le 28 ■ Daydè sera à Toul le 3 et à Vaison-la-Romaine le 18 ; Zoo : Neuchâtel (Suisse) le 9 et le 10, Toul le 11 et en Italie du 15 au 31 ■ En septembre, Futura Records aura sorti 12 LP dont ceux de Fille qui Mousse et de Planétarium ■ Festival pop à Loudéac les 2, 3 et 4 juillet : 10 F pour les trois jours ; une trentaine de groupes dont King Harvest, Triangle, Clinic, Martin Circus, Aphrodites Child's et d'autres. ■ 12, 13, 14/7 à Remiremont (Vosges), Jamboree Pop avec Triangle, Variations, Magma, Zoo et les meilleurs groupes français et locaux. Entrée 5 F. Renseignements : Golf-Drouot 770-47-25 ■ Bachdenkel au Vieux-Colombier à partir du 2 juillet ■ Patrick Vian (Red Noise) arrêté à la frontière belge avec 98 gr. de rêve ■ Jean

Bouquin : Festival reporté au 15 juillet à Cannes Marina (?) ■ Gal Clément : Festival en Corse en août (?) ■ Jean Georgarakos a porté plainte contre Jean Bouquin pour « tentative d'enlèvement et coups et blessures volontaires ».

GRANDE-BRETAGNE

■ Lennon vient de terminer un LP avec le Plastic Ono Band ■ Deep Purple passera le mois de juillet aux États-Unis ■ La tournée d'Al Kooper a été annulée, on ne sait pas pourquoi ■ Paul et Linda McCartney enregistrent un 45 t, alors que « Ram » est numéro 1 partout, ou presque ■ La tournée d'Amon Düül II est reportée à septembre : le matériel du groupe avait été détruit dans un incendie ■ James Taylor et Carole King donneront une série de concerts en juillet ■ Les Groundhogs ont dû annuler leur tournée aux États-Unis, tellement ils sont demandés en Angleterre ■ Gros succès pour Mountain qui pourrait revenir en octobre ■ Peter Green sort un simple « Heavy Heart » ■ Three Dog Night ne viendra en Angleterre que si « Joy to the World » est un hit ■ B.B. King, lui, est venu, sans hit, en touriste, juste pour sentir le vent et faire un tour dans les studios Island ■ Critiques enthousiastes pour « Tarkus », le nouveau ELP ■ Noel

télégrammes



Redding, après avoir gagné des fortunes avec Jimi Hendrix, travaille dans des clubs pour 15 Livres, mais il a confiance en son nouveau groupe, Road ■ Herd, le groupe dont Peter Frampton (Humble Pie) était le leader, se reforme, mais sans Frampton ■ On annonce une tournée de Leon Russell en novembre ■ Joe Cocker enregistre un album avec, entre autres, Ringo Starr, Eric Clapton et Cris Strainton ■ Les festivals de Wight sont bien compromis : le « conseil général » de l'île a rejeté trois propositions de sites. Il reste trois solutions aux promoteurs : soit faire appel, soit risquer les poursuites en maintenant les festivals, soit abandonner leur projet ■ Manfred Mann s'est séparé de Mike Hugg. Son nouveau groupe qui ne comprend plus que quatre musiciens joue essentiellement de la rock music ■ Le Melody Maker titrait récemment : « Non au Marché Commun de la Pop », et écrivait, entre autres gentilles : « Trouvez-moi donc une musique plus écœurante que celle

que l'on peut entendre de l'autre côté de la Manche », etc. ■ Le Velvet Underground en Angleterre en octobre !!! ■ Mick Weaver, ex-pianiste-organiste de Keef Hartley, s'est joint au Grease Band.

ÉTATS-UNIS

Grand Funk Railroad a battu un record détenu par les Beatles : « le groupe le plus bruyant du monde » a gagné 306 000 dollars pour un concert d'une heure au Shea Stadium, où les 55 000 places ont été louées en trois jours. Les Beatles n'avaient eu que 304 000 dollars, les pauvres. GFR demande « seulement » 50 000 \$ par concert ordinaire, maintenant ■ Son House enregistre ce qu'il a appelé lui-même son dernier disque (il a plus de 80 ans) avec John Kay (Steppenwolf) et quelques autres jeunes bluesmen ■ Burdon achève de monter un film de 4 heures sur Jimi Hendrix ; on dit qu'il se sépare de War pour se produire avec Tovarish, un nouveau groupe ; on dit qu'il reformerait les Animals ; on dit qu'il a enregistré un autre LP avec War. Bref, on ne sait rien de précis ■ Broken Barricades », le LP de Procol Harum est l'une des meilleures ventes américaines ■ Ike et Tina Turner ont terminé leur prochain LP et le double-album live enregistré au Carnegie Hall sort incessamment, avec une triple pochette argentée ■ Elvis Presley retourne à Las Vegas en août ■ Dewey Martin, ex-Buffalo Springfield, a signé chez RCA ■ Mark Andes et Jay Ferguson (ex-Spirit) font un malheur en Californie, avec leur duo appelé Jojo Gunne ■ Creedence vient d'enregistrer un simple « Goodbye Media Men-Part I et II » ■ Dernière heure : Marty Balin aurait officiellement quitté le Jefferson Airplane et serait membre à part entière de Grootna ■ ELP en tournée dans tout le pays ■ Mark et Almond ont dû revenir une semaine après avoir terminé leur première et triomphale tournée ■ Steppenwolf a un nouveau guitariste, Kent Henry, qui remplace Larry Byron ■ Jesus Christ Superstar (deux millions d'albums vendus et numéro 1 depuis trois mois) va être porté à la scène ; la compagnie RCA a signé les auteurs pour un contrat longue durée. Pas folle, la compagnie ■ On prétend que Leon Russell pourrait jouer sur scène avec Bob Dylan ■ Nouvelle forme de piraterie : les disquaires enregistrent les disques sur des cassettes qu'ils vendent 50 % moins cher ; il suffisait d'y penser ■ A l'Hollywood Bowl, on pourrait assister pour 5,35 F à un concert réunissant Canned Heat, Sugarloaf, War et Nitty Gritty Dirt Band ■ Yoko et John Lennon ont fait le bœuf avec Frank Zappa ■ Dr John (« the Night Tripper ») a renouvelé son contrat pour cinq ans avec Atco. Un album est prévu pour l'été, auquel ont participé Eric Clapton et Graham Bond ■ Le troisième album des Allman Brothers paraîtra-t-il en France ? ■ Un livre va sortir reproduisant les 100 plus belles pochettes jamais réalisées pour les disques pop ■ Columbia a envoyé par erreur à CBS-Londres une bande de Dylan + Johnny Cash, vraisemblablement enregistrée à l'époque de « Nashville Skyline » : il y avait suffisamment de chansons pour un double album ■ Buffy Sainte Marie était accompagnée par Area Code 615 (quel groupe, Area Code 615!) pour son dernier LP Vanguard. ■ Alice Cooper est allé faire une visite aux Anglais : il en rit encore ! — JACQUES CHABIRON.

L'AUBERGE ESPAGNOLE

Paris... The Band... Chicago... Londres... Traffic... Led Zeppelin...



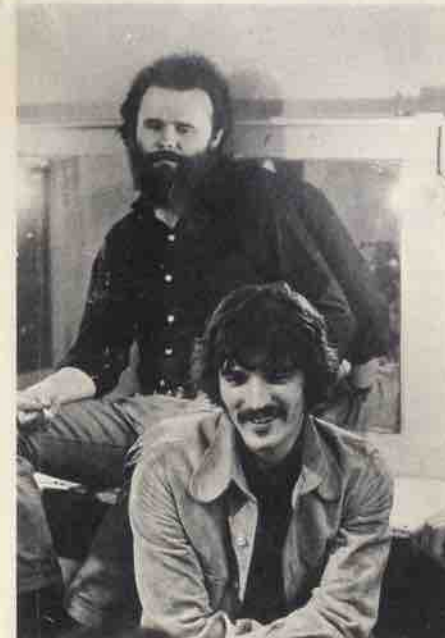
fois historique, techniquement impeccable et d'un niveau musical hors du commun. Tout simplement l'un des trois ou quatre meilleurs disques du grand Bobby. En partie grâce à lui, on s'en doute, en partie grâce au groupe qui l'accompagnait en ce temps-là et qui s'appelaient The Band. Il s'appelle toujours The Band. Et nous voici revenus au sac à vomir de la BEA, finalement choisi parce que vous ne méritez pas mieux. Cet Olympia à moitié vide avait vraiment de quoi rendre malade. Triste. Mais, finalement, c'est le phénomène inverse qui eût été une surprise... « De la confiture aux cochons », disaient les gens d'esprit. Faux : les cochons n'étaient même pas là. Ce fut une petite fête intime et chaude dont tout le monde, musiciens et public, sortit ravi ; c'était peut-être mieux ainsi. The Band est meilleur sur scène que sur disque. Il joue exactement de la même façon. Alors ? Ne me demandez pas. Il se passe quelque chose, c'est tout, parce que les musiciens sont là et que leur présence donne à leur musique une densité autre, même si les notes sont exactement pareilles. En 66, quand l'album de Dylan plus haut mentionné fut enregistré, The Band étaient un groupe exceptionnel qui démontrait, dans le dos du maître, combien était grandes sa cohésion et son intelligence. Les cinq années qui ont passé furent employées à parfaire cette cohésion, à conserver cette intelligence musicale et à les mettre toutes deux au service d'une expression personnelle. Personnelle à cinq individus qui, à force de jouer de la musique ensemble et de vivre ensemble, sont parvenus à un degré de cohésion jamais atteint par un groupe de rock. Pas une faille, pas un à-peu-près en plus de deux heures de scène ; s'il y a un groupe à propos duquel on peut parler de perfection, c'est bien The Band. Et tout cela vient naturellement, sans effort, autant par la magie de l'entente spirituelle que par celle des automatismes

physiques. Il y a quelque chose d'humain, et cela se sent, derrière la façade éblouissante de la forme musicale que dessine The Band ; quelque chose qui fait que peu à peu l'on passe, insensiblement, de l'état de spectateur impressionné-mais-c'est-tout à celui de participant enthousiasmé. Voilà pourquoi The Band est encore plus intéressant sur une scène que sur disque : on peut se rendre compte de la montée de plaisir qu'il fait naître dans la foule, sans rien faire de très visible pour cela. Simplement en offrant à la queue-leu-leu ses petits clichés couleur sépia de la mythologie américaine. Ce que jouent ces musiciens doit être joué exactement comme ils le jouent (de toute manière ils écrivent toutes leurs chansons, et savent donc mieux que quiconque ce qu'il faut en faire), le plus simplement possible mais aussi le mieux possible. La spontanéité ne doit pas être cherchée chez eux dans une quelconque défonce ou dans l'improvisation pure : elle existe pourtant, dans les couleurs de leur musique, dans les thèmes de leurs chansons. Il y a des musiciens qui compensent le manque de vie de leurs chansons par de folles improvisations ; les chansons du Band vivent dès qu'elles sont écrites et se suffisent largement à elles-mêmes. Maximum de précision, minimum d'exhibition. Le concert du groupe à l'Olympia me rappela ceux que j'ai vus des Byrds, non pas en raison de leurs musiques, qui ne se ressemblent guère (celle des Byrds est planante et implique une notion d'espace, celle du Band est terre-à-terre, solide, drue, enracinée dans le sol de l'Amérique ; grâce ou densité), mais en ceci que ces groupes ont la même façon honnête d'offrir leur art au spectateur, en lui laissant l'entière liberté de prendre son plaisir ou pas. Pas de sollicitations, mais quand cela marche, c'est plus que du plaisir qui pénètre l'auditeur : du bonheur. Le plaisir, on le prend et puis au revoir ; le bonheur reste.

Montreux... Aretha Franklin... Tony Williams Lifetime... Family...



The Band (Olympia 25 mai) : Levon Helm, Garth Hudson, Rick Danko.



longtemps. Le public, maigre mais merveilleux, de ce soir-là sait de quoi je parle, qui subit ce curieux envoûtement et finit la soirée sur ses pieds alors qu'il se demandait à l'entracte si The Band n'était pas seulement une merveilleuse machine de précision. Une heure plus tard il ne voulait plus le laisser partir.

Lumière

Ils n'ont pas l'air de pop stars. Solides et un peu démodés, comme leur musique. La trentaine et la tête froide. Artistes-artisans-paysans-poètes. Plus du tout exposés, si jamais ils l'ont été (mais non, pas même au temps des Hawks), aux compromissions et aux flatteries qui sont le lot de la plupart des gens obligés de plaire à un public. Sages et avisés. Il fallait l'être pour refuser de façon aussi radicale la mise en valeur individuelle quand ils ont, autant que les meilleurs, le potentiel d'inspiration et de technique suffisant pour s'y livrer. De toute manière, cela ne correspond certainement pas à leur mentalité. Les solos qu'ils jouent en deux heures et plus se comptent sur les doigts d'une seule main. Ces rares moments permettent de découvrir les choses étourdissantes dont sont capables un Garth Hudson (son introduction solitaire de « Chest Fever » confirma ce que quelques personnes pensent depuis longtemps de lui, à savoir qu'il est de loin le meilleur organiste de rock, tellement plus original, habile, sûr) ou un Robbie Robertson (un solo de guitare quelque part, aussi neuf que si l'homme venait d'inventer et l'instrument et le genre musical. Différent sans chercher à l'être). Les gens du Band sont assez malins pour savoir que c'est justement la rareté de ces moments qui fait que l'on ne peut s'en lasser ; ce qu'ils ne savent peut-être pas, c'est qu'on se lasserait beaucoup moins vite de leurs solos que de ceux des autres. Mais il n'y a qu'à les isoler de l'ensemble pour savoir comme ils

alpoètes et paysans

Pendant un moment, bref, hésité entre la pochette immaculée d'un pirate de Dylan (thanks again, Geoffrey) et un sac à vomir de la BEA. S'agissait de trouver un espace où jeter ces notes-souvenirs d'une semaine tellement chargée qu'elle compta bien dix jours. Dix jours durant lesquels il se passa des trucs. Même à Paris. Si ces concerts-là que nous avons vus entre la fin de mai et le début de juin sont, comme on peut le craindre, parmi les tout derniers programmés à l'Olympia, eh bien ils laisseront quelques solides regrets. Ah, oui, ce disque de Dylan. Il s'intitule « In 66 there was... », et est absolument superbe. Le concert de l'Albert Hall, merveilleusement enregistré. Les pirates n'ont généralement de valeur qu'anecdotique, celui-ci est à la



Robbie Robertson.



Richard Manuel.

jouent bien. Si l'on peut. L'incroyable pertinence de leurs accompagnements, la richesse des lignes musicales sous-jacentes qui pourraient servir de mélodies à n'importe quel autre groupe. Levon Helm représente exactement tout ce qu'il y a de meilleur chez les batteurs américains : la précision, la simplicité, une stupéfiante efficacité, le SON, gros comme ça et aussi clair. Richard Manuel aime le ragtime ; il maintient de sa main gauche de roulantes lignes de basses et fait sautiller la musique de la droite. Visage livide et yeux brûlants. Était-ce sur « Jawbone » que Robbie Robertson prit cet extraordinaire solo ? Il a l'air d'un employé de banque des années 20. Très discret mais très efficace. Presque toutes ces chansons, qu'il ne chante même pas, sont de lui. Il est du temps des gramophones, de la prohibition, de Dillinger et de Bix. Il écrit des chansons (et les autres aussi) qui sont des chansons bien plus que des prétextes, qui tiennent debout toutes seules. Brèves, pleines, elles ne disent que l'essentiel et expriment tout en trois ou quatre minutes. Ceux qui estiment que The Band fait de la « musique à l'économie » n'ont pas raison : il n'y a pas un mot, pas une note à ajouter à une seule de ses chansons. Garth Hudson a l'air d'un ours mais joue mieux. Les accompagnements délicats qu'il tisse derrière chaque morceau sont d'un goût parfait, pleins de trouvailles harmoniques et de couleurs. Je suis absolument persuadé que si l'on en effaçait toutes les voix, un album du Band vaudrait tout de même la peine d'être entendu. Rick Danko, il a écrit la musique de « This wheel's on fire », dont Dylan a écrit les paroles ; il joue de la basse avec beaucoup de précision et de tact. Il chante « I shall

be released », que son parolier a écrit sans lui. Pas rancunier, Rick. Tous jouent tellement clairement, tellement ensemble. Chantent si bien. Curieusement, c'est Levon Helm qui chante le plus. Voix de tête, moins que les autres cependant. Voix blanches. Levon peut jouer de la batterie et chanter en même temps, mais, parfois, Manuel le remplace derrière les tambours et se met à faire de grands gestes drôles, maniérés, les coudes en dehors. Il ressemble au pauvre immigrant de la chanson. Une vingtaine de titres au moins. Ils en ont enregistré trente-trois. Le public réclama les treize qui manquaient à cor et à cris. Il avait raison : il n'y en a aucun qui soit seulement médiocre.

Tous, au fur et à mesure que se dévide leur répertoire, changent de place, de rôle. Levon Helm chante et joue de la guitare ou de la mandoline électrique. Richard Manuel chante et joue du piano, de l'orgue et de la batterie. Rick Danko chante et joue de la basse, du violon ou du piano. Jaime Robertson chante un peu et joue de la guitare. Exclusivement. Il est l'âme du Band et cela ne se voit pas. Garth Hudson ne chante pas mais joue de l'orgue, du piano, de l'accordéon, de divers saxophones. Tout cela est fait sans la moindre ostentation, juste pour varier les couleurs et donner à chaque thème son climat propre. Pas de cirque, surtout pas. Enormément de réserve, au point peut-être d'en irriter quelques-uns qui voient dans cette attitude beaucoup de prétention, voire du mépris. Même d'être simple, cela n'est pas facile...

Tous les disques du Band se ressemblent, dit-on. C'est exact, en un sens : ils sont enregistrés par le même groupe. On ne change pas d'identité

chaque jour. Mais je ne me souviens pas qu'une seule des introductions qu'ils ont jouées ce soir-là n'ait été saluée par des applaudissements. Tous les dingues du Band ont su pénétrer assez profond dans la musique du groupe pour en saisir les subtiles variations et la pas-forcément - immédiatement - perceptible variété. « The weight », « Strawberry wine », « The shape I'm in », « Rag Mama Rag », « Up on Cripple Creek », « Jemima surrender », « King Harvest », « The W.S. Walcott medicine show », « I shall be released », « Stage fright », « Daniel and the sacred harp », Woow ! « The night they drove Old Dixie down ». Images de l'Amérique. Celle de Dashiell Hammett. De John Steinbeck. Une lumière crispée. Passée ? Et alors ? « I'll be down to get you in a taxi honey » « Better be ready by half past eight » « Now, honey don't be late » « I want to be there » « When THE BAND starts playing ».



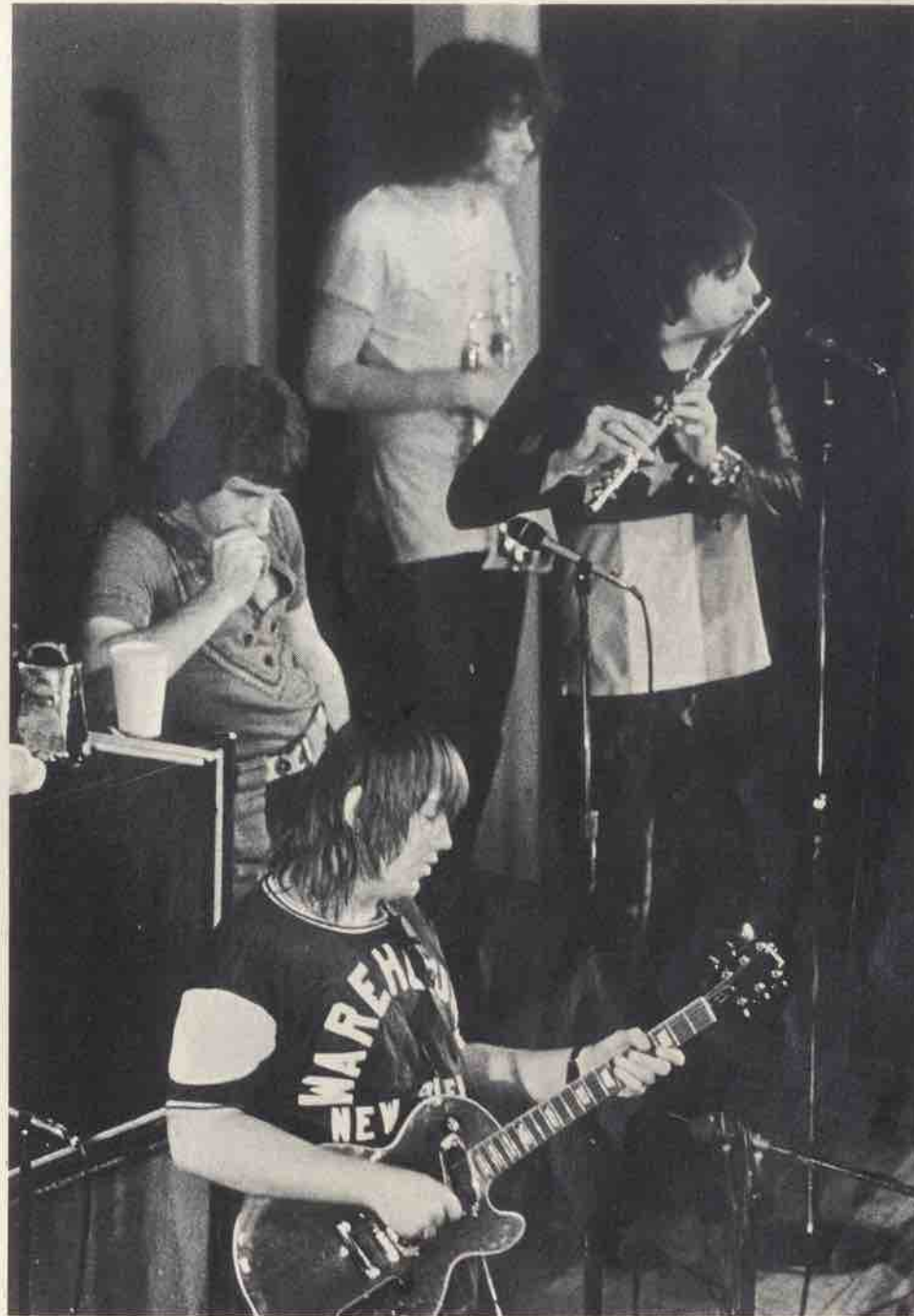
b/la cité des vents

Chicago n'est pas aussi compliqué. Ni aussi simple. Le groupe s'offre, dans le bruit et la sueur, ouvert à tous et à consommer sur place. Les sons sont des sons et non pas des arbres qui craquent ou le balancement d'un rocking chair sur les planches. Pas beaucoup derrière eux, qu'une force gigantesque et captivante, une force brute dominée, maîtrisée, utilisée, lâchée juste quand il le faut. Le cuivre et l'électricité, d'âme guère...

Chicago est l'un des plus grands groupes d'Amérique. Il a réussi cette chose insensée de sortir trois double-

albums à la suite et d'en faire des succès. Triomphes. Le premier est encore dans des charts US, cent dix (110) semaines après sa parution. Alors, il y a déjà deux ans ? Quelques rumeurs laissaient supposer que maintenant, Chicago, hum, c'était un peu la grosse tête. Ils ne veulent rencontrer personne, et tout ce baratin habituel aux stars fatiguées. La France, en plus, qu'est-ce que c'est que ça ? Les musiciens du Band savent-ils qu'ils vendent environ deux mille albums par ici ? Chicago plus, grâce à « I'm a man », mais quoi... Alors, eux aussi ? Ils téléphonèrent dès qu'ils furent dans le hall de leur hôtel et Jimmy rit un brin. « Fat headed, hey ? » Plutôt que de s'étendre là-dessus, il lui paraissait plus intelligent d'aller se remplir l'estomac de beaujolais, de trouver un peu de dope et d'avoir du bon temps. Peu. Zoom. Paris a un étrange effet sur eux, comme un très gros arbre de Noël. Mais : arrivée vers quinze heures, concert à dix-huit, concert à minuit, départ à sept heures. « De toute l'année dernière, nous n'avons pas cessé de travailler. Trop. Nous allons nous organiser un peu, maintenant, parce que si ça continue comme ça nous ne serons plus capables de faire de la musique. C'est un peu ce qui est arrivé avec notre troisième album : nous avions tellement de tournées et de concerts que nous n'avons eu que deux semaines pour le répéter. Le résultat n'est pas ce qu'il aurait dû être. Sûr. Pas assez funky. On dirait bien que le premier était le mieux réussi sur ce plan-là. Il nous faut du temps. Pour composer d'abord. Comment faire en tournée, avec toutes ces sollicitations, ces hôtels, ces avions, ces concerts ? On peut faire une « Travel Suite », mais c'est tout... » Terry a bien grossi. Sauf de la tête, contrairement à ce qui était annoncé. « A Berlin, il y avait tous ces flics en noir avec leurs chiens, et les kids qui jetaient des bouteilles de bière dans les vitres. » O.K. Le bonheur de leurs tournées est Paris, pas de doute. Font claquer leurs doigts. « Man, ce public de Paris, il y a deux ans... wow ! » Deux ans. « Est-ce qu'on a eu des succès ici, depuis « I'm a man » et « 25 or 6 to 4 » ?

Walt, sous son Stetson : « C'est bien, d'être dans ce groupe. Nous nous connaissons tous depuis des années, depuis l'école pour Jimmy et moi. On est comme des frères, quoi. Et nous jouons la musique qui nous plaît. Moi, mon truc, c'est plutôt la musique classique. Je travaille beaucoup, je prépare un disque avec un élève de Segovia ». Il est passé à travers une vitre à Londres et son bras est bien ouvert. A un millimètre de l'artère. Quand il joue du tambourin sur scène, ça saigne. Il parle avec véhémence. « Grâce à Dieu mes mains sont intactes. Merci. Je préférerais devenir aveugle que de perdre une main ».



Chicago (Olympia 5 juin) : Jimmy Pankow, Terry Kath, Lee Loughnane, Walter Parazaider.

« Qu'est-ce que tu racontes, sale immigrant tchèque ? », demande Jimmy. Quand on connaît leurs noms, Pankow, Parazaider, Kath, Lamm, Cetera, Seraphine, on comprend que ce genre de plaisanterie doit circuler depuis un moment dans le groupe. Seul Lee Loughnane y échappe. « Il n'y a pas beaucoup d'Américains à Chicago ». Il y a de bons groupes tout de même.

Souffle, baby

Deux fois, ils ont mis le paquet. Très excités et un peu émus de retrouver ce public parisien dont ils avaient conservé un si bon souvenir. L'Olympia n'est

même pas plein. Enfin, presque. Ça souffle dur, quand le groupe se fraie un chemin à travers les harmonies de « Lowdown ». Le riff des cuivres dans ce morceau est l'un des plus beaux que Chicago ait jamais joués. « Life has passed me by/ Country I was brought up in fell upon and diad... Feelin' pretty bad/ Feelin' like I've lost the best friend I ever had... » C'est Pete Cetera qui chante sa chanson. Il a une voix assez renversante, haute, coupante, forte. Terry Kath entame, durant l'intro de « Beginnings », ce travail rythmique effarant qui est son lot tout au long d'un concert. Des centaines d'accords denses



Pete Cetera.

et réguliers, comme s'il étendait un épais tapis sous la musique du groupe. Robert Lamm chante. Chacun chante ses propres compositions la plupart du temps. Les trois cuivres, grâce à de savants décalages (la musique de Chicago n'est pas si simplette que cela : elle est juste formidablement efficace, bien assez pour faire oublier la somme de travail qu'elle représente et la précision de son interprétation), sonnent comme dix et semblent gonfler progressivement la chanson. De tous les membres de Chicago, Robert Lamm est celui qui possède le don d'écrire des mélodies évidentes, des chansons qui pourraient être reprises par n'importe qui. Tel est « Beginnings », auquel le groupe tout entier insuffle sa puissance, jusqu'au chorus de trombone et l'entrée des percussions. La fin de ce morceau possède un drive remarquable, tout le monde poussant derrière les chœurs... « only the beginning... only the beginning ». Chicago a une santé de fer et renverse tout sur son passage, comme ce vent qui souffle perpétuellement dans la ville dont il porte le nom. Wind City. Sur un rythme de valse, ce son cuivreux. Ça claironne bien un peu de temps à autre, mais Lee Loughnane aurait bien du mal à tenir son rang s'il jouait de la trompette bouchée. « Loneliness is just a word / So I've been told / Loneliness becomes a world / That is very cold... » Bobby Lamm encore. Il est un instrumentiste discret (ici à l'orgue), plus porté vers les jolies mélodies et les belles sonorités que vers le swing. D'autres comme Terry Kath font la balance et c'est comme cela qu'on parvient à faire trois double-albums en deux ans. Chicago a la chance de pouvoir varier son jeu. Trois chanteurs du même calibre. Avec ou sans cuivres. Sept solistes possibles. De la romance au hard-rock en passant par le jazz et le symphonique. Que le groupe puisse composer « Don't want your money » tout comme « Colour my world » ou « Elegy », c'est bien. On ne s'ennuie ni en écoutant les disques, ni au concert. Ou, en tout cas, on ne



Walter Parazaider.

s'ennuie pas longtemps. La suite est toujours autre chose. Comme « It better end soon ». Terry : tchac-a-tchac-a-tchac, avec ce son plat et rageur qu'il emploie pour l'accompagnement. Quand la basse et les cuivres reprennent le riff, il utilise sa pédale wah-wah et distord quelques notes. Une voix grosse comme lui. Walt a remplacé le solo de flûte du disque par un autre d'alto. Walt est un musicien très élégant et bien swinguant. Comme ses copains de la section de cuivres, il souffle depuis des années et connaît la musique. Ce qu'il fait est cependant extrêmement frais et sans prétention. « Heyeyeeeyh everybody, won't you just take a look around ? » Un par un, les instruments ajoutent leurs voix à celle de Terry, construisant le climat. Vieille recette pour faire monter la sauce. Mais c'est tellement bien fait. Cette musique semble avancer vers le spectateur, comme quelque énorme masse

d'indignation qui ne fait pas peur pourtant. Grosse bête naïve que l'on caresserait plutôt. Pas de mystère. Pas de drame. On est juste contents d'être ensemble, le bon gros et tous les petits amis. Cela ne manque pas de charme.

Les immigrants

Je ne sais pas pourquoi, le temps a beaucoup d'importance pour Chicago. Le temps qui passe ou le temps d'agir. Le mot « time » revient souvent dans les lyrics du groupe, comme une obsession. Retour au premier album avec « Does anybody really know what time it is ? » Puis au troisième avec « Mother ». Une chose frappante est que tous les morceaux de Chicago pourraient figurer sur n'importe lequel de ses albums. Je veux dire qu'une personne qui entendrait ses douze faces pour la première fois serait incapable de leur donner un ordre chronologique.



Robert Lamm.



Terry Kath, Danny Seraphine.



Jimmy Pankow, Walter Parazaider.

« 25 or 6 to 4 », ça, ça vient du second. Quelle importance ? Il y a toujours ce drive ébouriffant, cette santé éclatante, la pression des cuivres et la pulsation du petit Danny Seraphine, qui n'a pas un gros son mais se rattrape par sa précision et son activité. Il pousse la machine, et il est frêle comme une petite souris. « Avant, quand nous n'avions pas de roadies, je ne pouvais pas porter ma batterie ». Il adore son boulot, il ne vit que pour ça. Il est le petit-fils d'immigrants italiens ; tous les membres de Chicago (à part Lee), sont des petits-fils d'immigrants venus d'Europe. Et ils ont formé l'un des meilleurs groupes de rock qui soit... Exactement comme ils ont appris à boire du Coke et à porter des jeans, ces petits-fils de Tchèques, d'Allemands, de Polonais ou d'Italiens ont appris à sentir la musique du pays où ils vivaient. Est-ce là un enseignement d'un quelconque intérêt ? Je pense à la possibilité d'existence du rock en France. J'y pense et puis j'oublie. Car il n'y aura

jamais en France de Doors ou de Stones ou de Chicago ou de Mothers. Autre chose, peut-être... mais pas cette densité superbe, cette absence de pudeur, cette ignorance de tous les complexes. Chicago n'a pas de complexes. Il intitule ses morceaux « Ballet », ou « Elegy », ou « Suite ». Ce qui fait sourire les fins esprits, qui pensent à Lulli ou à Ravel. Eh, bien, quel que soit son titre, le « Ballet » de Chicago est une pièce remarquable. Le groupe est sauvé de la prétention où il risquerait parfois de tomber par son humour, sa joie de jouer et sa bonhomie. Tout cela (plus sa forme elle-même, bien sûr) rend sa musique heureuse et vivante. On est loin des mornes BST, qui ont autant de possibilités que Chicago (techniques seulement) mais le grand tort de se prendre trop au sérieux. Ce « Ballet », donc, est l'habile aggrégation de sept thèmes différents, très naturellement enchaînés. De « Make me smile » à « More than ever », en passant par cette

mélodie éblouissante qu'est « Colour my world », chantée avec une sensibilité retenue par Terry Kath. L'autre côté de Chicago, séduisant aussi, presque sophistiqué. Tout cela pèse un bon poids. Mais les lourdeurs n'ont guère d'importance.

Le rappel, bien entendu, c'est « I'm a man », un peu différent de l'original puisque son solo de batterie n'est plus accompagné par les percussions, devient progressivement celui de « Motorboat to Mars » et enchaîne sur « Free » (ces deux derniers thèmes figurant sur le troisième album).

Le show de minuit fut un peu différent, commencé par « Fancy colours » et « Sing a mean tune kid » (sur lequel Terry Kath se laissa aller à un solo ravageur). Il y eut aussi « Where do we go » et un nouveau titre, le seul, « Richard ». Nixon, bien sûr, comme Walter Parazaider le fit comprendre, au-delà de la barrière du langage, en arborant un masque grotesque représentant le beau Richard. Intéressant spectacle que de voir Nixon souffler dans un sax au sein d'un groupe de rock.

Chicago fut bon et excitant au possible lors de ses deux concerts parisiens. Qui demande plus ?



C/stevie et jimmy

Les musiciens de Chicago jouent trop. Ceux de Traffic sont apparus, en 1970, UNE fois sur scène. Etrange groupe, dont on n'a jamais su s'il savait très bien lui-même ce qu'il voulait. Exister ou mourir ? Le mieux était d'aller voir sur place, de profiter de cette occasion rarissime qu'est une apparition du groupe en public. Les gens d'Island eux-

mêmes ont l'air de ne pas trop savoir où en est ce groupe dont l'attitude leur échappe et sur lequel ils n'ont aucun pouvoir réel. L'un des directeurs d'Island est pourtant Muff Winwood, frère de Stevie et ex-bassiste du Spencer Davis Group. Londres est humide. Croydon est un faubourg, à une quinzaine de miles du centre. David Sanderson, qui s'occupe de la promotion chez Island, est un jeune homme plein d'attentions. Le Fairfield's Hall de Croydon est exactement ce qu'il n'y a pas à Paris : une grande salle moderne à l'acoustique excellente. Vide pour l'instant, et les sons y résonnent de façon un peu sinistre. Sur la scène, il y a Dave Mason, Chris Wood et Jim Gordon. Dave Mason est revenu au sein de Traffic, après son escapade américaine. Pourquoi ? Pour combien de temps ? Nul ne semble le savoir, pas même lui sans doute. Et Jim Gordon, que fait-il là ? Le batteur de Delaney and Bonnie, des Mad Dogs and Englishmen, des Dominos. Traffic avait un batteur, n'est-ce pas ? Et un bon. Jim Capaldi, net et précis, qui s'entendait si bien avec Winwood. Le voici justement, Capaldi. Il erre des planches à la salle, ne sachant trop que faire pour paraître occupé. A côté de lui, Jim Gordon travaille inlassablement. Ce spectacle sera encore plus pénible le soir, durant le concert. Dave Mason gratte sa guitare, l'air particulièrement peu aimable. Traffic n'a jamais été ce qu'il aurait pu être : un super-groupe dans un sens, mais avec l'avantage de n'avoir pas été conçu comme une agrégation artificielle de talents. Quatre musiciens qui se sont unis parce qu'ils avaient vraiment envie de jouer ensemble. Quel gâchis ! Même si le groupe a fait de bons disques, chacun de ceux-ci a été une petite désillusion. Peut-être avait-on mis beaucoup trop d'espoirs en Traffic ? La mentalité de ses membres, de plus, n'est pas faite pour arranger les choses ; le départ soudain de Dave Mason porta un coup sérieux au moral d'ensemble (bien que, d'après certaines personnes proches du groupe, c'est lui qui fut à l'origine de bien des problèmes internes de Traffic) ; le refus de travailler sur scène de Stevie Winwood n'est pas fait non plus pour améliorer le rendement musical ou le moral des autres. Je me demande ce qu'ont bien pu penser Capaldi et Wood, quand ils ont fait le (rapide) bilan de leurs apparitions publiques de l'an dernier... Ces gens ont besoin de jouer et de transpirer. Particulièrement les deux derniers cités. Que va-t-il se passer ce soir ? Stevie Winwood arrive le dernier. Il a toujours l'air d'avoir quinze ans, comme aux débuts du Spencer Davis Group. Une ombre qui se glisse derrière le piano électrique.

Un peu plus tard, il viendra s'asseoir dans le petit bar des coulisses, sans

trop d'enthousiasme. Il est une assez bonne représentation du musicien anglais-type : secret, ennuyé, timide, introverti. Il parle d'une voix si douce qu'on a peine à l'entendre. « Yeah... that's cool ». Un murmure.

« Le nouveau Traffic ? Yeah, Je ne sais pas. Cette formation, c'est peut-être juste pour ce soir, peut-être pour plus longtemps. Yeah, Dave est de retour, mais je ne sais pas pour combien de temps. Je ne sais pas s'il le sait lui-même. Si Jim Gordon joue de la batterie, c'est parce que Jim Capaldi voulait chanter. Il est un chanteur à l'origine et ce n'est pas facile de chanter et de jouer de la batterie en même temps. Non, je n'ai pas pris Jim Gordon parce que je n'étais pas satisfait de Capaldi. Non. Non... Nous préparons un nouveau disque. Enfin, c'est un peu compliqué. Nous avons un contrat avec United Artists aux USA, et je leur dois encore un album. Récemment, ils ont sorti là-bas un double-album qui n'est qu'une compilation de vieux titres que j'ai enregistrés depuis que j'étais avec Spencer Davis. Il y a même des plages en mono ! Nous n'avions rien su de ce projet, ce qui est plutôt étrange. Yeah, ils auraient dû nous demander notre avis, je pense. Nous avons menacé de faire un procès et ils ont retiré le disque des magasins. Ils sont en train de le détruire maintenant. Alors, je leur dois toujours un album. Peut-être allons-nous en enregistrer deux en même temps, dont un sera pour eux. Mon album-solo ? Je me suis aperçu qu'il était difficile à faire. Je travaille chez moi, j'ai un petit studio. J'ai déjà enregistré pas mal de choses. On verra. Je sais que les gens disent que je suis plus un homme de studio que de scène. Je ne sais pas. J'aime bien jouer sur une scène aussi. Ce sont deux choses tellement différentes. Il y aura sans doute des plages enregistrées en public sur notre prochain disque. Oui, nous avons du matériel nouveau, je pense que nous en jouerons une partie ce soir. Il y a le studio mobile de Pye dehors, qui enregistrera tout le concert. Je ne travaille pas vraiment d'un côté pour moi et d'un autre pour le groupe : les chansons que j'écris, je ne les écris pas de façon différente pour Stevie Winwood ou pour Traffic. Oui, j'ai fait pas mal de sessions avec des musiciens connus. J'aime bien cela. On me demande, et si je crois en la musique je viens. Non, il n'y a pas de disque sur lequel je regrette de voir mon nom figurer ; j'ai sans doute été un peu déçu par certaines choses dont j'espérais plus, mais ce n'est pas bien grave. Ah ! la session avec Jimi, Yeah ! Ça c'était quelque chose, hein ? C'est un de mes meilleurs souvenirs... Le plus mauvais, c'est notre seconde tournée avec Traffic aux USA. J'étais malade, et Dave avait annoncé qu'il partait. Ce fut vraiment



Led Zeppelin : Jimmy Page...



Traffic : Rebop...

pénible. La face live qui figure sur « Last Exit » fut enregistrée lors de notre troisième tournée US. Je trouve qu'il y a de moins en moins de différence entre le fait de jouer ici où là-bas. Nous n'étions plus que trois, à ce moment-là. Mais ça n'était pas possible de continuer comme ça, surtout pour moi qui devais jouer du piano, de l'orgue, de la guitare et de la basse. Il fallait d'abord un bassiste, et nous avons engagé Ric Grech. Yeah. Chicago ? Oui, j'aime bien leur version de « I'm a man ». A vrai dire, j'en écoute pas beaucoup ce que les gens font avec mes chansons : Al Kooper, Eric Burdon, BST. Il paraît que ces derniers jouent « 40 000 headmen » sur leur troisième album, mais je ne l'ai jamais entendu... C'est probablement mieux ainsi. C'est l'heure de jouer. La salle est pleine.

Traffic

Commencent par « Medicated Goo »



...John Paul Jones, Robert Plant, Jimmy Page.



...Stevie Winwood...



...Jim Gordon.

(« it's good for you »). Stevie est au piano électrique. Il y a un joueur de congas sur le devant de la scène, qui se nomme Rebop. Lui, plus Ric Grech, plus Jim Gordon, voilà qui étoffe singulièrement la section rythmique de Traffic. C'est la principale leçon qu'il faudra tirer de ce concert de plus de deux heures : un peu de la grâce légère du groupe est partie, un peu de drive est ajouté. Un nouveau titre, sur lequel Stevie prend un très bon solo de guitare. Vingt-deux ans. Sept ans de métier. Un jeu d'une fraîcheur exceptionnelle. Stevie est un vrai musicien, capable de construire ses interventions à partir de bases solides, jamais dépassé, jamais emporté. Une sûreté totale et pas mal d'inspiration. Il passera, pendant tout le concert, d'un instrument à l'autre, sans jamais se montrer cependant, toujours caché derrière quelque chose. Il accompagne Dave Mason à l'orgue, et c'est son

accompagnement chantant, structuré, sa sonorité si particulière, étranglée, que l'on écoute. Plus que le solo de Mason, qui est un bon guitariste, mais un peu froid. Je me demande jusqu'à quel point Dave, qui est par ailleurs un très bon compositeur (le meilleur de Traffic actuellement) et un bon chanteur, n'est pas le responsable de cette incapacité à se dépasser dont fait preuve Traffic sur deux premiers albums. Difficile de l'affirmer, car les albums suivants, sans lui, montrent sensiblement la même froideur. Cela est sans doute l'explication de la présence de Jim Gordon et de Rebop, qui eux sont des machines à swing d'une densité étonnante. « Pearly Queen ». Stevie chante. Sa voix est reconnaissable parmi toutes celles du rock. L'introduction orgue-guitare est joliment délicate. Chris Wood est au piano. Cette chanson, comme toutes celles de Traffic, est construite

avec une logique impeccable, ses différentes parties articulées, ses breaks significatifs. Dave Mason fait un beau travail à la guitare. Il a le son d'Hendrix première manière. « You can all join in ». Dave chante, Ric est au violon, Steve à la basse. Un titre assez représentatif des qualités de Traffic et de ses lacunes. De la superbe musique, mais qui n'est rien d'autre. Aimable comme une ronde enfantine. Gentille. Il a toujours manqué au groupe un brin de profondeur, le sens du drame. Une motivation autre que celle de faire de la belle musique, justement. Mais ces grognements du ténor électrique de Chris Wood chantent. Jim Gordon pousse fort derrière et donne plus de poids à la musique du groupe. Mais l'équilibre n'est pas vraiment réalisé : les chansons de Traffic supposent que ce soit Jim Capaldi qui les accompagne, car elles possèdent, comme lui, un certain sens de l'espace et beaucoup de précision. Capaldi n'est peut-être pas un batteur extraordinairement swingant, mais il a d'autres qualités qui sont exactement celles du répertoire de Traffic, fabriqué en fonction de son jeu. Si le groupe change de batteur, il lui faut aussi changer de répertoire. On n'injecte pas un beat brut comme celui de Gordon à des chansons éthérées et lumineuses, gracieuses. « Heaven is in your mind ». Stevie et Capaldi chantent. Le premier est au piano et prend un joli solo, moins bon cependant que celui de Chris Wood au ténor. Chris souffle avec énormément de simplicité, honnêtement. Et un beau son grave que l'amplification ne gâche pas. De tous les gens de Traffic, il est sans doute le plus swingant (bien que Stevie, quand il veut bien...). Jim Capaldi chante aussi, mais il est pénible de le voir danser sur scène avec son tambourin à la main et de se dire que s'il n'était pas là il n'y aurait absolument rien de changé. Comme l'impression qu'on le garde parce que c'est un vieux copain... Un long medley de « Glad » et « Freedom rider » termine la première partie. Là encore, le morceau est plus dense que sur l'album, joué par sept personnes au lieu de trois. L'un des titres les plus funky de Traffic, grâce au solo pointilliste (à la wah-wah) de Chris Wood, qui tire de son sax des sons étranges mais n'oublie pas de faire monter la sauce, et surtout à celui de Winwood, au cours d'un long passage d'orgue très doux, presque free. Puis sa voix très haute : « Like a hurricane around your heart/ When northern sky has torn apart... » Chris Wood, qui a lui aussi l'air d'un gosse, fait une très jolie chose à la flûte. La seconde partie de ce concert laissera à peu près la même impression d'insatisfaction inexplicable. Comme si le groupe était tout au bord de quelque chose de grand et ne parvenait pas à l'atteindre. Assis entre deux chaises,

sans doute. Ni le Traffic d'antan, clair, précis, élégant, ni un groupe de rock vraiment excitant. Et manquant un peu trop de cohésion. D'abord, il y eut un passage acoustique. Dave Mason et Chris Wood dans « Feelin' alright », qui est la magnifique chanson que l'on sait. Quelques titres de son album solo. « Shouldn't have took more than you gave », « Can't stop worrying and can't stop loving ». Stevie joue aussi de la guitare sèche, sur « John Barleycorn must die », qu'il chante avec Jim Capaldi et qui est l'un des plus beaux moments du concert. Vieille ballade anglaise qui convient parfaitement à la voix flexible de Winwood (qu'est-ce qui ne convient pas à la voix de Winwood ?). Wood orne le tout de sa gracieuse flûte. Pour cette perle cela valait la peine d'être venu. « 40 000 headmen », « World in changes » (superbe solo de piano), « Mr Fantasy », très long, et au cours duquel Winwood et Mason se livrent à un duel de guitare duquel le premier sort largement vainqueur ; il possède sur cet instrument un phrasé aussi précis qu'à l'orgue, le sens de la chose à jouer pour faire monter la tension. Coulé, facile, bourré de classe.

Tchump - a - tchump - a - tchump - TAC-tchump - a - tchump - a - tchump - TAC-gimme some lovin'. Ce son de l'orgue. Stevie n'a jamais refait d'aussi bonnes choses que celles qu'il composa au temps du Spencer Davis Group, j'en ai peur. « I'm a man ». Celle-ci, qui met tout à coup la foule en transes. C'était quelque chose. On peut réécouter ces chansons, elles ont l'air d'avoir été composées hier. L'orgue joue si fort que l'on n'entend presque plus les autres instruments. Pas même les percussions, dont on devine seulement le rythme, comme le battement régulier d'un cœur énorme. Je vois le petit Stevie entre les jambes d'une fille qui danse, debout sur une balustrade. Il pèse sur ses touches, secoue l'instrument pour lui arracher quelque jouissance, chante en même temps comme un fou. Il fallait être malin pour trouver ce tempo, ce riff d'orgue, cette mélodie. Un long solo d'orgue crasseux, d'une violence invraisemblable. Là, vraiment, Jim Gordon est utile, et plus encore Rebop, qui swingue comme une bête et pousse tout le monde. Stevie tient les notes, les fait tourner, grincer, remplit la grande salle de vibrations. Frénésie. Traffic a enfin bousculé sa retenue naturelle, Traffic se laisse aller, se donne. Stevie est littéralement forcé de revenir et de rejouer le même morceau, de le continuer plutôt, d'allumer d'autres brasiers. La foule, transpercée, s'agite et crie son plaisir. Dans les coulisses, Stevie est aussi calme que s'il venait de prendre le thé. A peine un petit sourire. Si la prise de son est bonne, ce « Gimme some lovin' » sortira en simple. Alors, le nouveau



Stevie Winwood.

simple de Traffic, sera un ancien simple du Spencer Davis Group ? Que penser de cela ? Et du fait que Traffic n'a joué que deux morceaux nouveaux sur scène, pas particulièrement marquants ? Où est sa voie ? Où en est Stevie Winwood ? Plus loin que l'enfant prodige qui chantait-composait « I'm a man » et jouait le fantastique « Waltz for Lumbumba » ?

Ce n'est pas ce concert à Fairfield's Hall qui apportera une réponse à ces questions. Mais on se les pose depuis que Traffic existe, alors on peut attendre encore un peu. N'empêche, quand on voit les superstars d'aujourd'hui, on se dit que Stevie Winwood pourrait facilement les surclasser, s'il voulait s'en donner la peine. Ou s'il pouvait s'en donner la peine ? Un enfant...

Zeppelin

Jimmy Page a l'air d'un enfant. Mais il est un homme. Si seulement Stevie pouvait mener sa carrière comme le fait Jimmy... Led Zeppelin finit son quatrième album dans les studios d'Island. Joe Cocker suivra. A la table de mixage. Jimmy tripote des boutons, fait des effets de stéréo, regarde comment s'y prend l'ingénieur. « C'est une chose tellement importante, le mixage. J'aime-

rais pouvoir le faire moi-même, alors j'apprends. Mon grand désir est d'installer un studio chez moi, en Écosse, un huit pistes, et de travailler là-bas avec le groupe. Cela simplifierait bien des choses. Ce disque, nous l'avons commencé aux studios Olympic, mais nous avons eu des problèmes avec l'ingénieur du son (je crois que Jimmy a dit Andrew Johns, mais peut-être a-t-il dit Glyn) ? maintenant, c'est George Chkiantz qui termine les mixages. En plus, une des bandes a disparu du studio, volée sans doute, et il nous a fallu refaire ce qu'il y avait dessus et dont nous étions extrêmement satisfaits. Il y a une chose qui m'ennuie terriblement, c'est que, pour une raison ou une autre, nous n'avons jamais fait un disque entier, du début à la fin, avec le même ingénieur. C'est une chose capitale, pourtant, que l'entente entre musiciens et techniciens. Peut-être que le fait d'avoir un studio à nous résoudra en partie ce problème. Ce disque-ci devrait sortir avant juillet. Nous devons deux albums par an à Atlantic, d'après notre contrat. Je ne veux pas dire que nous nous sentons obligés de faire des disques, bien sûr, mais l'idéal serait évidemment d'en faire quand on en a envie... J'ai composé presque tous les morceaux (à part un

ou deux qui sont signés par tout le groupe) et Robert a écrit toutes les paroles. Il y aura beaucoup moins de guitare sèche que dans le troisième album. (D'après ce que j'ai entendu, c'est du Zeppelin-rock and roll, violent, hargneux). Vraiment, je suis heureux que ce groupe marche aussi bien et que nous nous entendions tous parfaitement. Cela m'aurait déçu si nous avions fait un album ou deux puis nous étions séparés, comme tant de groupes le font. En juillet, nous partirons en tournée, sans doute sur le Continent. Il nous faut répéter très sérieusement, au moins deux semaines, et donner aux gens ce qu'ils attendent de nous. »

Il raconte, entre deux gorgées de thé, la pochette du disque. Une vieille photo d'un homme sur la route, son baluchon sur l'épaule, et au-dessus de lui des gratte-ciel menaçants. Symbolisme... et beaucoup de Jimmy Page là-dedans : musicien de l'ère électronique, il ne s'intéresse vraiment qu'aux vieilles choses.

Il est Anglais. Un rayon de soleil, et puis la pluie. Bye.



d/aretha

Avant, l'après-midi, il y avait eu une jeune femme qui avait chanté la même chanson pendant plus d'une heure. Très ennuyeux. Et dire que des gens osent parler d'elle comme d'un « Dylan au féminin ». Pauvre Bobby, mis à toutes les sauces. Celle de Melanie ressemble à une soupe claire. Agréable pendant un quart d'heure. Sur une table, près de l'entrée, on vendait ses disques. Elle a, en deux années de carrière, enregistré six albums. Pas moins. Six albums ! Un tous les quatre mois, et tous identiques. Soixante-dix chansons, toutes gentillettes. Par chance, elle ne les a pas



Aretha Franklin à Antibes en 1970.

toutes chantées ce jour-là... Melanie est un bon exemple de l'artiste moyennement douée dont on exploite à fond le succès momentané et dont le public ne tardera pas à être lassé. Mauvais calcul. C'était à Montreux, encore, pour l'ouverture du Festival de Jazz. A moi non plus, le rapport n'a pas semblé évident. « What have they done to my jazz ? »

Mais c'était ce qui se passait le soir, l'important. Aretha était de retour en Europe, précédée par ce merveilleux album qu'est « Live at Fillmore West », et c'était une chose à ne pas manquer, même si le Casino de Montreux n'est pas le Fillmore West.

King Curtis est le chef d'orchestre d'Aretha. Il fut, on s'en souvient, l'un des plus excitants saxophonistes de rhythm and blues des années soixante. L'évolution de sa carrière durant ces

dernières années avait cependant donné quelques inquiétudes : Curtis se contentait de reprendre, à longueur d'albums, des myriades des tubes et d'en faire des sous-tubes. Mécaniquement. Où était passé le magnifique souffleur ? On le retrouva, à Montreux, le temps d'un morceau. « Them Changes ». Avec les Kingpins, qui sont Cornell Dupree (gt), Jerry Jemmott (bs), peut-être Truman Thomas (o), Bernard Purdie (dms) et Warren Smith (perc). Ce « Them Changes » ouvrait le bal et justifiait la solide réputation de tous ces musiciens dont on lit si souvent le nom sur les pochettes. Extrêmement funky, avec un solo remarquable de Cornell Dupree qui aligna une série de riffs superbes, un Pretty Purdie que l'on était content de voir enfin en chair et en os, lui dont on commençait à se demander, comme pour

Jemmott et Smith, s'ils existent. Ils swinguent. Mais ils furent bien décevants par la suite, encombrés par des arrangements sans originalité et par le professionnalisme façon Las Vegas de leur leader qui leur interdit toute liberté. L'improvisation vraie est rarissime, l'excitation aussi. Ces musiciens jouent la même chose pour la millième fois, parfaitement bien. Trop. L'exemple de Purdie est typique : lui que l'on a entendu swinguer comme un fou sur bien des albums se contentait là de marquer un tempo sans surprise, comme une machine. Le r'n'b des Kingpins est aseptisé et c'est bien dommage car il n'y a aucun orchestre de ce genre au monde qui comporte autant d'éléments de cette valeur. Alors ? Juste d'exceptionnels musiciens de studio, aussi grands que leur leader d'un moment veut bien l'être ?

Lady Soul...

Ce fut aussi l'impression que l'on retira du show d'Aretha. Un arrière-goût de frustration. Car, évidemment, tous ces gens peuvent faire beaucoup plus, pourraient offrir bien plus que ce qu'ils donnent. Mais ils sont des pros, et ils tiennent à l'être, et c'est probablement comme cela que l'on dure. Sans jamais s'écarter d'une note ou d'un geste du chemin tracé une fois pour toutes. Savez-vous que Family improvise plus qu'Aretha et son orchestre ? Ce fut un bon spectacle, néanmoins. Il suffit de considérer ce qu'il fut et non pas ce qu'il aurait pu être pour être satisfait. Aretha Franklin est une très grande chanteuse, et aussi prisonnière qu'elle soit de son métier et de ses ficelles, elle ne peut s'empêcher de transpirer le blues pendant tout le temps qu'elle passe sur scène. Après tout, si c'était cela la musique de Las Vegas, on irait bien y faire un tour. Il y a des cuivres, qui sont là pour l'occasion et ne valent évidemment pas les Memphis Horns, il y a des chœurs (trois boules frisées appelées les Sweethearts of Soul !), il y a les Kingpins, qui assurent une rythmique formidable, il y a King Curtis, qui dirige et souffle un tout petit coup par-ci par-là. Il y a des versions de « Respect », « Dr Feelgood », « Bridge over troubled water », « Don't play that song ». Une fausse sortie ridicule après trois morceaux, avec un maître de cérémonie qui braille « Lady Soul, Ladies and Gentlemen, Lady Soul ! ». Un fantasme « Spirit in the dark », très long, à la fin duquel Aretha donne enfin l'impression qu'elle se laisse aller à quelque naturel. Et peut-être est-ce plus qu'une impression. Peu importe. Tout cela est extrêmement bien fait, dense, en place. L'impact est grand. Et la voix d'Aretha, si facile, si puissante. Même quand elle hurle, cette impression d'aisance phénoménale persiste. Le final hors-tempo de « Dr Feelgood » est certainement une performance vocale de tout premier

ordre (cf. album). Et l'intro de « Spirit in the dark », churchy, avant l'entrée de la masse des cuivres, avant l'accélération du tempo. Là, il faut entendre Purdie et Jemmott et Dupree jouer tellement ensemble, vite et fort, et comprendre pourquoi des gens comme Coryell, Burton ou d'autres utilisent si souvent des sections rythmiques noires : aucun Blanc ne peut assurer ces tempos là. Quand ils essaient, cela donne Rare Earth et ça ne swingue pas une miette. Il y a là une souplesse et une force incroyables (écoutez, sur l'album, la rentrée de batterie de Purdie au milieu du solo de piano électrique de « Spirit in the dark » — et puis, quand Pat Mulligan m'en aura donné la permission, je vous dirai quelque chose à propos de l'apparition de Ray Charles sur ce morceau) ; il y a une différence qui est simplement le swing. C'est épais, mais sans la moindre raideur. Aretha est vêtue d'une robe qui lui donne l'air d'être enceinte, avec deux épauettes en fourrure. Vison, sûrement. Sur le rebord des semelles de ses chaussures de basket, son fils a écrit « Black Power-Free Angela Davis »... Aretha sort et revient. Elle a dégrafé le devant de sa robe. Si jamais ils ne l'avaient pas déjà remarqué, les Suisses voient maintenant ce qu'il y a de sexe dans cette musique. Avec leurs yeux.

... and Mister Drums

Le meilleur de ces deux journées d'ouverture, ce fut Tony Williams qui nous l'offrit. Le meilleur, et de très loin. Le nouveau Lifetime est bien supérieur sur scène à ce qu'il est sur son premier disque (« Ego »). Bien différent aussi de celui qui le précédait. Tony s'est subitement rendu compte qu'il ne voulait pas jouer du rock and roll, de la musique blanche. Tout ce que le Lifetime du temps de Bruce et de McLaughlin possédait d'énergie électrique est aujourd'hui remplacé par une autre énergie, presque exclusivement rythmique. Tony Williams est un jeune homme qui s'intéresse énormément à lui-même ; comme il est également batteur et leader de son groupe, eh bien on entend beaucoup de batterie. Mais un concert de Lifetime n'est pas un solo de batterie de deux heures, comme certains l'ont prétendu : il se passe énormément d'autres choses que l'on peut fort bien remarquer si l'on n'est pas hypnotisé par ce phénomène qu'est Tony Williams et par le travail ahurissant de ses mains et de ses pieds. Difficile de se détacher de ce spectacle. Il se passe surtout des choses du côté de Larry Young, géant coiffé d'un turban et vêtu d'une djellabah (Khalid Yasin), et qui est bien l'égal de son leader. Il est la part d'électricité de Lifetime, et celle de mélodie aussi, glissant le son hypnotique et coulé de son orgue par-dessous les intrigues des percussionnistes,

espaçant, aérant des climats qui, grâce à lui, ne menacent jamais d'étouffer. Car Lifetime III prend parfois des allures de Mongo Santamaria ou de Santana. Avec infiniment plus de subtilité et de technicité, bien sûr. Régala que les longs passages purement rythmiques, les échanges entre Tony, Don Alias et Warren Smith (le second aux congas, le troisième aux gongs, clochettes, etc.). Ce n'est plus là l'hypnose née de la répétition inlassable de quelques figures ultra-simples, mais une incessante recherche dans l'invention à trois, une somme époustouflante et rythmes mêlés et divers. Tony Williams, mince et nerveux, fait derrière ses tambours la démonstration de son talent sans limites. Rien, absolument, ne lui manque : il possède plus de technique, d'inventivité et de swing que tous les batteurs passés et présents. Il pourrait le jouer, ce solo de batterie de deux heures, et vous ne penseriez même pas à allumer une cigarette. Et il chante de mieux en mieux... Ted Dunbar est le nouveau guitariste de Lifetime. Loin de McLaughlin, il tire de sa grosse Gibson un son coulé, très jazzy, et des phrases empreintes d'un grand classicisme, enchaînées avec beaucoup de fluidité. C'est ce qu'est Lifetime aujourd'hui : fluide. Finie la musique heurtée, déchirée, agressive du passé. L'Afrique est en vue. Lifetime représente un équilibre quasi-idéal entre la spontanéité (énormément d'improvisation) et la rigueur (mise en place impeccable). Maîtres du feu...

Bad news

Family, après cela, ne pèse pas lourd. Devant un public qui n'avait pas l'air d'être le sien (ou qui l'était au départ mais était devenu au passage celui du Lifetime), le groupe commença assez médiocrement son set. Trop de ha-chures, trop de temps accordé à des instrumentistes moyens (pourquoi, par exemple, Johnny Weider n'est-il pas le lead guitariste, lui qui n'est qu'un bassiste moyen mais un guitariste très supérieur à John Whitney ? Parce qu'il est arrivé après. Il part d'ailleurs le mois prochain, reformer les Animals à Los Angeles, avec Barry Jenkins et Hilton Valentine), et une apparente impossibilité à dépasser des limites atteintes depuis longtemps. Par chance, Roger Chapman, qui est un chanteur et un homme de scène exceptionnel, réussit à reprendre son monde (public et musiciens) en main et à l'entraîner dans un superbe final. « A song for me » et « Good news, bad news » furent d'excellents moments qui arrachèrent les gens à leurs sièges. Mais il serait temps pour Family de se renouveler, de compter sur autre chose pour durer que les performances étourdissantes de son chanteur. — PHILIPPE PARINGAUX.

Aretha Franklin à Montreux en 1971.



LES NOUVEAUX



MEDIA



En septembre 1969, trois amis se retrouvaient après maintes aventures en divers points du globe, se demandant ce qu'il était possible de faire dans un Paris toujours assoupi. L'un revenait d'Orient, chargé de vibrations de la route des Indes. L'autre arrivait d'Occident, après un long séjour dans le Nouveau Monde. Le troisième les attendait, tranquillement. Ils étaient tous engagés, d'une manière ou d'une autre, dans les tribulations du phénomène pop, chacun à leur niveau : peintre, photographe, ou, tout simplement, voyageur. Il était question, dès cette époque, de la naissance d'un mouvement, qui, de Californie à New York, puis via l'Angleterre, arrivait maintenant jusqu'à chez nous. On disait alors qu'un grand festival, rassemblant beaucoup de monde allait avoir lieu en plein Paris. La chose, pour insensée qu'elle parût en ces temps de répression, n'en répandait pas moins un parfum fort agréable de liberté, de cheveux longs, de belle musique et d'amour au grand air comme on ne pouvait en connaître qu'à San Francisco. Et encore...

L'un de nos trois compères, justement de retour de ces contrées lointaines, avait connu là-bas des spectacles semblables. Il en gardait un souvenir vivace et l'envie frénétique d'en réaliser à son tour en notre pays. C'est ainsi qu'au cours d'une soirée mémorable chez un ami commun, au cours d'une longue conversation avec Daavid Allen, se dégagea petit à petit l'idée de produire en France un groupe de light-show. Il irait de ville en ville, au sein d'une caravane comprenant, bien sûr le Gong, mais aussi des artisans, des imprimeurs de feuilles « underground », des gens pleins de bonnes vibrations, gigantesque caravansérail ambulant qui allait ouvrir chez nous les portes de la félicité, du sourire et de la nouvelle culture. Las ! Personne n'était vraiment prêt. Les moyens manquaient. Les groupes venaient à peine d'être formés. Tout s'annonçait très cher.

Qu'à cela ne tienne : on remit la chose à plus tard et l'on ne pensa plus guère qu'à ce fameux festival. Lequel fut obligé de déménager toutes les semaines, pour finalement atterrir en Belgique. Mais le light-show qui devait animer cette première manifestation n'avait pu la suivre hors de nos frontières. Partie remise.

Après de longs mois d'attente, un mécène proposa finalement de financer le groupe. Pour lui permettre de s'exprimer en public, il décida même de... monter un festival. Et ce furent les merveilleuses nuits des Halles de Paris, qui devaient connaître un succès considérable, révélant le Red Noise, Guilain — aujourd'hui Jacques Dudon —, l'Ame Son, Kenneth Terroade, etc. Les Deep Purple eux-mêmes jouèrent à cette occasion leur premier set en France. Grâce à Christian Canonne et Mandala, Paris avait connu cinq jours extraordinaires. (C'est d'ailleurs depuis cette époque que les Halles connaissent une animation fantastique dans tous les domaines du spectacle...). Dans l'enthousiasme de ce début prometteur, on se mit à rêver à des projets plus grandioses. Il fut à nouveau question de tournées, avec un cirque. Mal annoncé, manquant de cohésion, l'Open Circus ne fit guère parler de lui. Le temps, sans doute, n'était pas venu. Ou les énergies capables de le mettre en route... Entre-temps, le Mandala light-show connaissait quelques perturbations internes.

En effet, les trois amis du début avaient fait appel pour les seconder dans leur tâche à d'autres bonnes volontés. Elles devaient rapidement vouloir s'émanciper. L'intérêt porté à cette nouvelle forme d'expression était alors prodigieux et, beaucoup de ceux qui, au cours des premiers mois entretenirent des rapports avec Mandala, iraient par la suite monter leur propre groupe. Cependant, la voie qu'ils avaient tracée n'était pas si facile à suivre. Il ne s'agissait pas tant d'acquiescer du matériel et de montrer une accumulation d'effets colorés sur fond de pop music, que d'accomplir une véritable révolution, avec de nouveaux media. Plus exactement de trouver, à la suite d'un certain nombre d'expérimentations au sein du light-show, de nouvelles applications aux media traditionnels comme la peinture, ou la photographie. Et ce grâce aux nouvelles sources d'énergie fournies par l'électricité.

On touche là, sans doute, une des questions les plus importantes dans le développement du phénomène pop. A savoir comment utiliser au maximum les possibilités offertes par la technologie. Et comment les cultures traditionnelles



peuvent y trouver un nouvel élan ; comment, grâce à cette technologie, utilisée ici en termes de media-télévision, light-show, video, cinéma, murs-images, audio-visuels — peut se poursuivre une certaine recherche, tant esthétique que philosophique, voire mystique. C'est le pouvoir de l'image en tant que medium qui est ici en cause. Et, justement, ce n'est pas un hasard si le premier groupe français de light-show s'appelle Mandala. Qu'est-ce qu'un Mandala ? Une image visuelle qui peut servir à la méditation. Elle nécessite de la part du spectateur un certain pouvoir de concentration, en même temps qu'un état de tranquillité, de paix intérieure. Au deuxième stade, l'image produit son impact grâce à la technologie : projetée, sa brillance attire les regards, force l'attention. Le light-show produit ainsi sur le spectateur un enchantement, un bonheur dont la qualité dépend tout entière de la beauté pure de l'assemblage d'effets colorés. Enfin, au troisième stade apparaît l'image — fascination, qui provoque un véritable tropisme. C'est le cas de la télévision, dont les vibrations stroboscopiques arrivent à créer une chaîne entre l'écran et le cerveau du spectateur. Ce dernier medium semble intéresser beaucoup les gens de Mandala, et leurs effets de couleurs connaissent un succès justifié auprès des réalisateurs de l'ORTF. Utilisées en éléments de décor, sur fond de génériques, ou même en tant que spectacle à part entière, elles donnent à tout programme une dimension encore jamais atteinte quant à la diversité des formes colorées.

Ce n'est pas l'un des moindres avantages du light-show que de pouvoir être projeté partout. Des façades d'immeubles aux murs des appartements, toutes les surfaces, tous les volumes sont ainsi transfigurés. Ne proposait-on pas récemment au Mandala d'animer de ses jeux de lumières chatoyantes l'un des plus hauts buildings de la capitale ? Ici intervient la notion d'environnement, elle aussi à l'ordre du jour. En effet, il est très important de prendre conscience de la situation de l'environnement actuel pour toute personne concernée par l'avenir de la vie sur cette planète. La pollution n'est pas seulement une affaire de poisons dans les rivières,

de gaz d'échappement dans les villes, de dégradation de la haute atmosphère. Elle attaque aussi bien les oreilles que les yeux, le nez. Agression par la laideur insalubre et hygiénique. Bien sûr, le light-show ne se propose pas de panser les plaies avec des belles couleurs, ni de masquer l'uniformité des grands ensembles avec des dégouillis d'organiques. La plus belle affiche n'empêchera pas un mur lézardé de s'écrouler. En un sens, ce n'est pas plus mal ; que tombent les ruines, les poussières, l'univers moisi fabriqué par — et pour — les débilés. Mais « après », quoi ? Nous sommes aujourd'hui dans la phase critique d'où devra sortir cet « après ». C'est donc de la valeur, de la profondeur de notre engagement qu'il dépend que cet « après » soit encore plus dur, plus fermé, ou bien qu'il soit une perpétuelle remise en question, ouverte.

A son niveau, c'est un peu la raison d'être du Mandala light-show (Jean-Claude Bailly, Jacques Nortier, ainsi que votre serviteur). Pour eux, il s'agit avant tout de ne jamais s'endormir sur un résultat, d'assumer toujours, dans leur travail, leur environnement pour, dans la mesure du possible, trouver des solutions pour l'améliorer, le rendre plus supportable. Dans le domaine de l'architecture, ils rêvent d'immenses coupoles où, dans chaque ville, les gens pourraient venir voir, écouter, sentir, revivre à tous leurs niveaux sensoriels. Toujours des délires ? Peut-être pas, si l'on considère les changements provoqués, aussi bien chez l'individu que dans ses rapports avec la société, par l'essor et la diffusion de la pop music. Il est permis d'espérer que des résultats semblables, plus subtils, seront obtenus avec la lumière et... les parfums. Le travail le plus important restera toujours le travail sur soi. Il appartient à chacun de nous de faire cet effort. Les clés sont là. Le light-show en est peut-être une. Parce que, sans doute, il représente à lui seul un « voyage », au cours duquel d'anciens modes d'expression — peinture, photo, cinéma — reçoivent une énergie nouvelle qui leur permet de s'intégrer aux media en place. En leur conférant un pouvoir d'attraction plus grand peut-être ; mais surtout en leur donnant la possibilité d'éclater à leur tour, de s'ouvrir. — ALAIN DISTER.



De gauche à droite :
Michel Hervé (basse),
Christian Devaux (drums),
André Hervé (orgue, guitare),
N. Bellamy (vocal),
Michel Ripoché (violon, cuivres),
André Carlet (violon, cuivres).

un groupe français

« Les femmes, énoncé à voix haute notre compagnon, toutes des salopes ! ». Du petit groupe qu'il venait de doubler, de l'autre côté de la rue Jacob, quelques commentateurs, quelques plaisanteries fusèrent, auxquels le grand jeune homme blond répondit par des éclats de rire, qui résonnèrent, dans le calme de la rue abandonnée aux voitures, et il continua son chemin. Sans voir qu'une petite ombre ronde, courte sur jambes, s'était soulevée, détachée des autres, qu'il venait de dépasser, et fonçait sur ses talons à toute allure. Avant de comprendre que cet homme voulait certainement une chose que du bien à notre ami, le club était parti, le déséquilibrant au point de le faire tomber, complètement surpris. Cris. Laissez-moi, je vais l'assassiner, ce mec ; Viens-y donc, jeune con ; Qu'est-ce qui vous prend ; Excusez-le, je le connais depuis vingt ans, et c'est bien la première fois qu'il fait un truc pareil ; Vous êtes fou, taré, abruti, ça va pas, non ?

Un quart d'heure de palabres, pour s'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'un quiproquo, que le monsieur avait cru que la Vérité Première énoncée par Daniel Carlet s'appliquait également à sa femme, ici présente ce soir. Nous sommes de Lyon, monsieur, nous ne venons pas souvent à Paris, on ne sait jamais sur qui l'on tombe, allez, excusez-nous, venez boire un pot et on n'en parle plus. « Je ne sais pas si je vais pouvoir jouer du violon demain dit Daniel — Ah, vous êtes musicien ? — Oui, un groupe qui s'appelle Zoo, je sais pas si vous connaissez ? — Demain aux Halles, avec Les Jeunes, je sais pas si vous connaissez ? — Sur lui, formidable, extra, même les enfants vous connaissent ? — Oui, eux, ...euh, comment vous dites ? — Zoo, ... n'empêche que vous avez une sacrée pêche, hein ! — Je suis désolé (un peu fier, aussi, d'avoir allongé un grand gaillard comme ça), mais c'est vrai, hein, avec ces jeunes, on ne sait jamais, pas vrai... Je ne suis pas si jeune que ça, j'ai vingt-neuf ans, je suis marié, j'ai des enfants ». De tous les groupes pop français, Zoo est sans aucun doute celui dont la moyenne d'âge est la plus élevée. Ils n'en tiennent d'ailleurs aucune fierté, au contraire non plus. Ils ne sont pas vraiment complaisants. Ils ont accumulé cette expérience du monde qui place un peu entre parenthèses les années, les autres, les leurs, ceux des autres. Ils ne comptent pas d'ailleurs sur la jeunesse, ils ne comptent que leur musique, qui est celle dont ils jouent la musique est leur seule véritable identité. Ils ne comptent pas sur leur jeunesse, ils ne comptent que leur musique. Ils ne comptent pas sur leur jeunesse, ils ne comptent que leur musique.

ne viennent pas toujours immédiatement à l'esprit de leurs cadets lorsqu'on les interroge sur leurs goûts, leurs modèles. Par contre, on dit facilement que Zoo, le groupe, est composé de bons musiciens, dont la musique déroute un peu car elle n'est pas toujours très immédiate, très accessible. Ils ont fait des concessions, disent-ils, et le public a fait des progrès, disent-ils encore. En fait, ils ont appris, apprennent peu à peu à jouer une musique qu'ils veulent populaire, qu'ils veulent reconnue, assimilée, comprise. Pour eux, il y a un effet deux stades pour accéder à leur musique : assimiler (les formes), comprendre (les intentions). En deux ans, Zoo a considérablement progressé : les tiraillements dus aux différences de conception musicale s'amusent à se jour un jour, chaque musicien se trouve sur un plan d'égalité et, surtout, les confrontations groupe-public ont été très bénéfiques. Neuf l'an passé, six aujourd'hui : quoi qu'il en dise, le Zoo de maintenant est cent fois plus à l'aise sur une scène. La cohésion et le swing existent enfin. Autrefois, on en déplorait l'absence. Ou, du moins, on pressentait que le Zoo que l'on écoutait n'était qu'une pâle caricature de celui qu'on aurait dû entendre. Dans la foule vibrante du Golf Drouot, dans le défilé glacé du Vinux Colombar, le groupe a récemment compris qu'il fallait considérer ces premiers mois comme une ébauche. Son dernier simple « Hard times, good times », qui est fortement programmé, montre que toute rigidité a disparu de la musique, laquelle a ainsi gagné en souplesse. La musique qui est de l'inventivité, elle est toujours présente, et même, beaucoup plus « valable », car au service de

l'efficacité. Chaque idée est épurée au maximum, chaque arrangement dépouillé de fioritures encombrantes, ce qui n'était pas le cas dans le premier disque. Dans le second album, au contraire, cette volonté de concentration de l'idée musicale avait débouché sur une froideur navrante. Encore une fois, ce petit 45 t. nous prouve que tout est changé. Zoo a le sourire. Une raison principale : le travail. Nombreux galas, tournées à l'étranger : contacts avec le public, riches en enseignements. Et aussi, incessantes séances d'enregistrement, effectuées pour le compte d'autres musiciens, ou chanteurs. C'est à Zoo que l'on doit l'exécution de la

musique conçue par Demis Roussos, ex-Aphrodite's Child, quelques titres sur le dernier Eddy Mitchell, sans parler des musiques de films et autres travaux qui leur apportent non seulement de quoi vivre correctement, mais surtout, les aident à réaliser une musique commerciale. Commerciale, disons le mot : il ne saurait être insultant en de telles circonstances.

Par contre, le coup de poing que reçut Daniel Carlet aurait bien pu être à l'origine d'une rixe sérieuse. Ce qui m'aurait bien ennuyé, car jusqu'à cet instant précis, la soirée avait été plutôt agréable. Nous nous étions découvert un intérêt commun pour le sauté de veau au beaulolais village, une passion pour la vodka-orange, à la saveur différente selon l'endroit visité, et les trois bouteilles de Dom Pérignon que les « agresseurs » se firent un réel plaisir de nous offrir furent pour tous une révélation : le champagne, c'est bien bon, bon, bon. Comme disent Ripoché et Carlet : « On ne peut pas jouer du violon en étant défoncé. On se casserait invariablement la figure en essayant de jouer les mêmes choses ensemble, ce qui arrive souvent. Mais un peu de whisky, ou un verre de bon vin, juste avant d'entrer en scène, ça aide. La musique est moins triste ». J'ai vu André Hervé se saouler en jouant des millions de notes sur un piano, et Michel Hervé se raser la tête, pour changer. Et il leur arrive de s'engueuler, parfois. Comme tout le monde. Mais ils ne sont pas comme les Anglais. « Eux, quand l'un dit « Je fous le camp », il prend son instrument, et on ne le revoit plus. Ils ne s'énervent jamais, ne discutent pas, mais un beau jour, ils partent. Fin non ! L'autre jour, je me suis battu avec Christian. Eh bien, je suis toujours là, et lui aussi. Je crois qu'on s'est pris une bonne cuite pour fêter ça. Eux, ils prennent une bonne dose d'acide, et ils attendent le prochain mot qui les énerve. Je préfère notre système ! ». Daniel, quelles sont les origines de Zoo ?

— J'avais travaillé au Club Méditerranée avec Joël Daydé et Michel Hervé, nous devions revenir pour accompagner Davy Jones (celui de « Bonlieu ») et nous avons rencontré Michel Ripoché. Nous étions donc Daniel Fanon, Michel Ripoché, Tony Canal, moi, Michel Hervé et nous avons décidé de faire rentrer André Hervé dans le groupe, mais ça n'a pas marché. Alors, nous nous sommes dit : pourquoi ne pas se constituer un groupe ? C'était en 1964, c'était à l'époque de Béraroché, mais nous n'étions pas. Nous avions rencontré Michel Bonbecard (qui est à l'époque de Christian Devaux, qui jouait à l'époque de nous) nous avons rencontré Joël Daydé, mais nous n'avions pas d'entraîneur, nous

avons commencé à travailler sur un répertoire entièrement original, à quelques exceptions près. Notre première « affaire » a été le Bibelot (maintenant le Rock'n'Roll Circus) et ça a très bien marché, puisque non seulement les gens dansaient sur notre musique, mais surtout, ils l'écoutaient, et nous sommes restés là quinze jours au lieu des huit prévus. Puis, nous sommes partis faire une saison dans un hôtel, en Suisse, avant de revenir à Paris, au Bilboquet. A l'époque, nous nous appelions The Question. Notre nom de Zoo nous est venu pendant les séances de notre premier album, que nous avons enregistré en avril 69.

— Bien avant, donc, que Chicago ou Blood Sweat & Tears ne soient connus ?

— Mais oui ! La musique de ce disque, nous la travaillions alors depuis six mois et personne ne connaissait Chicago ou BS & T ! C'est bien dommage que notre directeur artistique de l'époque ait laissé les bandes trop longtemps dans son placard ! Tout le monde nous disait : « Ouais, vous avez copié ci et ça, etc. »...

(N.B. Fallait vraiment que l'on soit polarisé par ces deux groupes américains pour dire que Zoo leur ressemblait ; il suffit de tout réécouter, aujourd'hui, pour s'en rendre compte).

« ... L'été 69, quelques-uns d'entre nous sont partis accompagner David-

Alexandre Winter, parce qu'avec Zoo, ce n'était pas possible ; on nous proposait des galas à quatre-vingts sacs, et, à neuf musiciens, ça fait plutôt léger. Notre vraie rentrée, c'était le Festival 6.6.6. de l'Olympia, la première fois que nous nous trouvions en concert, dans une vraie salle.

— A cette époque, vous étiez neuf. Maintenant, vous n'êtes plus que six. Ne vous sentez-vous tout de même pas mieux, en « formation légère » ?

— Il faut préciser que nous n'avons jamais évincé personne. Pierre Fanon est parti parce que la tournée qui prenait notre musique ne lui permettait plus de jouer suffisamment, et il lui faut aussi pas mal d'argent pour nourrir sa famille, idem pour Tony Canal. Il n'y a qu'à Joël Daydé (que nous avons fait comprendre que ce n'était plus possible. S'il voulait rester, il lui fallait réellement travailler, prendre des leçons de chant. Nous avons cherché des chanteurs en France, mais ça n'allait pas. Il nous a fallu passer une annonce dans le Melody Maker, et nous avons ainsi trouvé Ian Bellamy.

— N'est-ce pas un handicap, un chanteur anglais dans un groupe français ?

— Non, de toute façon, nous avons toujours voulu un chanteur qui puisse parler couramment anglais car nous avons toujours voulu que nos chansons soient chantées en anglais. Tous ou presque tous les musiciens de Zoo estiment que le français ne sonne pas avec les rythmes pop. Peut-être nous trompons-nous ? La phonétique de la langue française... c'est comme lorsque j'entends un groupe pop espagnol ou italien, ça me fait rigoler... Je ne vois pas pourquoi ça ne ferait pas rigoler les étrangers d'entendre du français. De toute façon, un produit, chanté en français, à l'heure actuelle, il n'est pas exportable, à moins que l'on fasse de la variété française, que l'on change tous les rythmes, les orchestrations... A ce moment-là, on fait du Bécassin, de l'Aznavor, et on l'exporte. Mais nous, nous voulons faire de la musique dont les rythmes sont américains ou anglais ; on est forcé de chanter en anglais. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre que cette musique s'impose définitivement dans ce pays. Aussi, il nous faut aller à l'étranger, pouvoir jouer dans les pays où elle est admise, où l'on peut en vivre... En Allemagne nous avons rencontré un type qui nous a parlé d'un disque français qu'il avait acheté en écoutant l'intro (« Peut-être demain ? ». Lorsqu'il est rentré chez lui, lorsqu'il a aperçu que les paroles étaient en français, il a jeté le disque.

Nous, on ne lui avait pas demandé de nous parler de Triangle, à ce type ! C'est la seule façon dont les étrangers (suite page 90) JACQUES CHABIRON.

C'est Zoo, qui joue honnêtement sa musique et s'arrange pour survivre dans les conditions pas toujours faciles. C'est Zoo, ce petit groupe français composé de sept membres, qui a fait l'étranger.

L'ESPRIT ET LE

Fraîchement ordurière, naturellement sophistiquée, sensiblement agressive et ambitieuse (mais jamais emphatique), « nicely out of tune », occasionnellement burlesque et surtout follement intelligente, telle était (le groupe n'existe plus depuis quelques semaines) la musique de Spirit. Musique de l'imprévisible, symphonie de brisures composées de majestueux mouvements aériens et voilés soudainement déchirés par la violence lascive de Randy California... Dialogues d'une merveilleuse retenue entre le classicisme de John Locke et la force tranquille d'Ed Cassidy, certainement le plus éclectique des heavy drummers... Perpétuel jaillissement d'idées neuves... Avec la disparition de Spirit, le rock'n'roll californien (américain? mondial?) perd l'une de ses figures les plus originales.

Spirit, nous l'avions découvert à l'automne 1968 lors de la sortie de l'album CBS « The Rock Machine turns you on », sur lequel figurait « Fresh garbage », véritable petit chef-d'œuvre d'équilibre, ébauche de ce rapport piano-percussions qui allait faire du groupe l'ultime fusion jazz-rock; nous ne savions alors rien de Spirit, sinon qu'il était composé de Jay Ferguson (voc), Randy California (lead-gtr), John Locke (pno), Mark Andes (bs-gtr) et Ed Cassidy (dms). Nous apprîmes bientôt que le groupe, originaire de Los Angeles, avait déjà derrière lui une longue et très intéressante histoire... En 1965, Randy California (pas encore quinze ans mais déjà professionnel) et son beau-père Ed Cassidy rencontrent Jay Ferguson et Mark Andes avec lesquels ils décident de former un blues band; les longues soirées passées à jouer les classiques de Robert Johnson dans des petits clubs enfumés ne les satisfaisant guère, les quatre hommes se séparent l'année suivante: ancien batteur de jazz, Ed Cassidy retourne vers ses premières amours qui vont, une fois encore, le décevoir (« It's pretty obvious that jazz, as an art form, is pretty dead »); Jay Ferguson et Mark Andes fondent le Western Union qu'Andes quittera pour Canned Heat (avant d'être remplacé par Larry Taylor); Randy California délaisse Los Angeles pour New York où il fait la connaissance d'Hendrix... « Je l'ai rencontré la première fois dans un magasin de musique de New York. Je devais avoir quinze ans à cette époque. Il était là pour acheter un ampli et je cherchais une guitare. Il en avait une entre les mains et je lui demandai combien il en voulait. Il me dit \$ 40 mais je n'avais pas l'argent suffisant. Il me laissa son nom. Je ne le vis plus pendant environ quatre mois... Jusqu'à ce que nous nous retrouvions au Village, dans un endroit qui s'appelait le Cafe Wha? Et c'était la première fois qu'il allait se produire en solo sur une scène. Il avait toujours été accompagnateur dans des groupes. Il fit un set... et fut réellement très apprécié du public.

Après sa prestation, j'allai en coulisses avec lui et nous commençâmes à jouer des petites choses ensemble dans la cave. C'est alors qu'il me dit que j'étais la personne qu'il lui fallait car il cherchait un second guitariste... qui ne soit pas simplement un rythmique. Il voulait quelqu'un qui joue « lead » avec lui » (Interview de Pete Senoff pour la Los Angeles Free Press). Randy California devient donc le « second-guitar » de Jimmy James and the Blue Flames qui font les beaux soirs du Village, mais l'aventure ne va durer que quatre mois: une nuit, Chas Chandler (ex-bassiste des Animals) entend Hendrix et, frappé par sa personnalité, le persuade de venir avec lui en Angleterre. La suite (la fin), vous la connaissez... Il est évident que Randy California a été très influencé par Jimi Hendrix (« Il m'a appris à tenir les notes, à les étirer et à les tordre »); peu de temps après sa séparation d'avec le guitariste noir, le jeune homme commence à expérimenter (« I added fuzz-tone, wah-wah and tape-loop echo »); il semble que ce soit vers cette époque qu'il découvre la sonorité « modulée », future particularité de Spirit... Jouant sur les différences d'intensité sonore, Randy California s'inscrit dans la lignée des guitaristes « modulateurs » dont le maître incontesté fut Jimi Hendrix... Au début de l'année 1967, Ed Cassidy décide de reformer un groupe avec ses anciens amis (California, Ferguson, Andes) et c'est la naissance des Spirit Rebellows auxquels vient, en mars, se joindre John Locke, pianiste de jazz tenté par une expérience nouvelle. L'événement d'importance pour la suite de leur carrière va être la rencontre de Lou Adler (ex-producteur des Mama's and Papa's) qui décide de s'occuper d'eux. Ils signent avec Epic et deviennent Spirit.

Ralentir le temps

Assez paradoxalement, on peut dire que l'histoire du groupe s'arrête là... Après, il y a quatre disques; quatre excellents albums dont le premier sort à l'automne 1968, mais Spirit fait désormais preuve dans les domaines autres que discographiques d'une discrétion exemplaire: jamais ses membres ne sont cités dans la presse spécialisée pour des raisons extra-musicales... On ne se rappelle pas non plus avoir lu que John Locke ou Randy California participeraient à l'enregistrement d'un prochain album de Carole Supercool, de Rita Superfunk ou de Leon Superstar... La musique pour la musique, et dans l'intimité de préférence (« The family that plays together »). Nous ne disposons donc, pour juger le groupe, que de ses quatre albums. Le premier, intitulé « Spirit », est le plus varié; le groupe, que l'on sent alors très désireux de faire montre d'un certain éclectisme, possède encore beaucoup d'affinités avec le jazz; on devine chez les cinq hommes une sorte d'aisance naturelle, un « cool » né



San Francisco.

VIF-ARGENT/2

d'une longue pratique respective de chaque individu; parmi les morceaux les plus importants, il faut naturellement citer « Fresh garbage », mais aussi « Girl in your eye » et « Topanga windows », deux compositions de Jay Ferguson; dans « Topanga windows », la philosophie du groupe est brièvement résumée: « Nous regardons le monde au travers de nos fenêtres de Topanga/Nous voyons les gens passer en courant dans leur vie/Le soleil brille au travers de nos fenêtres de Topanga/Le chat étendu s'est endormi en attendant la nuit/Le temps va beaucoup trop vite/Il va falloir le ralentir ou bien il ne durera pas ». Sur « Spirit », on trouve également « Elijah », de John Locke, qui est un prétexte à improvisations sur scène: ce morceau est utilisé par chacun des instrumentistes pour donner un petit aperçu de son talent individuel... C'est ainsi que lors d'un concert aux États-Unis Randy California prouva qu'il n'était pas nécessaire qu'un solo soit musical: quand son tour fut venu de jouer, il descendit dans la salle offrir des sachets de bonbons au public; ensuite il remonta sur scène et le solo suivant commença...

Le second album, « The family that plays together » est considéré par de nombreux amateurs de Spirit comme l'œuvre la plus riche du groupe; le titre fort en est « I got a line on you », aujourd'hui un classique, et on note déjà une certaine évolution dans les compositions: il y a, d'une part, celles qui s'orientent vers un rock un peu plus hard (disons plutôt un peu moins soft pour éviter de tragiques méprises avec la « musique » interprétée par Grand Funk Railroad et autres broyeurs de néant); on trouve d'autre part celles qui tendent vers une conception semi-orchestrale, du fait de l'enrichissement des chœurs et de la recherche d'un son plus étoffé, plus dense. Pour conclure on peut dire que, quelle qu'en soit la tendance, les morceaux d'intérêt figurent de toute manière en nombre important sur « The Family That Plays Together »: « I got a line on you », mais aussi « Jewish », « All the same », « Dream within a dream », « She smiled » et « Aren't you glad ».

Le troisième album, « Clear », s'ouvre sur un rock fantastique, « Dark eyed woman »; il y a là toute la puissance conjugée d'Ed Cassidy et de Randy « keep on buzzin' » California employée dans un morceau aux changements de rythme imprévisibles, caractéristique de Spirit. Parmi les autres compositions, on peut distinguer: celles qui marquent un certain retour vers l'atmosphère des deux précédents albums (« Cold wind », « Give a life, take a life »); les morceaux prétextes à quelques traits d'ironie (« Policeman's ball », « New dope in town »); enfin les instrumentaux (« Caught », « Ice », « Clear »), partagés entre les tendances jazz-classique-symphonique de Cassidy, Locke et Ferguson. La pièce maîtresse est sans aucun doute

« Clear », qui est en quelque sorte une tentative (réussie) d'insertion d'un guitariste de rock (Randy California) au sein d'un orchestre à cordes; California joue ici dans un style très proche de celui de Wes Montgomery une partie de guitare fort belle du fait de son extrême dépouillement... On sent que le Clear n'est pas un vain mot pour Spirit: semblable à un grand manteau de neige, la section de cordes oppose au sensitif des phrases de California la majesté du temps immuable qui s'écoule.

Docteur Sardonique

Sorti au début de cette année, « Twelve dreams of Dr Sardonicus », le quatrième et dernier album, restera dans l'histoire de Spirit comme le seul disque controversé que le groupe nous ait offert. Produité par David Briggs, « Twelve dreams of Dr Sardonicus » (Dr Sardonicus est un film du genre fantastique réalisé en 1963 par William Castle) fut interprété par l'ensemble de la critique comme une tentative de délire onirique créé quelque peu artificiellement et, de ce fait contrastant violemment avec la fraîcheur naturelle à laquelle le groupe l'avait habituée... Ce qui me semble faux... « Twelve Dreams » n'est pas tant la peinture de l'univers mental de Spirit que la réalisation d'un désir d'aborder (même si la démarche n'est pas toujours évidente) les problèmes posés à l'homme par l'existence de ses semblables: sa place dans la Nature, le danger des produits chimiques et les mutations qu'un emploi abusif peut entraîner, la lutte, la mort, l'Espace, et puis, en toile de fond, l'Amour, que l'on retrouve sous plusieurs formes tout au long de ce disque... « Quand je te touche, j'ai le sentiment de toucher le ciel » (« When I touch you »). Pour la première fois, Spirit acceptait de descendre de sa tour d'ivoire, là-bas en Californie, et de s'intéresser à l'Homme; certes, sa tentative n'était pas encore très conséquente, ses mots manquaient parfois de poids; cependant il y avait une volonté de s'exprimer différemment, peut-être le besoin soudain de créer quelque chose de neuf... et ça c'est important; je dirai même que c'est l'essentiel. On a également reproché au Spirit de « Twelve dreams » d'être tombé dans une certaine facilité en faisant un usage excessif de l'artifice (titre, « artwork » de la pochette, adjonction intempestive des cuivres)... Je crains que ceux qui en sont arrivés à de telles conclusions ne se soient laissés prendre à un jeu dont les éventuels partenaires (Spirit) étaient absents; car c'est bien mal connaître le groupe que d'imaginer qu'il eût pu tomber dans ce piège de la facilité qu'il évitait (ou parodiait: écoutez « Mr Skin » depuis plus de trois ans... L'« ordure fraîche », la pochette du premier album, le titre du troisième étaient-ils des artifices? Je ne le pense pas.

D'un point de vue strictement musical,

« Twelve dreams of Dr Sardonicus » (des quatre albums de Spirit, le plus facile à écouter) vaut d'être acheté sur le champ par tous ceux qui liront cet article; ne serait-ce que pour le splendide « When I touch you », mirage de ce qu'aurait pu être la heavy-music (et même le hard-rock) si elle n'avait pas été interprétée par les abrutis qui composent la presque totalité des formations du genre... (inscrivez dans les pointillés le nom du groupe de hard-rock que vous HAISSEZ). Les douze rêves du docteur Sardonique, ce sont « Prelude/Nothin' to hide » (« Nous n'avons rien à cacher/A la même femme nous sommes mariés »), « Nature's way », une ravissante ballade « à la McCartney » traitant de la mort, « Animal 200 », « Love has found a way », « Why can't I be free » (l'old Spirit éthéré), « Mr Skin » (terrible potentiel commercial; pourquoi ne pas l'avoir sorti en simple?), « Space child » (aux oscillations « psychédéliques »), « When I touch you » (Wow), « Street worm », « Life has just begun », « Morning will come » et « Soldier ». Voilà. Nous avons parlé de Spirit; un peu tard, certes (« Better late than never »), mais en cette année 1971 où le monde de la rock'n'roll music semble bien calme, il n'est peut-être pas superflu de se retourner quelquefois sur le passé afin de découvrir, retrouver ou mieux comprendre des groupes (ou artistes) sur lesquels on n'avait pas jugé nécessaire de s'étendre, faute de temps (ou de curiosité). Même si ces groupes sont aujourd'hui dissous. L'Esprit s'est séparé il y a quelques semaines... Cinq bons nouveaux groupes en perspective? Oui, très certainement: Mark Andes (le bassiste) et Jay Ferguson (le chanteur) se produisent actuellement en duo... Gageons que des gens comme Ed Cassidy, John Locke et surtout Randy California (« I like to dominate ») feront bientôt, et pour longtemps encore, parler d'eux; les enseignes aux néons où logent les Superstars vont maintenant s'éteindre très vite, mais la petite flamme de l'Esprit continuera à briller dans le noir. CLEAR...

Cow-boys psychédéliques

Totalement différent de Love et surtout de Spirit, qui sont des groupes de Los Angeles, Quicksilver est une des plus vieilles formations de Frisco avec le Dead et l'Airplane. Ses membres originaux (John Cipollina, Gary Duncan, David Freiberg, Greg Elmore) furent de ceux qui donnèrent aux historiens du rock l'occasion d'affirmer que les musiciens de San Francisco étaient des musiciens de scène, par opposition à leurs homologues de Los Angeles considérés comme des musiciens d'albums, du fait de leur plus grande aisance dans les studios; Gary Duncan déclarait à cette époque: « En jouant « live », un morceau évolue durant votre prestation. Dans un studio, vous attaquez les choses avec votre intellect; sur scène il n'y a plus que l'émotion ». Quicksilver, ce sont les cow-boys de l'ère psychédélique, des types qui démarrent leurs séances d'enregistrement au revolver et peuvent attendre un an et demi un ami qui était en prison... L'histoire de Quicksilver remonte à 1963, époque à laquelle David Freiberg, un jeune employé des chemins de fer, découvre qu'il n'est pas nécessaire de travailler pour vivre et qu'il peut se faire autant d'argent en chantant le week-end dans des clubs folk;

c'est le « drop-out »: les pills, la rencontre avec une chanteuse, et un duo, David and Michaela, est formé... Cela durera jusqu'à ce qu'elle décide de se marier avec un ingénieur; lui, seul, se fait arrêter, passe deux mois en prison et, à sa sortie, décide de chercher un rock'n'roll band. Un jour, il découvre une grande maison où vit une communauté de dealers dans laquelle il rencontre John Cipollina et un harmoniciste du nom de Jim Murray; Cipollina est alors employé dans une agence immobilière: chaque matin il se rend à son travail, flippant perpétuellement, une guitare, une basse et un ampli dans le coffre de sa voiture; croyant qu'il est surmené, son chef de service lui offre deux semaines de congé... Cipollina ne reviendra pas; après une première nuit passée dans la maison sur la colline à jammer avec ses amis, il décide, ayant quelque argent pour vivre (« J'avais réussi à vendre une maison par inadvertance »), de former un rock'n'roll band. Pour réaliser ce projet il choisit, naturellement, David Freiberg et Jim Murray; les trois hommes pensent un temps s'associer à Dino Valenti, un chanteur folk de New York (il s'était produit avec, entre autres, Karen Dalton et composa, quelques années plus tard, « Get together », cet hymne à la Rock Generation dont les Youngbloods firent un immense succès) mais celui-ci est arrêté pour « dope possession » et envoyé en prison. C'est alors que les trois amis rencontrent Gary Duncan et Greg Elmore qui jouaient précédemment dans un groupe sans succès, The Brogues... Le Quicksilver Messenger Service est formé à Mill Valley (faubourg de San Francisco) vers le milieu de l'année 1965; le nom Quicksilver a été choisi parce que les membres du groupe croient fermement à l'astrologie et sont tous du même signe, la Vierge (exception faite de Murray qui, d'ailleurs, partira très vite); les Vierges, on le sait, subissent l'influence de Mercure (ou Hermès), le messager des dieux, lui-même dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs; le mercure est plus communément appelé vif-argent (quicksilver).

Après des débuts anonymes dans les petits clubs et coffee houses de North Beach, Quicksilver obtient ses premiers engagements importants au Fillmore et surtout à l'Avalon, où il jouera soixante-quinze fois, ce qui lui permet de se forger une solide réputation auprès des freaks locaux, et même de devenir une véritable institution dans les cercles hips de San Francisco. Dino Valenti sort de prison mais ne se joint pas au groupe, celui-ci étant parvenu à une certaine cohésion qui ne nécessite plus l'adjonction d'un nouveau membre. A cette époque, les musiciens de Quicksilver vivent d'acid, de concerts gratuits et de vibrations, refusant systématiquement toute espèce d'association avec le système des agents et des circuits traditionnels; ils n'essaient même pas de bénéficier de la vogue du Flower-Power, en été 1967, lorsque les représentants des grandes maisons de disques américaines écumant la Californie à la recherche des exposants de cette musique magique qu'est devenue le San Francisco sound. Il va falloir attendre le début de l'année 1968 pour que le groupe accepte de signer un contrat d'enregistrement avec Capitol qui lui offre toutes facilités de contrôle artistique, de bons pourcentages sur les ventes et \$ 50 000 d'avance; malgré cela, tout le monde a l'impression que Quicksilver, dernier des grands groupes d'Acid-Rock à

avoir signé, a laissé passer sa chance, sa décision d'enregistrer étant venue trop tard.

Images de la Wells Fargo

Au cours de l'été 1968 sort le premier album de Quicksilver Messenger Service, produit par Nick Gravenites, Harvey Brooks et Pete Welding; le groupe se compose alors de John Cipollina (guitare solo), Gary Duncan (guitare, chant), David Freiberg (guitare basse, viole électrique, chant) et Greg Elmore (drums, percussion); les morceaux que l'on trouve sur l'album figurent parmi les premiers que le groupe ait jamais joués et certains remontent à 1965; si « Pride of a man » ou « Gold and silver » sont intéressants, l'œuvre maîtresse du disque est sans aucun doute « The fool », une composition de Duncan et Freiberg; « The fool », c'est la quintessence du San Francisco sound, 12'10" de crescendo enfiévré, alternance de délire et de silences, d'orages et d'accalmies: les deux soli qu'y prend Cipollina (avec les interventions de Duncan au contrechant) comptent, avec celui de Kaukonen dans « Spare chayne » (« After bathing at Baxter's »), parmi les plus beaux de toute l'histoire du rock'n'roll californien; les phrases de ces soli sont hargneuses, mauvaises; Cipollina semble tirer de sa Gibson les grognements de menace d'un chien qui voudrait mordre à la gorge... Et puis, toujours, ce côté hispanisant que l'on retrouve chez la presque totalité des guitaristes de San Francisco, lyrisme qui joue parfois de mauvais tours à Carlos Santana. Quicksilver ne s'étant pratiquement jamais produit en dehors de la Californie, son premier album ne se vendit pas dans les proportions escomptées par Capitol. A la fin de l'année 1968, une tournée de promotion fut organisée et Quicksilver joua à New York; après leur prestation, Annie Fisher, du Village Voice, écrivit:

« Le groupe évoque des images de blanches missions espagnoles aux toits de tuiles rouges, dans l'ancienne Californie; des images de la Wells Fargo, de la corruption de San Francisco en 1865 et de la pureté encore intacte de San Francisco en 1965. Quicksilver est un film musical et mental de l'histoire de l'Ouest ».

Sorti au printemps de 1969, le second album, « Happy trails » est généralement considéré comme le meilleur disque de Quicksilver. Enregistré en partie « live » (aux deux Fillmore), « Happy trails » révèle l'énergie dont pouvaient faire preuve les musiciens californiens à cette époque (« Nous jammons tant que cela marche »); la formation du groupe est inchangée et l'on sent à quel point les quatre hommes sont soudés et se comprennent. La première face est tout entière occupée par la « Who do ou love suite », basée sur le classique de Bo Diddley; bien qu'il ait été enregistré en plusieurs occasions, le « Who/When/Where/How/Which/Who do you love? » montre d'une manière éclatante la cohésion du groupe. Sur la face B, il y a une excellente version de « Mona » (autre classique de Bo Diddley), « Maiden of the cancer moon » (au climat quelque peu hendrixien), « Calvary » et « Happy trails »... On ne peut pas parler d'« Happy trails » sans mentionner la merveilleuse pochette réalisée par Michael Ferguson (ex-Charlatan) de Globe Propaganda; cette pochette dépeint le départ d'un cavalier qui, dans le couchant, quitte sa



Randy California (Spirit).

femme et sa cabane pour on ne sait trop quelle randonnée (je vous conseille de trouver ce disque en édition américaine, la pochette française ayant été massacrée). Peu de temps après la sortie du second album, Gary Duncan quitte Quicksilver dans le but de former avec Dino Valenti un groupe du nom d'Outlaws. Tout le monde pense alors que c'en est plus ou moins fini du Vif-Argent mais, vers la fin de l'année (1969) on apprend que Nicky Hopkins, le pianiste-vedette anglais, s'est joint à la formation qui travaille déjà sur un nouvel album. Au cas où ce serait nécessaire, rappelons que Nicky Hopkins, issu en 1963 des Cyril Davies' All Stars, se rendit célèbre en participant aux séances d'enregistrement de gens comme les Beatles, les Stones, les Kinks, les Who, Donovan, etc., et entra dans le Jeff Beck Group lors de la tournée américaine de l'automne 68; à la dissolution de ce groupe, Hopkins resta aux Etats-Unis et travailla avec le Steve Miller Band; c'est à cette époque qu'il devint ami avec John Cipollina.

Au début de l'année 1970 sort « Shady grove », le troisième album de Quicksilver. Nicky Hopkins au piano, à l'orgue, au céleste et au clavecin a remplacé Gary Duncan et le disque se trouve profondément marqué par cet excellent musicien, malheureusement incapable de limiter la longueur de ses interventions. Beaucoup de ceux qui avaient aimé « Happy trails » furent déçus par « Shady grove »; certes nous nous trouvions devant un disque d'une joliesse et d'une délicatesse exquis, empreint d'un certain goût du suranné fort attachant et d'une volonté de retenue évidente, mais il était permis de regretter les envolées magistrales de John Cipollina; ces longs soli tourrés et vibratoires; évolution naturelle, dira-t-on... Oui, mais il semble quand même que Nicky Hopkins ait été quelque peu envahissant (dans Friends, Arthur Davies allait jusqu'à dire qu'Hopkins avait réduit les trois Californiens à l'état de backing-band). Suivant ses goûts on préférera « Shady grove » aux deux premiers albums mais, quoi qu'il en soit, on est obligé de constater que l'arrivée d'Hopkins a plus ou moins brisé le charme de cette identité californienne qui collait si bien à Quicksilver. Pour conclure avec cet album, il faut citer les titres les plus intéressants: « Shady grove », à l'introduction explosive, « Flute song », petite merveille de fraîcheur et de calme paisible, « Joseph's



John Cipollina (Quicksilver).

coat » (Cipollina y est bien présent) et « Edward » (The Mad Shirt Grinder), le morceau d'Hopkins, prétexte aux habituelles démonstrations de virtuosité.

L'arrivée de Valenti

Au mois de février 1970, Quicksilver s'illustre en prenant parti et en jouant pour le Family Dog alors en lutte contre l'union des musiciens de San Francisco; le groupe participe également, en compagnie du Grateful Dead et de Santana, au tournage d'un film télévisé « éducatif » (?) sur... le Jefferson Airplane; parallèlement à cela continue l'aventure de certains membres du Vif-Argent qui ont pris l'habitude de se produire avec leurs amis du Dead et de l'Airplane dans un groupe nommé Triad. C'est cette époque que choisit Gary Duncan pour revenir chez Quicksilver; il amène avec lui Dino Valenti qui va très vite devenir (hélas) le leader du groupe, comme on peut s'en apercevoir au mois de septembre suivant, lorsque sort le quatrième album, « Just for love ». La formation de Quicksilver est désormais la suivante: Dino Valenti (chant, guitares, congas, flûte), Gary Duncan (chant, guitares électrique et acoustique, maracas), David Freiberg (chant, guitare, basse), John Cipollina (guitare, slide-guitar), Nicky Hopkins (piano) et Greg Elmore (drums, percussions). Enregistré à Hawaï, « Just for love » est désespérément frustrant; la majeure partie des vocaux est interprétée par Dino Valenti, facilement reconnaissable à sa voix nasale et bien connu pour son sens du dramatique quelque peu embarrassant... Quant à Cipollina, il est de moins en moins souvent présent, excepté dans « Cobra » (sa propre composition) un des seuls morceaux intéressants du disque avec « Gone again ».

A la sortie du cinquième album, « What about me », on ne peut que constater que la désagréable impression laissée par « Just for love » ne fait que se confirmer... Non, Jacques Chabiron, « What about me » n'est pas « le meilleur disque de Quicksilver » (Rock & Folk, mars 71); il s'en faut même de beaucoup... Dix morceaux, dont sept compositions de ce romantique besogneux et lassant qu'est Dino Valenti (il signe Jesse Orris Farrow) et, comme par hasard, les seuls titres intéressants sont signés Cipollina (« Local color »), Hopkins (« Spindrifter ») et Duncan (« All in my mind »); on se demande d'ailleurs ce que les membres de

Quicksilver ont pu trouver à Valenti pour en faire leur leader, chanteur et compositeur attiré, eux qui sont tous capables d'écrire des choses plus originales que celles commises par « Jesse Orris Farrow ». Où est le temps où Freiberg chantait et jouait de la viole électrique? Où est le temps où les guitares de Cipollina et de Duncan dialoguaient dans des soli vibrants d'électricité? On comprend l'état d'esprit dans lequel Cipollina aura quitté Quicksilver, en voyant son groupe, formé cinq ans auparavant à la grande époque de l'explosion libératrice de l'Acid-Rock, devenir l'orchestre d'un chanteur médiocre (Valenti). Sur « What about me », Cipollina et Hopkins sont encore là, mais le groupe est augmenté de Mark Naftalin (ex-pianiste de Butterfield et de Mother Earth, peut-être le futur remplaçant d'Hopkins), Jose Rico Reyes (percussions, congas, chant) et d'une section de cuivres dans laquelle on retrouve d'autres membres de Mother Earth (Martin Fierro, Ron Taormina, Frank Morin). Tous ces gens constituent un très beau line-up qui n'est malheureusement pas exploité à bon escient sur le disque... Il faut aussi signaler la merveilleuse pochette de « What about me » qui, comme celle de « Just for love » est due à Michael Cantrell.

Que sera le prochain album de Quicksilver? On ne peut espérer beaucoup, tant que Dino Valenti aura au sein du groupe l'importance qui est sienne aujourd'hui. Peut-être l'histoire du Vif-Argent continuera-t-elle avec le nouveau disque sur lequel travaille actuellement John Cipollina, le seul qui semble avoir gardé l'énergie des premiers jours... Au travers de Quicksilver, c'est le problème de toute la musique West-Coast qui est posé; les grands groupes de l'Acid-Rock semblent aujourd'hui se chercher: le Dead a opté pour le/la Country et donne l'impression d'en être satisfait; l'Airplane tente toujours de régler ses conflits internes; Big Brother donne dans le funky et subit une très nette influence de Nick Gravenites; quant à Quicksilver, il semble s'être figé dans une sorte de léthargie difficilement compréhensible venant de gens qui ont donné à la Rock'n'roll Music l'un de ses plus beaux fleurons: « Happy trails »... Mais le Vif-Argent est un messager insaisissable et demain, peut-être, il nous apportera de nouvelles richesses. — YVES ADRIEN.

Discographie

SPIRIT
Spirit. CBS S 63.278
The Family That Plays Together. CBS S 7-63.523
Clear. CBS S 63.729
Twelve Dreams Of Dr Sardonicus. Epic BN 26.281
(réf. françaises)

QUICKSILVER
Quicksilver Messenger Service. Capitol ST 2.904
(réf. américaine)
Happy Trails. Capitol CO 62-80.048
(réf. française)
Shady Grove. Capitol SKAO 391
(réf. américaine)
Just For Love. Capitol SMAS-498
What About Ma. Capitol SMAS-630
(réf. américaines. Import. Pathé)
Best Of. Capitol 5 CO 54-80.691
(Pathé Import Hollande)



Steve Waring.

FOLK POUR TOUS

Une grande vedette à Lyon et plein de nouveaux fous à Malataverne.

Un week-end attendu depuis longtemps, celui de la Pentecôte avec le Festival de Malataverne. Mais avant d'en venir à cet événement, car c'en est un, nous avons eu droit à l'intermède du passage en France de Joan Baez, dont il me faut vous entretenir en premier lieu.

La folle du folk

On pourrait presque l'appeler « l'affaire Joan Baez », tant elle a pris d'ampleur dans la presse écrite et parlée, ou dans les conversations privées. Pour ceux qui n'y étaient pas, rappelons brièvement les faits, car ils en valent la peine : Joan Baez, on le sait, a enregistré quelques chansons composées en collaboration avec Ennio Morricone pour le film « Sacco & Vanzetti » (cf. ailleurs dans ce numéro à ce propos). Elle avait décidé de venir en France spécialement pour la présentation officielle et la première projection de « Sacco & Vanzetti » dans le cadre du Festival de Cannes, conciliant

par-là un petit coup de publicité pas chère et la certitude de voir le film (dont elle craignait qu'il soit interdit aux Etats-Unis, du moins c'est ce qu'elle a déclaré). Apprenant cette visite, Norbert Gamsohn (qui a déjà fait tourner en France un tas d'artistes pop étrangers intéressants, comme Country Joe McDonald) avait contacté Joan et son imprésario américain Manuel Greenhill, et signé un accord pour deux récitals, le vendredi 27 mai au Palais des Sports de Lyon et le dimanche 30 au théâtre antique de Châteaueuvallon (région de Toulon), en plein air. Pour ces deux occasions, Joan n'a touché aucun cachet et la recette, une fois payés les frais d'organisation, a été entièrement reversée à une association pacifiste, cette fois au profit d'un groupe d'objecteurs de conscience espagnols.

En me rendant à Malataverne, je me suis donc arrêté à Lyon le vendredi soir. Ce récital fut un triomphe pour Joan qui,

comme on s'y attendait, attira une foule immense (plus de douze mille spectateurs) qu'elle mit sans peine « dans sa poche » dès la première chanson. Avec même un peu trop de facilité. Les salves d'applaudissements n'arrêtaient pas de retentir dès l'intro de chaque ancien succès (comme « Suzanne », « Donna, Donna, Donna » ou « Swing low, sweet chariot »), tandis que les rires finauds des connaisseurs s'élevaient clairement à chaque plaisanterie de la chanteuse, sans attendre la traduction de l'interprète (sur l'air de : « Je comprends l'américain, MOI »). Tout cela était bien gentil ; Joan, d'ailleurs en très bonne forme vocale et scénique ce jour-là, faisait des efforts visibles pour se montrer digne de sa légende. Elle chanta même des œuvres moins connues que les susnommées, comme le merveilleux « Love is just a four-letter-word » du père Dylan, au cours duquel elle tenta de nous faire rire en imitant la voix de



l'auteur, sur le ton de la « private joke ». Mais l'on ne pouvait s'empêcher de ressentir, à-demi voilé par le charme, tout l'artificiel de son entreprise. Là-dessus, après deux ou trois rappels tonitruants, les petits enfants bien sages allèrent se coucher.

Le surlendemain, ce fut l'affaire de l'émission de Raymond Marcillac, « Télé-Dimanche ». Joan l'a racontée elle-même à l'occasion d'une conférence de presse improvisée à Paris le mardi suivant, et je résume d'après ses propos : elle avait d'abord prévu six chansons et, comme le cachet demandé était trop élevé pour les finances malades de l'Office, on convint finalement de trois chansons pour la moitié de la somme en question (c'est vraiment le règne du quantitatif !). Comme on le lui demandait, elle indiqua à l'avance les trois titres choisis, c'est-à-dire si je ne m'abuse « Blowing in the wind », « Let it be » et « Here's to you ». Toutefois, elle fit préciser à Raymond Marcillac que ce programme serait agrémenté de commentaires personnels. « De quoi allez-vous parler ? » demanda Marcillac. « De la guerre et de la paix, de mon Institut de la non-violence en Californie et des objecteurs de conscience », répondit Joan. Réaction de Marcillac, affolé : « Le public français ne s'intéresse pas à ces questions ». Il lui « suggère » de parler d'autre chose. Joan propose alors : « Je pourrais leur parler de mon mari David Harris, qui vient de sortir de prison ». Objection de Marcillac : « Mais les téléspectateurs français ne le connaissent pas... ». « Tant mieux, rétorque alors Joan, je vais en profiter pour le leur présenter ! ». A ces mots, Marcillac tente d'imposer à Joan d'utiliser les services d'un interprète choisi par ses « soins ». Elle refuse, précisant qu'elle s'est déjà fait rouler une fois ainsi et qu'elle a désormais son propre interprète, sûr et fidèle. Et elle conclut : « Si vous n'acceptez pas mes conditions, ce ne sera même pas la peine d'envoyer votre voiture me chercher à l'hôtel ». Mais dans l'après-midi survient ladite voiture. Pensant que ses conditions ont donc été acceptées, Joan se rend à l'émission. En direct, elle chante comme prévu « Blowing in the wind », pour commencer, et puis... plus rien. Son et image sont brutalement coupés. Tous les téléspectateurs ont deviné cette coupure particulièrement sournoise pour Joan puisque celle-ci, de son côté, a continué à parler jusqu'à ce qu'on la prévienne qu'elle n'était plus à l'antenne. Ces flics n'ont même pas eu la franchise de l'en avertir !

L'incroyable de l'histoire se situe à plusieurs niveaux : primo, Marcillac ferait bien de lire de temps en temps les journaux, il saurait de quoi parle Joan Baez (même les lecteurs de « Paris-Match » sont au courant) ; secundo : de

A. Korner et P. Thorup.



Carlos Benn Pott.



Steve Waring.



Roger Mason.



Les Barricadiers.



La messe Folk.



nouveau apparaît la répression par le canal de l'ORTF, qui décidément se distingue ces derniers temps, après le coup de « Post-Scriptum » banni de l'antenne, l'éviction du « Popclub » de Patrice Blanc Francard (entre autres) ; ce même « Popclub » où José Artur souhaitait interviewer Joan Baez le mercredi suivant, mais la direction lui conseilla d'y renoncer ; ce même « Popclub » où, une semaine auparavant, les musiciens du Band invités s'étaient vus refuser l'entrée par les sbires du rez-de-chaussée... tertio : censurer Joan Baez, même en se plaçant d'un point de vue réac, est inutile et on ne peut plus maladroït. Tout le monde en effet (sauf Mar-cillac-cellin) sait qu'elle n'a plus rien de subversif, si jamais cela fut le cas (ce ne le fut jamais). Seulement, à l'instar d'un CRS pris de trouille au milieu d'une manif, on perd son sang-froid et on tape sur tout ce qui dépasse, sans même se renseigner (ça fatigue ?) ; quarto, et conséquence de ce qui précède : Joan Baez étant très estimée d'un large public bourgeois « libéral », celui-ci (une fois n'est pas coutume) se réveille et proteste. Messieurs les censeurs, en dehors du vieux grincheux qui vous remercie dans « l'Aurore », vous perdez sur tous les tableaux, vous vous enfoncez dans votre mélasse et c'est bien fait pour vous ; cela se retrouvera : à chaque nouvelle maladresse, vous éveillez un peu plus la conscience politique des gens que vous croyez endormir.

Les fous du nouveau folk

Cela dit, avouons quand même que Joan Baez n'est pas fâchée de cette opération publicitaire imprévue... et venons-en au Festival de Malataverne. Toutefois, il est temps de faire d'abord ici une digression à propos d'un nouveau « folk-revival » qui, paraît-il, serait actuellement la note dominante dans le concert international de l'évolution pop : aux Etats-Unis, « Rock & Folk » en a donné maints exemples, les chanteurs solistes « à textes » (Neil Young, Van Morrison, James Taylor, etc.) ont le vent en poupe ; chez les chanteuses, il en va de même : en dehors de Joan Baez, Buffy Sainte-Marie et Judy Collins, après des années de patience où seule une poignée de passionnés les connaissait, sont enfin parvenues à une consécration tardive ; Tom Paxton triomphe en Angleterre, pays où par ailleurs les guitares sèches, les banjos et les mandolines refléurissent au sein des groupes pop, qu'ils soient de « hard-rock » (Led Zeppelin : « Gallows pole ») ou « à tubes » (Mungo Jerry : « Have a whiff on me », c'est de Leadbelly), cependant que John Lennon est lui aussi sensible au genre (« Working class hero »). En France, pour une fois on n'est pas trop en retard : après l'encourageante expérience du Festival de Lambesc, le mouvement a

affermi ses bases, multiplié les contacts par le canal des MJC, de la presse spécialisée, etc. Evitant de s'endormir sur ses lauriers, on va de l'avant et on s'ouvre aussi sur le monde pop : des boîtes comme le Piblokto de Dourges ou le Gibus à Paris inscrivent à leur programme, entre deux groupes pop, des musiciens comme Roger Mason et Steve Waring. Et le public, comme Roger me l'a confirmé, s'y montre extrêmement enthousiaste. Même des journaux comme « Charlie-Hebdo » ou « Actuel », jusqu'ici plutôt fervents de free-jazz, d'autres comme « Extra » ou « Pop Music », davantage intéressés par ce qui « marche en radio », consacrent d'importants articles au folk. Les Américains, pas fous, ont déjà inventé une étiquette destinée à récupérer la nouvelle musique : ils la nomment « introspective rock » (!). Bref, le sujet est dans l'air, le folk est dans le coup, et Vassal, pensez-vous, doit être content... mouais, dans une certaine mesure seulement. Parce qu'il faut faire la part des choses entre les deux aspects, contradictoires bien que

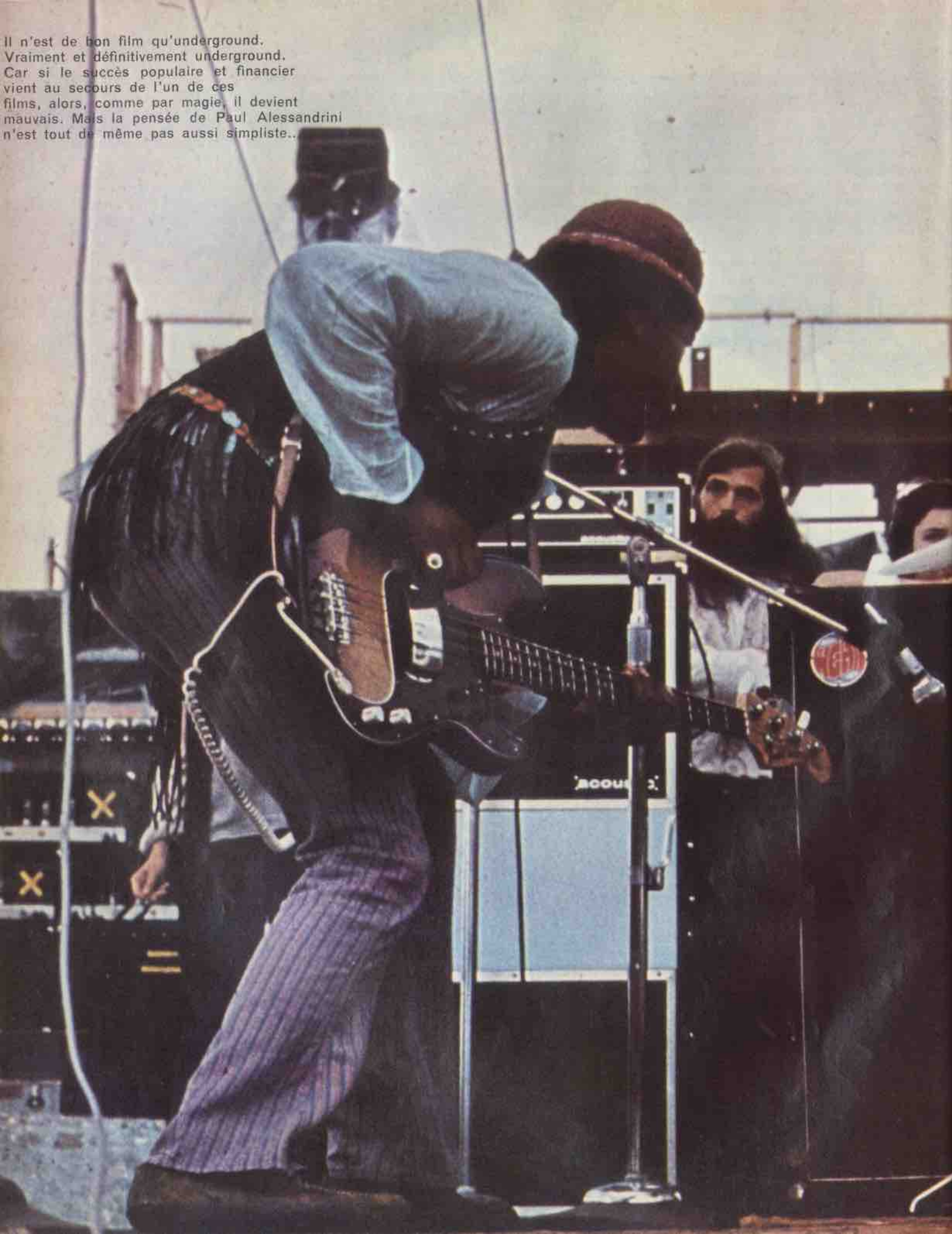
complémentaires, du problème. D'un côté, il est indiscutable que l'on assiste (et que nous participons) à un engouement spontané de la part d'un nombre croissant de musiciens et d'auditeurs pour une musique qui leur apparaît, grosso modo, plus artisanale, sincère et accessible que la pop trop sophistiquée/coûteuse/bruyante ; mais de l'autre apparaît le visage replet du « big-business » qui, voyant un marché (celui des groupes de « hard-rock ») en régression, cherche à en ouvrir un autre (celui des chanteurs de « folk ») ; bref, à renouveler le spectacle et à donner un sursis à la consommation des disques « de jeunes ». Jusqu'où cela nous mènera-t-il ? On souhaiterait que la (re-) découverte du folk par la « jeunesse pop » soit pour elle le prétexte à un dépassement et à une prise de conscience politique radicale. Le folk, par définition, est la musique créée par tous et n'appartient à personne ; lorsqu'il est authentique, il est vécu de l'intérieur, et non spectaculaire. C'est peut-être là sa meilleure chance : dans un pays où (nous venons d'en rappeler quelques

exemples) se multiplient censures et répressions en tous genres, le fait de promouvoir une musique qui puisse être jouée et chantée par n'importe qui, n'importe où et n'importe quand (ce qui ne veut pas dire n'importe comment !) est subversif en soi. Si cette redécouverte que je n'ose appeler « renaissance », en revanche, ne sert qu'à la consommation d'un nouveau type de produit, alors les bourgeois peuvent dormir tranquilles.

On me pardonnera (et sinon, tant pis pour « on ») d'avoir insisté longuement sur ces réflexions que bon nombre de lecteurs se sont probablement déjà faites tout seuls comme des grands, mais il est indispensable d'avoir présent à l'esprit ce mélange de plaisir, de contradictions et de mise en garde si l'on veut comprendre le problème de Malataverne. Que s'est-il passé en effet ? A l'origine devait avoir lieu ce week-end de Pentecôte une assemblée générale de l'Association « Folk-Song International », à Montélimar (A.G. avec fête et musique, évidemment). Montélimar (suite page 87) — JACQUES VASSAL.



Il n'est de bon film qu'underground.
Vraiment et définitivement underground.
Car si le succès populaire et financier
vient au secours de l'un de ces
films, alors, comme par magie, il devient
mauvais. Mais la pensée de Paul Alessandrini
n'est tout de même pas aussi simpliste..



PELICULES PLUS OU MOINS PARALLELES





Les Beatles dans «A hard day's night» (1964).

Les films sur le phénomène pop, les reportages sur les groupes, les festivals, la contestation, le problème de la révolte des jeunes, le conflit de générations, sont à la mode. Ils correspondent à une demande, donc ils sont devenus une marchandise commercialisable. Aussi, il sera difficile d'énumérer tous ceux qui essaient de cerner ces problèmes; de plus, ce n'est pas ici le propos. Au contraire, il s'agit d'éviter les détails anecdotiques, pour se livrer à une étude plus complète: voir, à travers les reportages filmés, les films de fiction, l'utilisation que fait le cinéma et par là même une société, de tous ces phénomènes de rupture et de rejet avec, en fond sonore, la musique de l'actualité, la musique pop. Par leur forme, leur mode de production, leur façon d'appréhender la réalité ou de construire une fiction, les films appartiendront à telle ou telle catégorie d'une approche cinématographique de cette réalité. Il sera donc possible de considérer, au-delà des films bons ou mauvais, ceux qui ne seront faits que pour «récupérer» et vendre une marchandise: la révolte, la contestation et

ses différents aspects; ou ceux qui tentent de cerner une réalité présente pour mieux la comprendre, appeler à l'action, pour tendre vers les films produits directement et sans auto-censure par les acteurs du mouvement eux-mêmes (films indépendants ou films underground). Puisqu'il n'est pas possible d'avoir la prétention d'évoquer tous les films, certains seront détachés, parce que plus accessibles ou visibles; ils symbolisent chacun à leur manière, un aspect de ce cinéma. Donc, nous ne nous limiterons pas aux seuls films sur la pop, mais nous élargirons le cadre pour tendre vers le cinéma qui témoigne du malaise existentiel, qui met en scène les manifestations et les mouvements politiques de la jeunesse, qui parlent de la répression, des débats à l'intérieur du mouvement, qui prouvent la confusion et la diversité des attitudes et des philosophies. Il sera nécessaire d'effectuer un retour dans le temps pour évoquer certains films qui, au même titre que de plus récents, ont marqué toute une génération, celle qui est née du rock and roll; films qui aidèrent à la construction de

mythes et de héros auxquels toute une génération s'identifie.

Les films pop de reportage

Ce sont les films pop qui restituent un moment, qui veulent illustrer la musique pour la musique et qui montrent le phénomène pop vu seulement de l'extérieur, unique sublimation de l'instant. Un cinéma qui entretiendra le mythe de la communion pour déposséder la musique de son contenu subversif et la réduire ainsi au seul spectacle. D'une certaine manière, la réalité proclamée sera travestie, transfigurée, par les «effets» cinématographiques (zoom, caméra qui bouge, flous artistiques, etc.). Le film devient alors un «film pop», c'est-à-dire un film d'art qui finit de détacher la musique de son contexte. **Monterey Pop** de Pennebaker se voulait déjà une représentation du seul phénomène musical, un film sur des groupes prestigieux, un spectacle retransmis tel quel malgré les quelques inserts ou interviews. Avec le temps, seul le témoignage musical (notamment Janis Joplin, Otis Redding, Hendrix) préserve au film



Peter Fonda et Dennis Hopper dans «Easy Rider» (1970).

un intérêt, puisqu'il ne transcrit pas ce qu'était le mouvement pop naissant. Rien n'est évoqué de cette recherche de communion en groupe alors à l'état embryonnaire et qui connut son apothéose avec Woodstock. On est en face d'un phénomène spontané presque magique. **Woodstock**, le film de Walddleigh, malgré l'extraordinaire matière à filmer, laisse cette même impression. Tout est réduit au spectacle qui efface la réalité, le film consolide définitivement le mythe Woodstock: trois jours de paix, d'amour et de musique. La glorification d'une multitude de signes, de gestes, d'attitudes, de rituels, qui seront répétés ensuite, de festival en festival, à travers le monde. La musique est pour le réalisateur prétexte à un exhibitionnisme technique fastueux et qui emprunte à tous les artifices de la mise en scène du cinéma bourgeois, pour produire un objet sonore et visuel séduisant, somptueux, consommable pour le plus grand nombre, rassurant: un film par parenthèse «sublime», d'un moment «sublime». A ce niveau d'exploitation d'un moment, tout est question de moyens:

nombreuses caméras, nombreuses vedettes, couleurs, prise de son, et les artifices du montage. Des moyens qui manquèrent aux réalisateurs des films sur le festival d'**Amougies**: l'événement lui-même était de moindre importance (moins de pop stars) mais aussi les possibilités techniques moins riches. D'où un son désastreux, et une plus grande difficulté à dépasser les images du groupe pour tendre vers l'esthétisme «parfait» d'une production comme Woodstock. **Let it be**, parce qu'il ne possède ni le raffinement ni l'ampleur de Woodstock, mais aussi parce qu'il n'essaye pas d'être un approfondissement du phénomène Beatles, s'offre comme une simple représentation des Beatles sur un toit. Ce n'est alors ni un film mythologique ni un cinéma qui fait parler le réel, seulement une bande d'actualité pour le lancement d'un disque. **Gimme Shelter**, de David et Albert Maysles et Charlotte Zwering, au même titre que les films précédents est un témoignage-document sur Altamont: les rapports entre la musique, la fascination qu'exercent les Rolling

Stones et le conditionnement, la réaction d'une foule. Les Rolling Stones sont montrés comme catalyseurs d'une violence inconsciente, rentrée, et qui peut exploser à tout instant. Ils deviennent les révélateurs d'une frustration, l'accident de parcours est alors inévitable. Mais, là aussi, l'événement est difficilement dépassé: un reportage d'actualité dont les images sont redistribuées autour de l'élément principal, le moment fort, le meurtre. Ce style de cinéma semble vouloir se présenter comme une super-production télévisée où sont mêlés spectacle et actualité, mais où le document est transfiguré par le spectacle: ici, les Stones, et surtout Jagger, sur scène. L'érotisme provocateur de ce dernier plane sur Altamont, sur les réactions des Wild Angels, jusqu'au moment de l'explosion, du sacrifice presque rituel à travers le meurtre («Sympathy for the devil»). Au-delà de la musique, c'est la force du mythe qui renaît: la meilleure définition des Stones, l'illustration de leur pouvoir d'«idoles», avec cette sorte d'apothéose noire.



Mad dogs and Englishmen, ou « Joe Cocker and Co take a trip » est harmonisé autour du personnage central de Joe Cocker. C'est aussi un film de reportage, sur l'équipée de cette impressionnante famille : 114 minutes à travers les États-Unis pour cette communauté musicale itinérante de quarante-deux membres qui vécurent et jouèrent ensemble, entourant ce pantin désarticulé, l'interprète de textes qu'il fait revivre. Mais encore une fois le film s'inscrit dans une perspective de consommation idéaliste : ne sont montrés que les aspects envoûtants, triomphants, de cette aventure. Ici, comme dans tout ce cinéma, on ne détruit pas le mythe sur lequel est fondé tout le système de la marchandise pop. C'est un catalogue d'images séduisantes, un monde féérique pour le rêve, et surtout la restitution des talents d'interprète de Joe Cocker, et la folie du show. Ce « grand cirque magique » dirigé au cinéma par Adidge, n'est que le pendant en images du disque paru chez RCA et dont les musiciens sont les acteurs. Toutes les prouesses techniques de ce cinéma n'aident pas à pénétrer le personnage Cocker et la frénésie qui l'anime : les motivations cette de explosion scénique restent inconnues, et celle-ci semble s'éteindre dès que l'on s'éloigne des rampes de la scène. L'**Elvis Show** n'est qu'une glorification de l'idoie, du fils du peuple qui a réussi et qui jouit des fastes du capitalisme américain. Les images non personnalisées d'un professionnel exécutant à la perfection les attitudes scéniques de son show. On entretient la mythologie du « héros », adulé de ses fans, couvert d'argent. On veut provoquer le rêve pour fans-midinettes. On sent pourtant qu'on est loin du Presley des débuts, qui fit trembler les familles américaines. Ce n'est que le chemin de la récupération qui mène des quartiers populaires aux casinos de Las Vegas. La caravane de Reichenbach, film sur la Hog Farm, communauté hippie itinérante, fait partie de la constante recherche par ce réalisateur de sujets à la mode, ici le hippisme.

A l'intérieur de ces films-reportages, il faut créer une distinction entre ceux qui ont été évoqués précédemment, et ceux qui, en suivant une pop star, essaient de cerner tout un contexte en se livrant à un travail psychologique. Donc, ce sont moins des films d'art esthétisants qu'une sorte de cinéma-vérité qui, tout en exposant l'instant (sans le travestir), veut découvrir ce que cette réalité, une situation, un personnage, cachent. L'exemple le plus remarquable en est le film de Pennebaker, **Don't look back** : Bob Dylan pourchassé par la caméra continuellement présente est comme fait prisonnier, mis à nu. Chaque geste, attitude, mouvement d'humeur, est exposé, disséqué ; de même les rapports

avec son entourage, avec la scène, le vedettariat, les « relations » (Joan Baez), les rivalités (Donovan). Le film n'est déjà plus un spectacle, mais un travail, un essai filmé sur une super-star. Loin d'entretenir une mythologie, il s'y oppose, il la désamorce. Le film tourné en noir et blanc accentue cette impression de réel qui vient s'opposer au mythe Bob Dylan, au « dieu vivant ». Il est l'artiste-artisan des mots et des sons, qui reflète une génération et ses aspirations. C'est la démarche du film : montrer, derrière l'exhibitionnisme de la scène, la légende, un jeune homme qui est le produit mais aussi le porte-parole d'un mouvement de rupture à l'intérieur de la jeunesse américaine. Un mouvement qui ira en s'amplifiant et que nous découvrons dans tous les films récents.

Elvis Presley dans « Elvis Show » (1970).



Les films de fiction

En dehors des films directement issus de la pop, ses mythes et ses héros, il existe toute une série de films de fiction qui veulent montrer la révolte, la délinquance juvénile, le mouvement de contestation et qui ont, pour cela, comme fond sonore, la pop music. Si l'on établit un retour dans le temps, quatre films témoignent de l'apparition du rock'n'roll (indirectement) avec le phénomène de la moto, les jeunes chômeurs, la violence, le conflit avec la famille, avec l'autorité. Un monde qui s'oppose délibérément aux valeurs, aux tabous de la société libérale bourgeoise. Ces quatre films ont aussi entretenu la mythologie de cette révolte et le rituel qui l'accompagnait : blousons noirs, moto instrument de plaisir sexuel mais aussi de torture et de jeu avec la mort. Ce fut bien sûr **L'équipée sauvage** de Laslo Benedek : l'univers des bandes à moto, avec la

glorification du chef. Ce film marquait la naissance du mythe Marlon Brando. L'identification se faisait d'autant plus facilement que la délinquance s'accompagne de ce jeu violent que le film ne faisait que reprendre pour l'amplifier : la cruauté de ceux qui jouent avec la mort, à travers les rondes à moto, l'opposition à la police etc. C'était, de toute façon, un film récupérateur puisque n'offrant que la reconstitution de ce rituel violent sans jamais essayer de déterminer les raisons de cette marginalité, de cette violence. Ou simplement en la réduisant au romantisme de la jeunesse, né de problèmes psychologiques. Marlon Brando construisait, dans le rôle du chef de bande et par la systématisation d'une attitude physique, d'un cérémonial initiatique et cynique, le début de sa légende. Il devenait un héros, et ce film la glorification d'une révolte qu'il réduit cependant à ses phénomènes les plus extérieurs. **Graine de violence**, de Richard Brooks, devait jouer ce même rôle de « roman photo » qui mythifie la révolte, avec la projection sur l'écran d'une violence qui conduit au sang : le stylet qui jaillit, la révolte contre le professeur, le meurtre. Avec, musicalement, la présence du rock'n'roll. Car c'était l'époque de l'apparition de Bill Haley et d'Elvis Presley : un rock synonyme alors de violence, de cri de ralliement, d'appel à la subversion. C'était la musique des ghettos blancs, des jeunes que la bourgeoisie rejette, des orphelins de l'Amérique : une musique prolétarienne qui devait s'étendre de par le monde. Ce film, en proposant ces images artificielles, fictives, symbolisait et exprimait pourtant visuellement les sons de cette génération. Deux autres films marquèrent cette époque de manière décisive, sans pour cela mettre en scène directement (musicalement) le rock'n'roll. Tous deux tournés avec James Dean : **La fureur de vivre** de Nicholas Ray et **A l'est d'Eden** d'Elia Kazan. James Dean a représenté et continué de représenter le mythe de la jeunesse en révolte, le mythe de la soif de vivre dangereusement, que sa mort au volant d'une voiture de sport n'a fait que consolider. Dans **La fureur de vivre**, on retrouve le malaise existentiel, la recherche d'une identité dans la violence, le couteau (l'arme du corps à corps). Tous les symboles d'une frustration qui explose et qui se développe, dans un milieu étudiant, avec la terreur du quotidien. On assiste à la décomposition d'une société de l'abondance qui sécrète ses marginaux. Avec **A l'est d'Eden**, c'est un autre aspect de l'Amérique en décomposition : les rapports avec la famille, l'idée du départ, tous les complexes freudiens, l'effondrement de certaines valeurs, la nostalgie d'une enfance, le romantisme des rêves, et des rencontres sentimentales. Tous ces films

qui marquèrent une génération et aidèrent à construire le mythe Brando et James Dean furent tournés en 1954 et 1955. Nous les avons choisis parce qu'ils témoignent de l'actualité de cette époque et que leur force poétique vient de cette actualité : le début d'une plaie qui s'ouvre dans le grand corps du capitalisme américain à travers ses enfants. Une rupture qui s'opère et qui permet l'éclosion du rock'n'roll.

Des films de fiction plus récents s'insèrent dans ce démontage des rouages psychologiques de la jeunesse : films sur le déclassement, la drogue, le suicide moral et physique. Mais ce sont pour la plupart des films qui s'inscrivent dans le circuit d'un cinéma traditionnel, celui du spectacle. Une poétique qui ne se confronte au réel que pour le remettre en scène, le parer d'oripeaux cinématographiques (luxé de la couleur, dramatisation des situations, etc.). Eux aussi deviennent d'une certaine manière des films mythologiques ne dénonçant en rien l'idéologie en place ou ne s'y heurtant pas de front. Leur « artificialité artistique » les rend complaisants envers la dégradation et le pourrissement américains et ainsi de la société bourgeoise en général : qu'il s'agisse d'**Easy rider**, de **Zabriskie point**, de **More**, mais surtout de **Performance** et de tous les films de Corman (**The Trip**, **Les anges sauvages**, etc.). Là encore, il n'est pas question de passer en revue tous les films qui sont construits sur les différents aspects de cette crise existentielle. Plutôt ceux-là parce qu'ils sont représentatifs, parce qu'ils font tous appel à la musique pop dans leurs bandes son, donc veulent se marquer historiquement. Ils ont de plus chacun, d'une manière ou d'une autre, été revendiqués par la presse pop. **More**, le film de Barbet Shroeder, en raison même de son succès, est un film qu'il est important de considérer. La « descente aux enfers » à travers l'expérience de plus en plus aliénante de la drogue est un thème à la mode. Le film en couleurs dans l'univers privilégié d'Ibiza accentue encore l'artificialité de ce drame. On tourne naïvement autour du mythe de la conscience explosée, du gouffre noir de l'inconscient, jusqu'à la destruction, dans le décor d'un quotidien luxueux, extasié. La reprise des lieux (Ibiza), des gestes, des thèmes à la mode, la musique du Pink Floyd, poétique et spatiale, viendra accentuer la force mythique du film. Au lieu d'une description clinique que le film se veut être, nous assistons à une aventure poétique d'un esthétisme raffiné. Donc, la fonction du film se retourne pour tendre vers une glorification de l'explosion hallucinogène : le mythe de la drogue dans **More** répond à celui de la violence ou des « hordes sauvages » dans d'autres films. L'enivrement du jeu avec la mort, du dépassement, de l'auto-

destruction, est magnifié. L'idée de pré-cipice nargué, jusqu'à la chute finale dans l'érotisme, comme le définit Bataille, recherche et sublimation de la mort.

Easy rider, de Dennis Hopper, décrit lui aussi une fascinante descente vers la mort, avec les trois thèmes dominants : drogue-aventure-violence. Une définition constante de tout un cinéma commercial actuel. Comme pour **More**, le film ne met jamais en cause, dans sa dénonciation implicite d'un monde, les mécanismes d'oppression de ce monde. Pas plus qu'il ne conteste, au niveau de sa forme même, une certaine idée du cinéma et de ses artifices conventionnels. A partir de là, malgré ses bonnes intentions, le film perd tout pouvoir d'effrayer ou de déranger, de menacer, d'autant que le film agira lui aussi comme dispensateur d'une mythologie. Une aventure tragique mais qui fait rêver : celle qui conduit à travers un paysage de western les deux amis, à cheval sur de fascinantes motos (rapport sexuel avec la moto qui élimine la femme) vers la Nouvelle Orléans, le jour de Carnaval, pour prendre un trip dans un cimetière, un trip annonciateur de la mort. Si c'est une ode à la liberté, c'est d'une liberté mythique qu'il s'agit. Le rythme est donné au film par la musique : celle de Steppenwolf, des Byrds, etc. Nous avons, avec **Easy Rider**, la version 1970 (communauté hippie, marijuana, trip, moto, cheveux longs) de **La fureur de vivre** ou de **L'équipée sauvage** ; mais avec le décalage, les changements d'attitude et de rapports avec le monde bourgeois. Un film qui reflète et découvre une réalité présente mais qui embellit l'horrible (le meurtre), ne faisant que renforcer une fascination. S'il n'y a pas surenchère dans le monstrueux, la surenchère existe tout de même dans l'exaltation de cette fausse liberté du départ, de l'aventure sur la route, du hasard des rencontres. La peur, l'angoisse, ne sont que des ingrédients de cette aventure et qui la rendent encore plus glorieuse. S'il n'y a pas dans ce film le faste hollywoodien, la caricature des situations, il n'y a pas pour autant un réel travail sur le film, car subsiste un côté « artiste » complaisant qui s'exprime dans toute la séquence du trip et ses fantasmes (superpositions d'images, angles déformants, etc.). Mais **Easy Rider** témoigne d'une forme d'aspiration présente, sans démagogie. Ce que n'éviteront pas les films tournés par la même équipe. Dennis Hopper, Nicholson dans **Five Easy Pieces** ou le récent **Drive**, he said : la contestation, une utilisation du réel ambiant, est devenue depuis une recette.

Performance, le film où Jagger est le mauvais garçon ange du vice, est un film truqué et démagogique où vice et perversion sont utilisés comme autant

d'appels au voyeurisme : recette grossière pour vendre une marchandise fausement provocante. L'utilisation de tous les procédés techniques démagogiques du cinéma vient déterminer définitivement l'escroquerie marchande : on vend de l'érotisme et de la violence.

Zabriskie Point d'Antonioni, montre le trouble du cinéaste italien devant un univers qui lui échappe et qu'il voudrait rejoindre. Sa vision apocalyptique et anarchique de la fin du monde est comme un constat d'impuissance du cinéaste : l'attrance d'un cinéaste bourgeois décadent pour la jouissance totale du corps. L'apport de la musique pop souligne musicalement cette revendication d'un monde de l'extase, né de la rupture avec la technocratie. L'œuvre est idéaliste et utopique, avec l'orgie finale, le retour au centre de la terre pour se perdre à jamais, « l'ordre naturel des choses ». Le phénomène pop n'est vu que superficiellement dans cette attirance confuse vers la jouissance immédiate, vers la fuite hors du temps à la recherche de son moi. Antonioni, cinéaste de la décadence-bourgeoise (déjà présente dans **Blow up**), cherche une issue de secours. Il tombe avec **Zabriskie Point** dans le piège de la complaisance : un retour mythique à sa jeunesse perdue.

Comédies musicales

Pour clore la première partie de cette étude, il faut évoquer les comédies musicales pop. Rien n'était plus tentant que de mettre en scène, faire danser, jouer la comédie à certaines des personnalités les plus glorieuses de l'aventure pop. Richard Lester, avec **Hard day's night** transfigure une réalité (une journée des « idoles ») pour la porter à un maximum d'irréel : quatre garçons dans le vent et la dure vie des pop stars (poursuite par les fans, tournées, répétitions, etc.). Un film fait de prouesses techniques où les chansons, les gags, montrent quatre jeunes gens drôles et gentils. Ils sont alors définitivement lavés, dépouillés, de leur passé liverpoolien. Avec **Help**, le projet sera plus ambitieux. Lester fait jouer aux Beatles la comédie, écrit des gags, essaie de construire toute une machinerie absurde avec, constamment en contrepoint ce qui est la motivation intime du film : les chansons des Beatles. **Magical Mystery Tour**, écrit par les Beatles, représente mieux l'univers poétique et absurde du groupe.

Mais il existe un autre cinéma qui, s'il témoigne des mêmes préoccupations, se situe déjà à la fois esthétiquement et dans son mode de production dans un combat politique, avec des cinéastes comme Krammer, Casavetes, Morissey Warhol, Kenneth Anger. Il faudra aussi évoquer le cinéma narcissique de fantasmes des réalisateurs underground. Ce sera la seconde partie (à suivre). — PAUL ALESSANDRINI.

Melody
Maker

POP 30

Melody
Maker

SINGLES

- (4) I DID WHAT I DID FOR MARIA Tony Christie, MCA
- (1) KNOCK THREE TIMES Dawn, Bell
- (11) BANNER MAN Blue Mink, Regal Zonophone
- (10) LADY ROSE Mungo Jerry, Dawn
- (7) I'M GONNA RUN AWAY FROM YOU Tamí Lynn, Mojo
- (17) CHIRPY CHIRPY CHEEP CHEEP Middle of the Road, RCA
- (6) I AM ... I SAID Neil Diamond, Uni
- (2) MY BROTHER JAKE Free, Island
- (3) HEAVEN MUST HAVE SENT YOU Elgins, Tamla Motown
- (18) HE'S GONNA STEP ON YOU AGAIN John Kongos, Fly
- (5) INDIANA WANTS ME R. Dean Taylor, Motown
- (8) MALT AND BARLEY BLUES McGuinness Flint, Capitol
- (15) OH YOU PRETTY THINGS Peter Noone, RAK
- (12) RAGS TO RICHES Elvis Presley, RCA
- (9) BROWN SUGAR Rolling Stones, Rolling Stones
- (13) JIG-A-JIG East of Eden, Deram
- (14) I THINK OF YOU Perry Como, RCA
- (23) JUST MY IMAGINATION Temptations, Tamla Motown
- (19) HEY WILLY Hollies, Parlophone
- (16) MOZART 40 Waldo De Los Rios A&M
- (29) I DON'T BLAME YOU AT ALL Smokey Robinson and the Miracles, Tamla Motown
- (—) DON'T LET IT DIE Hurricane Smith, Columbia
- (27) LAZY BONES Jonathan King, Decca
- (—) CO-CO Sweet, RCA
- (30) JOY TO THE WORLD Three Dog Night, Probe
- (26) SUGAR SUGAR Sakkarin, RCA
- (22) RAIN Bruce Ruffin, Trojan
- (21) IT DON'T COME EASY Ringo Starr, Apple
- (20) UN BANC, UN ARBRE, UNE RUE Severine, Philips
- (24) REMEMBER ME Diana Ross, Tamla Motown

PUBLISHERS/COMPOSERS

- Intune Ltd., (Mitch Murray/Peter Callender); 2 Tri-Dem Music (Hank Medrass/Phil Margo/Mitch Margo/ Jay Siegel); 3 In Music (Herbie Flowers/Roger Cook/Roger Greenaway); 4 Our Music (Ray Dorset); 5 Shapiro/Bernstein (Bert Berns); 6 Flamingo (Spot and Cassia); 7 KPM (Neil Diamond); 8 Blue Mountain (Andy Fraser/Paul Rogers); 9 Jobete/Carlin (Eddie Holland/Lamont Dozier/Brian Holland); 10 Essex International (John Kongos/Chris Demetriou); 11 Jobete/Carlin (R. Dean Taylor); 12 Gallagher/Lyle (Benny Gallagher/Graham Lyle); 13 Titanic/Chrysalis (David Bowie); 14 Frank Music (Adler/Ross); 15 Mirage (Mick Jagger/Keith Richards); 16 Uncle Doris/April (Traditional); 17 Melanie (Lai/Desage/McKuen); 18 Jobete/Carlin (Norman Whitfield/Barrett Strong); 19 Cookaway/Timtohe (Allen Clarke/Roger Cook/Roger Greenaway); 20 Rondor (Mozart); 21 Jobete/Carlin (Smokey Robinson); 22 RAK (Norman Wright/Marcel/Marcel/Marcel); 23 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn/Mike Chapman); 25 Rondor (Hoyt Axton); 26 ATV Kirshner (Nicky Chinn/Mike Chapman); 27 Ivan Mogul/Essex (Jose and Hilda Feliciano); 28 Startling (Ringo Starr); 29 Chappell (Pierre Dourtyne/Yves Dessca); 30 Jobete/Carlin (Nicholas Ashford/Valerie Simpson).

AMERICA'S TOP 10

- (3) IT DON'T COME EASY Ringo Starr (Apple)
- (5) I'LL MEET YOU HALFWAY Partridge Family (Bell)
- (6) IT'S TOO LATE Carole King (Ode)
- (4) RAINY DAYS AND MONDAYS Carpenters (A&M)
- (1) WANT ADS Honey Cone (Hot Wax)
- (2) BROWN SUGAR Rolling Stones (Rolling Stones)
- (7) SWEET AND INNOCENT Donny Osmond (MGM)
- (10) TREAT HER LIKE A LADY Cornelius Brothers and Sister Rose (United Artists)
- (13) DOUBLE LOVIN' The Osmonds (MGM)
- (14) DON'T KNOCK MY LOVE Wilson Pickett (Atlantic)

FROM CASHBOX

ALBUMS

- (1) STICKY FINGERS ... Rolling Stones, Rolling Stones Record
- (6) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- (2) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 5 Various Artists, Tamla Motown
- (3) BRIDGE OVER TROUBLED WATER Simon and Garfunkel, CBS
- (8) 4 WAY STREET ... Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- (7) SPLIT Groundhogs, Liberty
- (5) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON James Taylor, Warner Brothers
- (20) OSIBISA MCA
- (3) HOME LOVIN' MAN Andy Williams, CBS
- (11) RELICS OF THE PINK FLOYD Starline
- (10) THE YES ALBUM Atlantic
- (12) SONGS OF LOVE AND HATE Leonard Cohen, CBS
- (—) EL PEA Various Artists, Island
- (9) SYMPHONIES FOR THE SEVENTIES Waldo De Los Rios, A&M
- (13) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS CBS
- (—) TARKUS Emerson, Lake and Palmer, Island
- (—) SOMETHING ELSE Shirley Bassey, United Artists
- (15) THIS IS MANUEL Manuel, Studio Two
- (26) IT'S IMPOSSIBLE Perry Como, RCA
- (22) FRANK SINATRA'S GREATEST HITS Vol 2 Reprise
- (14) AQUALUNG Jethro Tull, Chrysalis
- (16) CLUB REGGAE Various Artists, Trojan
- (24) PORTRAIT IN MUSIC Burt Bacharach, A&M
- (17) BEST OF T. REX Fly
- (—) LED ZEPPELIN II Atlantic
- (—) SONGS FOR BEGINNERS Graham Nash, Atlantic
- (27) THAT'S THE WAY IT IS Elvis Presley, RCA
- (26) ELEGY Nice, B&C
- (18) THE GOOD BOOK Melanie, Buddah
- (24) AFTER THE GOLD RUSH Neil Young, Reprise

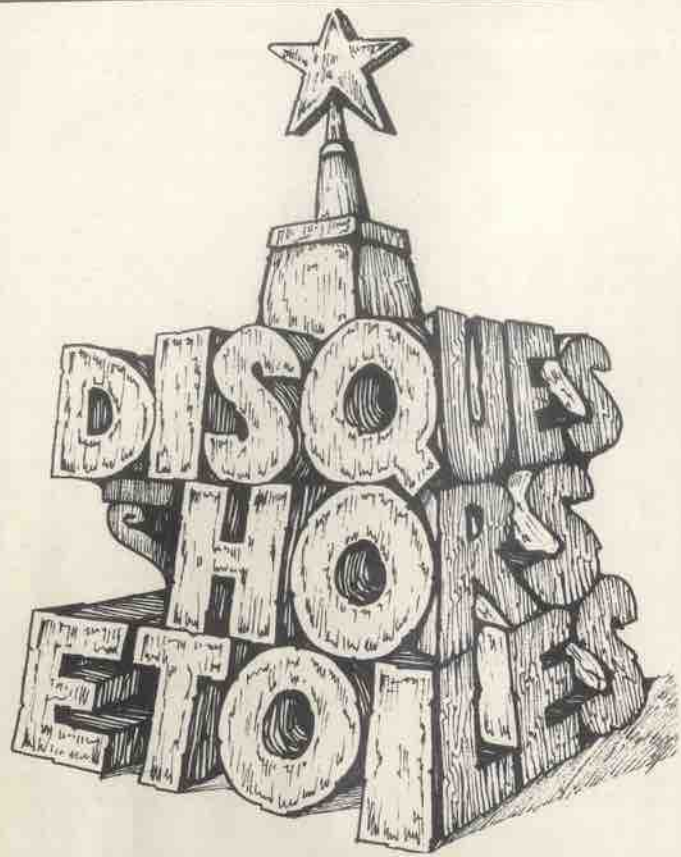
Two titles tied for 25th position.

America's Top 30 LPs

- (3) TAPESTRY Carole King, Ode
- (2) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stone
- (5) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- (1) JESUS CHRIST SUPERSTAR Decca
- (4) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON James Taylor, Warner Bros.
- (7) 4 WAY STREET Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- (8) SURVIVAL Grand Funk, Capitol
- (6) UP TO DATE Partridge Family, Bell
- (10) AQUALUNG Jethro Tull, Reprise
- (13) CARPENTERS A&M
- (12) SHE'S A LADY Tom Jones, Parrot
- (14) GOLDEN BISCUITS Three Dog Night, Dunhill
- (9) PEARL Janis Joplin, Columbia
- (11) L.A. WOMAN Doors, Elektra
- (20) SKY'S THE LIMIT Temptations, Gordy
- (15) TEA FOR THE TILLERMAN Cat Stevens, A&M
- (23) 17:11:70 Elton John, Uni
- (18) LOVE STORY Original Soundtrack, Paramount
- (16) MAYBE TOMORROW Jackson 5, Tamla Motown
- (39) ARETHA LIVE AT FILLMORE WEST Aretha Franklin, Atlantic
- (21) NATURALLY Three Dog Night, Dunhill
- (22) EMERSON, LAKE AND PALMER Cotillion
- (18) THE BEST OF GUESS WHO RCA
- (22) CLOSE TO YOU Carpenters, A&M
- (25) ABRAXAS Santana, Columbia
- (26) WOODSTOCK II Various Artists, Cotillion
- (26) LOVE STORY Andy Williams, Columbia
- (28) BROKEN BARRICADES Procol Harum, A&M
- (27) THIRDS James Gang, ABC
- (24) PARANOID Black Sabbath, Warner Bros.

FROM "CASHBOX"

Rock & Folk publie désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.



MAGMA

MAGMA 2. Riah Sahiltaahk. Ki lahl O Liahk. « Iss » Lansei Doia.

PHILIPS 6.397-031/30 cm La nouvelle œuvre de Magma... Comment exprimer le choc que j'ai ressenti, à l'écoute du second enregistrement de ce groupe qui est déjà l'un des meilleurs au monde et sera peut-être un jour le seul, l'ultime ?

Comment dire à quel point est magistrale la gifle que porte Magma à la médiocre musique française, celle qui adapte ou qui plagie ? Comment ?... Christian Vander crée une musique chaque jour plus dure, plus belle, plus intelligente et nous, critiques, n'avons que nos pauvres mots pour tenter de rendre plus accessible, plus palpable la dimension de ce travail exceptionnel : Vander a inventé un langage nouveau (c'est de la musique dont je parle, non du kobaïen) et nous, critiques, n'avons rien inventé, pas même la critique... « Terre... Mange ton cœur, bois ton sang, brûle ton âme/Arbre flétri que déchirent les lames du soleil/...Tu fus ce brasier imaginaire dé-

pourvu de passion/ Qui se forgea son crématoire/ Bruit silence, bruit silence/ Le temps a passé/ Bruit silence, bruit, silence/ Son flot de vagues se déverse inlassablement/ Il inonde l'univers, imperturbable/ Tandis que la sève de ta pauvre vie/ Perle péniblement sur ton écorce avive/ Bruit silence, bruit silence/ Ta vie s'étire et le temps passe/ Les dernières gouttes de ta sueur/ Fruit de ton angoisse constante, s'échappent de tes racines/ Ta mort te salue/ Bruit silence, bruit repos/ Que tu n'attendais pas/... Flots du temps, flots du temps/ Ne pardonnez pas/ Vengez ces âmes pures aux veines translucides/ Qui ne demandaient qu'à respirer/ Tes parfums trompeurs de haine et d'hypocrisie/ Terre, purge ce premier néant !/ L'air du temps comme ton sort/ Est prisonnier du cycle infini de la vie... » (Fragments d'un poème rêvé par Christian Vander dans la nuit du 8 au 9 juillet 1970). Elle est toujours là, la haine de Vander ; un jour, peut-être, elle se changera en une grande force tranquille, mais aujourd'hui il (Vander) continue, tel un Sun Râ en colère, à hurler

des menaces à sa vieille ennemie, la Terre... Sa musique c'est le combat d'un homme contre une planète. Il a été à maintes reprises traité de fasciste, le leader de Magma, parce qu'il y avait des croix gammées sur la pochette de son disque et que le ton de ses discours rappelait à certains un autre leader célèbre en son temps ; les gens se sont trompés : les croix gammées étaient détruites, tout comme les buildings, églises, avions et autres pourritures que nous offre la Terre ; quant aux discours, on pouvait très bien y trouver des origines dans le théâtre Nô ou ailleurs. Au début de cette année, plusieurs membres de Magma, coup sur coup, partirent : Richard Rault, Claude Engel, Paco Charlery ; le groupe sembla un moment devoir éclater (sa séparation officielle fut même annoncée) ; pendant ce temps, Christian Vander sélectionnait de nouveaux musiciens qu'il emmena au début du mois d'avril aux studios de Michel Magne (Herouville) pour y graver les morceaux du second album. Aujourd'hui, Magma est de retour, plus fort que jamais... Le groupe se compose désormais d'une « force rythmique » et d'un « peloton de cuivres » ; la force rythmique comprend Klaus Blasquiz (chant, percussions), François Cahen (piano et piano électrique Fender), Francis Moze (basse électrique) et Christian Vander (batterie de combat, percussions, voix) ; quant au peloton de cuivres, il regroupe Teddy Lasry (clarinette, saxe, flûte, voix), Jeff Seffer (saxe, clarinette basse), Louis Toesca (trompette) et Louis Sarkissian (régisseur stratégique). Tous ces gens, ainsi que Roland Hilda (réalisateur plénipotentiaire) et Dominique Blanc-Francard (ingénieur des sons) sont les artisans de cette splen-



dide réussite qu'est Magma 2. Ce disque marque, chose incroyable, un immense progrès par rapport au précédent qui était pourtant lui-même un très grand moment musical... Vander a maintenant réussi à dépasser ses deux plus fortes influences, Stravinsky et Coltrane ; il a su également éviter de refaire l'erreur du premier album (résumé du déroulement de l'action dans les notes de pochette) : cette fois-ci, pas de fil conducteur pour le lecteur, mais seulement un poème, au verso : la musique de Magma ne se raconte pas... Le sommet de Magma 2, c'est sans aucun doute « Riah Sahiltaahk » qui occupe la totalité de la première face, 21'5" ; composé par Vander, « Riah Sahiltaahk » est un morceau d'une richesse phénoménale : il est difficile d'imaginer qu'il soit possible de dire tant de choses en si peu de temps... Mais Christian Vander se joue du Temps, joue avec les temps, avec tout ce qui est musique et peut lui permettre d'exprimer la violence de ses sentiments : écoutez donc ces tempos hachés, ces rafales des cuivres ponctués de cris aigus et tranchants comme la lame du couteau dans la chair ; écoutez la voix chaude et majestueuse de Klaus qui sait si bien imiter le cri des grands oiseaux de nuit ; écoutez aussi la finesse des interventions de François Cahen (au piano électrique, il fait souvent penser à Don Preston dans « King Kong », les cuivres étant eux-mêmes parfois assez proches des Mothers) et la solidité du travail de Francis Moze qui, tel un roc, soutient de sa basse puissante l'édifice Magma. François Cahen et Teddy Lasry se sont partagés la face B ; le pianiste a composé « Ki lahl O Liahk », le saxophoniste « Iss » Lansei Doia ; ces deux morceaux (le premier surtout) sont certainement, du strict point de vue de l'écriture musicale, plus soignés que « Riah Sahiltaahk » mais il leur manque cependant une qualité essentielle sans laquelle la démarche de Magma pourrait se trouver un jour gravement entravée : la violence... Violence que détient Vander ; je ne dis pas que les autres membres n'ont pas les motivations ; je pense seu-

lement qu'ils ne ressentent pas au même degré d'intensité ce besoin radical de hurler et de cracher dans lequel Vander est tellement à son aise. Magma est, je pense que ses membres le savent très bien, engagé dans les mécanismes de haine et de violence, SANS POSSIBILITÉS DE RETOUR : pour vivre, il doit cogner (j'espère aussi que ses membres savent où et contre qui), vite, très vite et fort, très fort... Si le groupe devait arriver à la plénitude sans avoir mené à bien le travail qu'il s'est fixé, ce serait une tragédie : Vander, s'il veut continuer à créer une musique aussi exceptionnelle, sera obligé de rester un individualiste forcené ; à lui de savoir s'il s'en sent le courage... « La nouvelle innocence, c'est le rêve maléfique devenant réalité. La subjectivité ne se construit pas sans anéantir ses obstacles ; elle puise dans l'intermonde la violence nécessaire à cette fin. La nouvelle innocence est la construction lucide d'un anéantissement » (Raoul Vaneigem. Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations). La plénitude tue plus vite et plus sûrement que le combat, et l'on souhaite très fort que Christian Vander reste vivant pour faire (entre autres choses) de superbes albums comme celui-ci ; on ne le dira jamais assez, la musique de Magma est PRIMORDIALE ; on ne le dira jamais assez... — YVES ADRIEN.

WOODSTOCK TWO

JIMI HENDRIX : Jam back at the house. Izabella. Get my heart back together. JEFFERSON AIRPLANE : Saturday afternoon/Won't you try. Eskimo bue day. THE BUTTERFIELD BLUES BAND : Everything's gonna be alright. JOAN BAEZ : Sweet sir gahlad. CROSBY, STILLS NASH, & YOUNG : Guinevere. 4 + 20. Marrakesh express. MELANIE : My beautiful people. Birth day of the sun. MOUNTAIN : Blood of the sun. Theme for an imaginary western. CANNED HEAT : Woodstock boogie. AUDIENCE DURING SUNDAY RAIN-



STORM : Let the sunshine in.

COTILLION 840.004/5 2 x 30 cm (dist. Barclay) Deuxième volet dans la restitution de ce monument sonore qu'offrait le festival de Woodstock. Comme pour le premier, l'amalgame unitaire (Joan Baez aux côtés de Melanie, d'Hendrix ou de Jefferson Airplane), n'est pas à redouter. En effet, Woodstock fut la fête pop de l'unité des styles et des genres, l'apothéose, la fin grandiose d'un voyage. Détacher de cette totalité certaines parties, c'est refuser à ces disques leur vocation de témoignages d'un moment. Aussi ne pourrions-nous éviter l'énumération, et devrions-nous dire que l'on retrouve une face consacrée à Hendrix, une face presque entière avec le Jefferson Airplane, de nombreux morceaux de Crosby Stills and Nash and Young, les noms de Melanie, des groupes Canned Heat, Mountain, Butterfield Blues Band, et l'atmosphère qui régnait dans le public. A l'écoute de cet enregistrement, dans le jugement qu'on porte sur lui, on ne peut éviter d'être imprégné de toute une sentimentalité suscitée par cette époque révolue. Jimi Hendrix, grandiose : tous les sons qu'il extirpe de sa guitare sont différents, et pourtant c'est toujours la même grandeur, la même poésie tragique. Le sens d'une fête érotique qu'expriment ses sonorités torturées, dans Get my heart back together ou Izabella. Les autres groupes, les chanteurs, viennent entourer cette présence musicale écrasante : le Canned Heat, et son célèbre Boogie re baptisé Woodstock Boogie, avec son non moins célèbre solo de basse ; Crosby, Stills, Nash and Young, qui construisaient ici, avec 4 + 20 ou Marrakesh Express, le début d'une légende, et

d'un gigantesque succès commercial ; Melanie, un peu fragile, qui semble effrayée de confronter à cette foule immense sa voix frêle et monocorde. L'autre grand moment de ce disque est sans doute le passage consacré au Jefferson Airplane, dont la musique, plus que toute autre se prêtait à cette mise en scène apocalyptique et sublime. Ce deuxième album, comme le premier, est inséparable des images de la foule du film, et du souvenir qu'il a laissé. La musique est ici témoignage, restitution. Le disque, une sorte d'écran sonore, indispensable à l'histoire de la musique pop dont il clôt une période. Il ne parle pas des moments que nous vivons maintenant. Il a pour lui la force du souvenir, la puissance du mythe, la légende. — PAUL ALESSANDRINI.

ARETHA FRANKLIN

LIVE AT FILLMORE WEST. Respect. Love the one you're with. Bridge over troubled water. Eleanor Rigby. Make it with you. Don't play that song. Dr. Feelgood. Spirit in the dark (I & II). Reach out and touch. ATLANTIC 840.008/30 cm (dist. Barclay) Dans ce même numéro, on a déjà dû vous dire ce que c'était qu'Aretha Franklin sur scène. Ce disque tombe à point pour que chacun puisse entendre et comprendre le phénomène Aretha. On la croyait oubliée, elle revient d'un coup nous rappeler que non seulement elle existe, mais surtout qu'elle demeure une bonne classe au-dessus des autres. Certaines ont une voix, d'autres une présence scénique, d'autres, les deux. Aretha a le talent, en plus. Le talent est sans doute ce qui fait frissonner de plaisir lorsque l'on assiste à un événement musical. Ou, du moins, il en est certainement la cause. De même que c'est le talent qui fait que l'on peut aujourd'hui apprécier pleinement un morceau comme « Respect », un « Love the one you're with » pourtant très marqué par la personnalité de Stills, son créateur, ou,



encore plus nettement, « Bridge over troubled water », au départ peu destiné à devenir l'un des grands moments du répertoire d'une chanteuse soul. La première face du disque est d'ailleurs composée d'interprétations de classiques, tandis que la seconde restitue une sorte de bœuf Ray Charles-Aretha Franklin qui chantent tour à tour « Spirit in the dark ». Ça swingue encore plus lorsque Ray Charles se met au piano électrique, entraînant l'orchestre dirigé par le saxophoniste King Curtis, qui n'est pas n'importe qui ; c'est d'ailleurs un disque dont il peut être très fier, étant en grande partie responsable de l'étonnante cohésion de l'ensemble. Ici, les cuivres « ne flottent pas », les choristes (« Sweethearts of Soul ») chantent comme dans l'église de leur enfance. « Dr Feelgood » est pour moi le grand moment du disque. C'est un blues noir, très noir. On achète ce disque, et on les entend nous dire qu'ils nous crachent à la gueule. Bien fait. — JACQUES CHABIRON.

SACCO & VANZETTI

BANDE ORIGINALE DU FILM. Speranze di libertà. La ballata di Sacco e Vanzetti (1^{re} partie). Nel carcere. La ballata di Sacco e Vanzetti (2^e partie). Sacco e il figlio. La ballata di Sacco e Vanzetti (3^e partie). Libertà nella speranza. E dover morire. La sedia elettrica. Here's to you. RCA VICTOR 443.013/30 cm L'affaire Sacco & Vanzetti aux États-Unis, tout comme l'affaire Dreyfus en France, est à marquer d'une pierre de la couleur que vous voudrez dans l'histoire de la justice bourgeoise. Puisque

VARIATIONS

Leur dernier 45 t. est sorti

Down the road

Love Me

PATHÉ MARCON

2 C 006

11.530 M



Management

Alain TOBALY

Jean-Jacques VUILLERMAIN

25, rue Cail, 75-PARIS-10^e

Tél. : 206.92.88 - 206.90.80

le film et ce disque nous en donnent l'occasion, sans doute n'est-il pas inutile de rappeler les conditions dans lesquelles se déroula le procès Sacco & Vanzetti, ainsi que sa signification politique: en 1920, les États-Unis avaient « fait le plein » de travailleurs immigrés, notamment d'Irlandais, de Grecs et d'Italiens, qui constituaient un nouveau prolétariat dont l'activité syndicale et révolutionnaire se développa proportionnellement à sa misère. Les « Wobblies » (« Industrial Workers of the World » fondés à Chicago



en 1905) étaient très influents et les idées anarchistes et socialistes avaient fait leur chemin parmi les Italiens, fort nombreux à Boston et en Nouvelle-Angleterre. En réaction à ce développement politique, la répression sous toutes ses formes et la « Chasse aux Rouges », stimulées par une violente campagne de presse, s'intensifièrent; les arrestations, ratonnades, procès et condamnations sommaires se multiplièrent. Le 15 avril 1920 eut lieu dans une fabrique de chaussures de la banlieue de Boston une attaque à main armée, au cours de laquelle des bandits non identifiés tuèrent deux employés et s'emparèrent d'une forte somme d'argent. Quelques semaines après ce forfait, la police arrêta deux anarchistes italiens, Nicolas Sacco et Bartolomeo Vanzetti. Ils devaient répondre devant le tribunal de la double accusation de meurtre avec préméditation et de vol à main armée. Il s'agissait bien entendu d'un procès politique, celui des idées anarchistes et plus généralement non conformes à l'idéologie traditionnelle de la démocratie « étatsunienne », mais la justice essaya de faire avaler la pilule à l'opinion en dissimulant ce mobile derrière une affaire de droit

commun. Pendant plusieurs années, la bataille fit rage entre les conservateurs et les progressistes de tout poil, pour qui l'exécution ou au contraire l'acquittement de Sacco et de Vanzetti devint le symbole d'une conception de la vie. Malgré l'accumulation des meetings, manifestations, tracts et pétitions en provenance des « Comités de Soutien » qui s'étaient créés dans le monde entier, malgré les nombreuses preuves de leur innocence, Sacco et Vanzetti passèrent à la chaise électrique en 1927, soit après sept ans de controverses. Le film italien de G. Montaldo, récemment présenté au Festival de Cannes, retrace admirablement cette affaire dans le détail, avec un extraordinaire dosage de franchise et de pudeur (son seul défaut réside dans les dialogues, tous en italien, même lorsque les personnages sont Américains). On souhaite qu'il soit vu et médité par un maximum de gens car, en dépit de son datage historique, il traite de problèmes fondamentaux et, hélas, encore actuels (affaire Angela Davis, par exemple). A l'évidence, l'un des deux films (l'autre étant « Joe Hill », dont vous parlez par ailleurs François Jouffa) les plus importants qui soient sortis depuis bien longtemps dans les circuits commerciaux, beaucoup plus important que les babioles pseudo-révolutionnaires comme « Five Easy Pieces » ou « Taking off ». Par contre, il n'y a pas lieu d'être aussi dithyrambique sur la musique de « Sacco & Vanzetti ». Non qu'elle soit « mauvaise »: Joan Baez, en collaboration avec Ennio Morricone (« Il était une fois dans l'Ouest »), a produit un bel effort; en particulier, « La ballata » en trois parties, dont le texte est fort beau et riche, est chantée par Joan avec une conviction et une efficacité indiscutables. Les morceaux orchestraux soulignent certaines séquences (l'entrée en prison, la chaise électrique) avec un réel sens du drame. Hélas, l'horreur de cette histoire et la gravité du sujet s'accommodent mal du caractère « joli » de cette musique. On pense avec regret aux « Sacco & Vanzetti Ballads » composées en 1946-47 par Woody

Guthrie à la demande de Moses Asch (disques Folkways), qui eussent été plus appropriées ici. Et l'on enrage à l'idée que « Here's to you » (belle chanson, au demeurant) soit en train de devenir un tube de l'été. Décidément, la société du spectacle peut se vanter d'avoir rudement bien brouillé les cartes... — JACQUES VASSAL.

TOTAL ISSUE

Les marins. La porte ouverte. Come down. Over the shadow. Rustique. Quiet place. Dis-mais-dis. Résurrection. UNITED ARTISTS UAS 29.174/30 cm. Il existe en France, Dieu merci, une dizaine de bons groupes. Il est difficile de dire lesquels parmi ceux-ci peuvent réellement être qualifiés de français. Il n'est pas nécessaire d'être co-cardier, pour reconnaître que fort peu, jusqu'à maintenant ont réussi le délicat amalgame d'une langue traditionnelle ancienne et d'une musique électro-acoustique rythmée, partie vivante d'une nouvelle forme de culture. A ce titre, l'album de Total Issue peut être considéré comme une réussite. Il avait tout



de même, au départ, un certain nombre d'atouts dans son jeu: excellents musiciens venus du jazz, Henri Texier (b, vcls), Aldo Romano (dms, vcls), Georges Locatelli (g, vcls), auxquels sont venus se joindre plus tard Chris Hayward (fl, vcls), et Michou Libretti (g, vcls) représentent à merveille cette rencontre de deux mondes, vieux latin et nouveau pop. La folie de ce dernier se trouve sans arrêt tempérée, calmée par la sagesse du premier. Lequel trouve dans l'autre un moyen de s'évader, de sortir

de ses vieilles. On dira peut-être un jour que la pop music a été l'un des éléments essentiels dans la transformation du langage. Parce qu'elle est l'une des seules formes d'expression à être sans cesse remise en question. Oh, bien sûr, ce n'est pas la grande défonce. On est entre latins, donc plus fait douceur que violence. Mais, dans la recherche d'une identité que poursuit le courant pop en France, l'expérience de groupes comme Total Issue restera comme l'une des plus intéressantes. — ALAIN DISTER.

MILES DAVIS

JACK JOHNSON

Right off. Yesternow. CBS 30.455/30 cm



Miles Davis, mieux qu'aucun autre, pouvait traduire musicalement l'univers dans lequel vécut Jack Johnson. Il y a plus d'un point commun entre les deux hommes. Comme Jack Johnson, Miles aime collectionner les femmes blanches, les voitures rapides, le luxe et le succès. Il aime à jouer de cette richesse d'un « nègre qui a réussi », s'afficher, provoquer le scandale. De la même manière que le boxeur, il revendique cet affront à la société blanche, faisant de son dandysme et de sa célébrité les armes du mépris. Aussi dans cet album lui dédie-t-il une musique éblouissante, marquée de cette même insolence, de cette aisance souveraine: fierté et préciosité du timbre de la trompette qui vient parfois mêler ses sonorités à une rythmique rock, où John McLaughlin, plus qu'en toute autre occasion, libère les sons de sa guitare, les contraste pour tendre vers la violence. Deux longues faces sans interruption, dont les titres sont des jeux de mots (Right off, à cause de

Buffet Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

Right on = en avant, mot de ralliement des militants noirs, et Yesterday = hier, et now = maintenant), se déroulent sans réel changement de climat, mais plutôt comme une succession de rappels sonores, qui s'étirent, se désagrègent, se répètent sans fin. C'est là une nouvelle avancée vers cette libération complète des sons et des harmonies que revendique Miles Davis. Il règne, souverain, sur cette frénésie sonore qu'il alimente de notes fluides, comme des échos lointains. De plus en plus, sa musique se rapproche du rock, mais aussi des motifs répétitifs, hypnotiques, hallucinés. Avec le feed-back, les sonorités travaillées en studio, les surimpressions, l'éparpillement, la profusion issue du travail électro-acoustique, le disque est émaillé de réminiscences-collages de la période Gil Evans, et des thèmes d'un album relativement récent, « In a silent way ». Un album superbe. — PAUL ALESSANDRINI.

DELANEY & BONNIE AND FRIENDS

MOTEL SHOT. Where the soul never dies. Will the circle be unbroken. Rock of ages. Long road ahead. Faded love. Talkin' about Jesus. Come on in my kitchen. Don't deceive me (please don't go). Never ending song of love. Sing my way home. Going down the road feeling bad. Lonesome and a long way from home. ATCO 50-3.066 (SD 33-358) / 30 cm (dist. CED) Des bruits courent selon lesquels « Motel Shot » aurait été enregistré fin 69-début 70 pour Elektra (sur lequel était sorti « Accept no substitute ») qui se serait débarrassé des bandes en les revendant à Atlantic, l'actuelle compagnie américaine du duo. Quelle importance en vérité? Les disques de Delaney and Bonnie se suivent et se ressemblent tous... On y retrouve la sempiternelle liste des friends venus jeter une oreille dans le studio, l'atmosphère « frenzy-so good to be here » entretenue par les soixante-trois

secoueurs de tambourins, etc... Cette fois-ci, parmi les invités, il y a Leon Russell (il ne doit pas souvent dormir, ce cher Leon), Dave Mason, Duane Allman, Gram Parsons, John Hartford, Kenny Gradney et les « ex-Friends/futurs Mad Dogs-Dominos » (Bobby Whitlock, Carl Radle, Jim Keltner, Sandy Konikoff) qui n'en ratent pas une (session); on entend aussi Joe Cocker, et il y en a certainement d'autres qui ne sont pas cités « for contractual reasons ». Tout ce beau monde semble prendre un plaisir immense à interpréter des morceaux que l'on oublie aussi vite qu'on les a écoutés; les disques de Delaney and Bonnie, ça donne plus



ou moins l'impression d'avoir été enregistré par hasard, « parce que le groupe passait devant un studio et qu'il s'est dit: Hey, si on faisait un LP ce soir, ça changerait un peu d'aller au cinéma ». Aussitôt dit, aussitôt fait; coups de fil aux amis qui ne sont pas trop loin de Los Angeles: Russell, naturellement, arrive le premier (ils auront ta peau Leon) et s'installe au piano... Le lendemain il y a assez de morceaux pour le nouvel album. L'ennui avec Delaney and Bonnie, personnes fort sympathiques au demeurant, c'est qu'ils aiment beaucoup ce qu'ils font, le vivent intensément mais ne se rendent pas compte que leur Gospel, leur Soul, leur Rock sont bien pâles comparés au Gospel de Mahalia Jackson, au Soul de James Brown et au Rock de Little Richard... Le titre de leur LP paru chez Elektra était « Accept no substitute »; assez paradoxal, n'est-ce pas? Si vous êtes vraiment un incondicional de Delaney and Bonnie, vous achèterez « Motel Shot » et vous y trouverez: du gospel en pagaille, 6'40" de « Talkin'

about Jesus » (ce type mérite-t-il que l'on parle de lui aussi longtemps), du country (affadi naturellement) sur la seconde face; vous trouverez aussi « Faded Love » où Russell, plus rhapsodisant que Gershwin, interprète une partie de piano très « école de danse » (allons mesdemoiselles, un peu d'attention s'il vous plaît!) sur laquelle Delaney chante une débilite histoire d'amour perdu (ce morceau, splendide à première écoute, devient très vite lassant); heureusement, il y a Bonnie pour rattraper ça dans « Don't deceive me »... Mais ce n'est pas suffisant; enfin si ça vous suffit... — YVES ADRIEN.

PAUL & LINDA McCARTNEY

RAM. Too many people. 3 legs. Ram on. Dear boy. Uncle Albert/Admiral Halsey. Smile away. Heart of the country. Monkberry moon delight. Eat at home. Long haired lady. Ram on. The back seat of my car. APPLE SMAS 3.375/30 cm (dist. Pathé) Il tient à ce que l'on mette « Paul et Linda », on le dit, donc. D'ailleurs, elle chante beaucoup, dans ce disque, Mme Mc Cartney. Lui, il a



écrit des chansons qui ne sont que réminiscences des Beatles, donc de lui-même en grande partie. C'est aussi le même son, la même décontraction, la même humeur que l'on retrouve au long de ces pages. Absents, par contre, sont les messages et la violence d'un Lennon, l'ambiguïté d'un Harrison ou la bonhomie d'un Ringo Starr. Mc Cartney a voulu faire un disque qui soit le reflet de son ambition, et il semble bien que son ambition soit

de ne pas en avoir, hormis le fait d'enregistrer des chansons distrayantes, amusantes parfois, qui se suffisent à elles-mêmes et auxquelles il ne faut surtout pas prêter des intentions autres que celles-ci. Pour faire ce disque, il a auditionné les meilleurs musiciens de New York (lesquels ont d'ailleurs été plutôt vexés de se faire auditionner après avoir fait leurs preuves sur quelques dizaines de disques à succès), et il les a fait travailler sans jamais jouer avec eux. Ce qui ne devait guère faire l'affaire du batteur, privé de basse! Ces instrumentistes font ce que l'on peut attendre d'eux, c'est-à-dire qu'il n'y a strictement rien à leur reprocher. Ils étaient payés pour jouer telle note à tel endroit, ils la jouent, et tout est dit. D'ailleurs, comme pour les Beatles, cette musique ne met aucun instrument en évidence. Les mélodies, les arrangements, les voix forment un tout inséparable et le disque s'écoute avec plaisir si l'on aime Mc Cartney, et il ne s'écoute pas si on ne l'aime pas. C'est aussi simple que cela. — JACQUES CHABIRON.

SOFT MACHINE FOURTH

Teeth. Kings and queens. Fletcher's blemish. Virtually (1-2-3-4). BARCLAY 80.439/30 cm Un pas de plus franchi vers le jazz, l'instrumental, la négation complète de la voix: ce qui se traduit par une rigueur de plus en plus affirmée, l'apport prédominant des cuivres, l'adjonction d'un piano électrique. Un ensemble de sonorités nouvelles qui rapprochent la musique et les préoccupations actuelles du Soft de celles de Miles Davis. Sans tourner fondamentalement le dos à leurs conceptions musicales antérieures, les musiciens du Soft (importance prédominante dans cette démarche de Mike Ratledge et Hugh Hopper) n'en transforment pas moins radicalement leur expression. A la folie, à l'orgie sonore de l'orgue et de la batterie est maintenant préférée la rigueur dans la profusion des sonorités et

L'ÉLECTRONIQUE...
DANS LES
INSTRUMENTS
A VENT!

HENRI
SELMER
PARIS

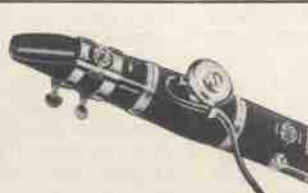
CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent : Saxophones - Clarinettes - Flûtes. Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentisme n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation. Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et tremolo.

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER
78, rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 357-09-74



CELLULE MICROPHONIQUE



Pub. SAG - PARIS - 3005. Photo Richerrou



des sons décuplés. Les vocaux de Wyatt, les comptines sussurées des deux premiers albums et qui étaient encore présents dans la face du batteur (« Moon in June ») du Third ont été remplacés par une recherche des timbres, une épure des formes. D'une certaine manière, le groupe s'éloigne de l'esthétique pop et rock, et par là même du public de cette musique. Il tend vers une plus grande universalité à la convergence d'expressions diverses, d'aventures autres. Celles que vivent tous les jazzmen free européens comme John Surman, Mac Laughlin, Barre Philips ou Keith Tippett, Chris Mac Gregor. Leur prochain passage au festival de Newport vient d'ailleurs confirmer la revendication de cette nouvelle orientation. Une orientation due pour une grande part à l'influence dans le groupe d'Hugh Hopper, à qui l'on doit la quasi totalité des compositions de l'album. Ce disque marque aussi la reconnaissance définitive d'Elton Dean comme membre à part entière du Soft. Donc, ce n'est plus la violence trouble ou le charme désuet des vocaux, mais une complexité de l'écriture qui ne gomme pas pour cela l'étrangeté du son, son pouvoir d'enveloppement, comme en témoigne « Virtually » (composition d'Hopper) : dialogue basse-batterie, nappes d'orgue torturées, saxophone coltraniens et une basse saturée qui se répand en méandres. L'électro-acoustique est ici maîtrisée, pour être mieux mise en valeur. Cette longue pièce se termine sur des notes qui s'évanouissent progressivement. Ce n'est pas une musique de la facilité, mais plutôt celle d'une exigence bien comprise. Celle qui permet à ce groupe de franchir de nouvelles étapes, et ainsi de ne pas figer son esthé-

tique musicale originelle en système. Les musiciens exigent de leur auditeur qu'il les suive plus loin, là où la fascination de la machine molle continue à s'exercer. — PAUL ALESSANDRINI.

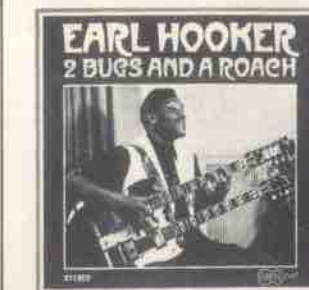
SERIE BLUES ARHOOOLIE

FRED McDOWELL.
AND HIS BLUES BOYS.
EARL HOOKER.
TWO BUGS AND A ROACH.
JOHN LITTLE JOHN'S
CHICAGO BLUES STARS.
EARL HOOKER.
HOOKER'N'STEVE.
BIG JOE WILLIAMS.
THINKING OF WHAT THEY
DID TO ME.
LIGHTNING HOPKINS.
TEXAS BLUES MAN.
ARHOOOLIE 19.001/003/006/
008/009/010. X 6 30 cm
(distr. Musidisc)
Arhoolie est une de ces petites marques artisanales, sise en Californie, et qui fait la joie des passionnés de blues rural, d'« old time » et de vieux jazz. Le genre d'entreprise qui, dirait-on, travaille surtout pour le pied. Quand cela se passe aux États-Unis, pays du rouleau compresseur de l'économie capitaliste la plus outrancière, on a toujours une tendresse particulière pour le type qui ose encore faire de la production dans un style et un esprit qui vous interdisent à tout jamais l'approche des « charts ».



Or, Musidisc a eu l'excellente idée de prendre en charge la distribution en France d'Arhoolie, et frappe un grand coup (enfin, grand pour ceux qui, comme nous, aiment ça) en lançant une série de 12 (oui, douze) albums de ce bon vieux et inépuisable blues : six ce mois-ci, et six autres le mois prochain. Pour commencer, aujourd'hui, trois recueils de vieux

bluesmen traditionnels bien connus, et les trois autres de blues urbain électrique. A boire et à manger si l'on veut mais, dans l'ensemble,



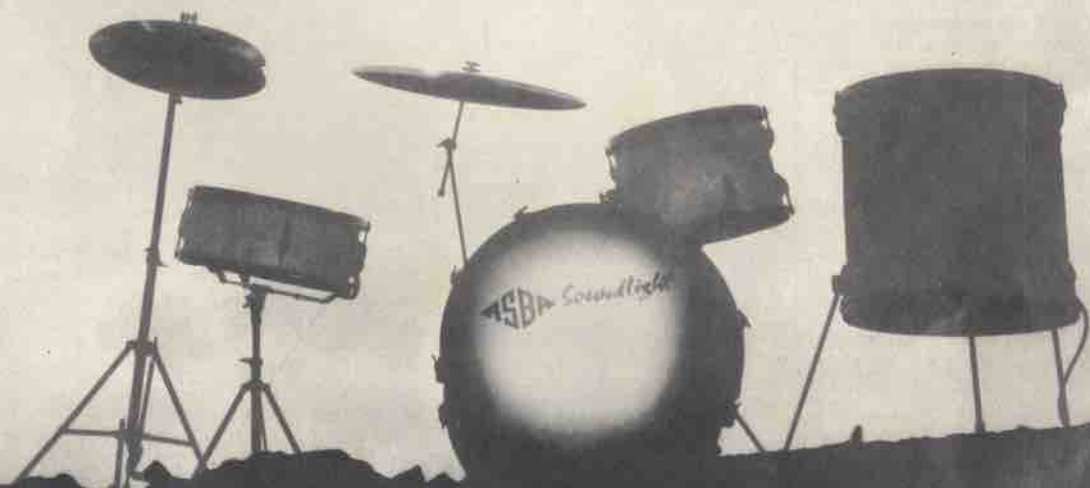
de la belle ouvrage. D'abord, Fred McDowell; l'un des hommes qui ont le plus contribué à populariser le « bottleneck style » à la guitare. McDowell, bien que né dans le Tennessee (« vers » 1905, le « vers » est déjà tout un poème!), est absolument représentatif du « Delta blues » du Mississippi, puisqu'il a vécu le plus clair de son temps dans cet état depuis 1940. Comme le suggère le titre « And his blues boys », Fred McDowell est ici accompagné de trois musiciens qu'il a choisis lui-même (Mike Russo: deuxième guitare; John Kahn: basse; Bob Jones: batterie). A noter surtout: une étonnante reprise de « When the saints go marchin' in », morceau pourtant si rabâché qu'il en est devenu insupportable, et que McDowell en le traitant en blues nous fait redécouvrir, et « Ethel Mae blues », improvisé alors que le chanteur venait de recevoir un coup de téléphone de sa femme. Un blues toujours vivant et chaque jour renouvelé. L'album de Lightning Hopkins, enregistré chez le chanteur à Houston (Texas) en décembre 67, n'est peut-être pas aussi délirant que le récent « Poppy Lightnin' » double de chez RCA, mais il contient une bonne série de titres, dont plusieurs inédits (et pour cause: il ne refait jamais les mêmes!). De toute manière, on trouve très peu de déchet chez Lightning Hopkins. Ceci n'est pas toujours le cas de Big Joe Williams, dont le « Thinking of what they did to me » manque parfois un peu de vitalité. Toutefois, Williams ne doit pas être sous-estimé (ne serait-ce que pour le nombre de gens qu'il a influencés) et la participation de l'harmonie-

ciste blanc Charlie Musselwhite à quatre de ces titres leur redonne un peu de piment. Du côté de la Cité du Vent, on trouve deux très bons recueils d'Earl Hooker, le cousin de John Lee. Celui-ci, dont la discographie n'était pas encore très riche, est pourtant un musicien émérite qui maîtrise des techniques souvent complexes (guitare à double manche, l'un avec six cordes, l'autre à douze, avec pédale wah-wah) le plus heureusement du monde. Une intéressante rencontre aussi, dans la série « musiciens noirs et blancs ensemble », est celle d'Earl Hooker avec Steve Miller au piano et à l'orgue (« Hooker'n'Steve »). Enfin, pour ceux qui aiment un blues urbain avec section de cuivres, plus orienté vers le R'n'B, on recommandera le John Littlejohn qui, aidé par ses « Chicago Blues Stars », se défonce généreusement sur sa « slide guitar ». Un excellent début de série, et la suite au prochain numéro. — JACQUES VASSAL.

EDGAR WINTER

EDGAR WINTER'S WHITE TRASH. Give it everything you got. Fly away. Where would I be. Let's get it on. I've got news for you. Save the planet. Dying to live. Keep playin' that rock'n' roll. You were my light. Good morning music. EPIC BN 26.293/30 cm (dist. CBS)
Le premier LP d'Edgar Winter aurait pu être beaucoup mieux et, chance, logique, celui-ci lui est très nettement supérieur. A un point tel que White Trash est l'un des disques les plus exaltants sortis cette année! Le vrai, le grand, l'authentique coup de poing bien centré que l'on reçoit entre les deux yeux et qui vous renverse, les quatre fers en l'air. Si-si. Allez chez votre disquaire, posez l'aiguille sur le sillon, au premier morceau, dès que cette voix suraiguë aura crié « give it everything you got », vous cesserez là l'expérience et vous partirez, le disque sous le bras. « White Trash », c'est quarante minutes qui comptent. Un orchestre de musiciens blancs dirigés

SOUNDPLIGHT



ASBA DRUMS REVOLUTION

Lumière électronique puissante modulée par la frappe
Fûts translucides conçus dans un matériau de synthèse à
la sonorité percutante.



par un albinos, et tout ce beau monde joue le rhythm' n'blues le plus heavy qui soit, le plus généreux, d'une sauvagerie incroyable. Les cuivres sonnent comme s'ils étaient cent, et pas un ne se laisse impressionner par la virtuosité d'Edgar. C'est un paradoxe étrange que de voir cet albinos donner une leçon de soul à des Noirs. Sans doute, du fait de son infirmité, est-il plus sensible que quiconque à cette musique, peut-être la ressent-il aussi profondément que les Noirs les plus concernés par leur négritude? Il faut en tout cas une grosse santé ou une énorme rage pour jouer d'une façon aussi violente, aussi belle aussi. Edgar est un musicien hors-pair, il en fait encore la preuve incontestable ici, tout au long d'un disque comme on en n'avait pas entendu depuis fort longtemps. Peut-être même qu'on n'avait jamais entendu ça. Il vous le faut, et jouez-le très fort. Et laissez tomber Johnny pour Edgar. — JACQUES CHABIRON.

MOUNTAIN

NANTUCKET SLEIGHRISE
Don't look around. Taunta. Nantucket sleighride. You can't get away. Tired angels. The animal trainer and the tord. My lady. Travelling in the dark. The great train robbery.
ISLAND 639-6.001/30 cm (distr. Philips).
Mountain, le groupe de Leslie West et de Félix Pappalardi, obtient actuellement un triomphal succès populaire. Une des raisons essentielles d'un tel succès, c'est qu'il se place, comme tant d'autres groupes actuels, dans la lignée, ou en fils spirituel, des Cream. Sans innover, Mountain affirme une musique puissante et fortement rythmée, traduisant très exacte-

ment les besoins de toute la jeune génération d'amateurs de rock. Le tout avec une très nette coloration blues. Deux options fondamentales dans le groupe cohabitent harmonieusement: d'une part le hard rock violent porté par la voix de Leslie West, d'autre part les parties consacrées à la ballade, qui sont plutôt des compositions chantées par Félix Pappalardi. Comme du temps des Cream, les guitares hurlantes peuvent, sans rupture, laisser une place prépondérante à la voie et ainsi aux textes. Cette musique transporte tour à tour harmonies délicates, puissance et efficacité, qui ne sont pas sans rappeler les Yardbirds. De plus, il s'agit d'un véritable groupe, une masse



compacte, solide, cohérente sans prédominance particulière. Une part de travail soigneusement définie pour chacun, afin d'assurer à l'ensemble cette cohésion. La batterie de Corky Laing ou les sonorités à l'orgue et au piano de Steve Knight finissent de parfaire l'ensemble, en soutiennent une rythmique sans faille, et en soulignent certains climats par de grandes nappes sonores. Si ce ne sont pas des propositions audacieuses qui sont énoncées, il reste que la perfection de cet ensemble garantit son efficacité, sa force et son impact. Un impact considérable aux États-Unis et en Angleterre, et qui ne devrait pas manquer de s'affirmer ici aussi. Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, Mountain fait partie des grands groupes populaires. Et ceci directement, sans emphase ni démagogie, mais par une simplicité chaleureuse qui exprime parfaitement l'état présent du mouvement pop. « Don't look around », « You can't get away », « The great train robbery » s'annoncent déjà comme des titres qui viendront riva-

liser avec ceux de Deep Purple (in Rock) ou de Black Sabbath. A signaler: dans la pochette de l'édition américaine, on trouve un livret avec textes et photos du groupe. — PAUL ALESSANDRINI.

ELTON JOHN

17-11-70. Take me to the pilot. Honky tonk women. Sixty years on. Can I put you on. Bad side of the moon. Burn down the mission.
DJM DJLPS 414/30 cm (dist CBS)
Il continue le petit Elton; il porte des shorts bariolés, des bottes de dompteur de cirque, grimace à en faire pâlir d'envie Jerry Lewis et sort un nouvel album enregistré « live » aux studios A & R de New York le 17 novembre 1970 (d'où le titre); ce soir-là il y avait un show retransmis par une station de radio et un disque (plusieurs si l'on compte les « pirates ») fut gravé en souvenir de l'événement... La face A s'ouvre sur le présentateur, très professionnel, qui annonce: « Ici Dave Hammond. Nous sommes aux studios A & R, New York City, pour une soirée de divertissement; nous avons environ cent-vingt-cinq personnes venues écouter et apprécier. Voudriez-vous bien accueillir chaleureusement, ceux qui sont ici et ceux qui se trouvent chez eux, Monsieur Elton John... »; applaudissements du public; introduction de piano de « Take me to the pilot »: « If you feel/That it's real... »; le spectacle est commencé et Dee Murray, le bassiste, semble un peu lourd: qu'à cela ne tienne, le public manifeste bruyamment son enthousiasme à la fin de ce premier morceau; Elton remercie, remercie une fois encore, amusé d'une réaction aussi vive, et puis soudain, quelque peu énervé: « Stop it now ». Le groupe démarre presque aussitôt sur « Honky tonk women »; très funky comme on pouvait s'y attendre et sans surprises, mais le public apprécie beaucoup. Les applaudissements sont à peine retombés que le pianiste commence déjà à jouer l'introduction de « Sixty years

on », légèrement modifiée dans la version « live »; on peut constater dans ce morceau la cohésion qui règne entre Elton John et ses deux accompagnateurs Dee Murray (basse) et Nigel Olsson (drums) qui a adopté pour l'occasion ce style heurté qu'affectionne tout particulièrement Nick Mason, du Pink Floyd;



« Sixty years on » est vraiment un très beau morceau et il ne perd rien à être dépouillé des arrangements somptueux, mais excessifs, de Paul Buckmaster: la finesse de la partie de piano, la basse vrombissante de Murray et les brisures nettes du drumming d'Olsson entretiennent naturellement l'aspect dramatique de l'histoire; on voit ici le talent de chanteur d'Elton qui semble pouvoir arracher aux mots les plus doux des plaintes étouffantes: « The candle light burns so low/When you are passing through ». Pour clore cette première face il y a « Can I put you on », morceau assez peu connu et l'un des sommets de l'album; « Can I put you on » démarre de manière habituelle, introduction de piano, etc., et puis soudain, le tempo change, le rythme s'accroît: « All right, people, can I put you on? », le tension du public monte et le groupe part dans un fantastique rave-up: « All right, all right, can I put you on? ». La face B commence avec « Bad side of the moon », précédemment un succès pour Toe Fat, morceau très funky mais tellement répétitif. Vient ensuite « Burn down the mission », pièce de résistance des concerts d'Elton John, dont la version-fléuve nous emmène ici jusqu'à la fin du disque; c'est dans ce morceau que l'on se rend compte de l'intérêt que le chanteur porte à son public; tout est fait pour que l'attention des spectateurs ne puisse



11^e ANNÉE

Tous les vendredis en soirée au « GOLF DROUOT », 2, rue Drouot, Paris-9, le célèbre Tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par « ROCK & FOLK », OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place :

- Une séance d'enregistrement (trois heures) ;
- Un disque promotion ;
- 50.000 anciens Francs.

« DYNACORD » remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au « GOLF DROUOT ».

L'enregistrement est réalisé par le STUDIO CITEAUX, 30, rue de Citeaux, Paris-12^e. Tél. 344.62.25.

ROCK & FOLK publiera la photo et la biographie du groupe « révélation du mois », afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : HENRI LEPROUX.

Orgues Thomas

Sonorité américaine



A partir de 2.450 F. t.t.c. en démonstration permanente chez

ELECTRONIC MUSIC
18, boulevard Marx-Dormoy
93-LIVRY-GARGAN

Tél. : 927.29.42

Parking assuré

AMPLIS, GUITARES, ORGUES,
PERCUSSIONS TOUTES MARQUES
CRÉDIT — REPRISES

pas une seconde s'égarer : soli de piano, reprises du « My baby left me » d'Arthur « Big Boy » Crudup (pas très convaincant) et de « Get back » des Beatles, considérablement ralenti ; on peut reprocher à Elton John son exhibitionnisme excessif mais il faut reconnaître qu'il fait son métier de chanteur - pianiste de rock'n'roll avec beaucoup de cœur et d'enthousiasme... Le spectacle se termine. Elton, au piano, remercie le public d'être venu, d'avoir écouté... « Keep on smiling, that's the most important thing, all right? Ah, let me add something... » et c'est une folle reprise de « Burn down the mission » qui s'achève dans le délire des spectateurs... Le présentateur revient : « Elton John Elton John... Nigel on drums, Nigel Olsson... Dee on bass, Dee Murray... Bernie Taupin, Bernie... incroyable lyrics... ». Il est déjà parti Elton, perdu dans ses rêves de rock'n'roll star, et il nous laisse un album qui n'a rien d'exceptionnel d'un point de vue strictement musical mais constitue cependant un témoignage essentiel sur le « phénomène » Elton John, ce drôle de petit bonhomme... — YVES ADRIEN.

GREASE BAND

My baby left me. Mistake no doubt. Let it be gone. Willie and the pig. Laughed at the judge. All I wanna do. To the lord. Jesse James. Down home momma. The visitor.

HARVEST SHVL 790/30 cm (dist. Pathé)

Le Grease Band était récemment à Paris pour une petite visite promotionnelle. Les guitares et les amplis étaient restés en Angleterre : il s'agissait de rencontrer les gens du métier, de se faire connaître, afin de préparer le terrain pour de futurs concerts. La sortie de ce disque coïncidait avec ce court séjour et chacun fut à même de parler à ces musiciens que vous connaissez si vous avez vu Woodstock : ils accompagnaient Joe Cocker, à l'époque. Voilà bien une référence encombrante et un passé lourd à honorer ! Bruce Rowland (kyb) et Neil Hubbard (dms), qui

joua quelques temps avec Juicy Lucy, le savent bien, et ils tirent à prévenir toute équivoque : le Grease Band est un groupe de rock music, et il ne veut pas jouer autre chose, même si les compositions de Henry Mc Cullough (bs) ont un petit côté country, et celles de Alan Spenner (guitare), un petit côté bluesy. Chris Stainton marque de sa présence et de son autorité cette musique, ce disque tout entier. Ils l'appellent « le Génie », et peut-être que le génie de Stainton, c'est la simplicité. Ou, du moins, de rendre simples et immédiates des orchestrations qui ont nécessité de longues heures de studio. Malheureusement, Stainton, qui fut en compagnie de Léon Russell le pilier de Mad Dogs & Englishmen, n'a pu obtenir les crédits qu'on lui doit pour ce disque, car sa compagnie phonographique (A & M) a mis son veto. Aussi, il devient « Phil Harmonious Plonk »



pour les besoins de la cause, et est producteur du LP. Producteur d'un rock bien balancé, bien arrangé, qui s'écoute avec plaisir, dont l'on bat la mesure inconsciemment. Le Grease Band est porté par le même courant que Léon Russell : rock music bien musclée. — JACQUES CHABIRON.

COUNTRY

JOE McDONALD
HOLD ON-IT'S COMING.
Hold on-it's coming. Air Algiers. Only love is worth this pain. Playing with fire. Travellin. Joe's blues. Mr Big Pig. Balancing on the edge of time. Jamila. Hold on-it's coming.

VANGUARD 519.036/30 cm Il est revenu, Joe, avec un single, « Quiet days in Clichy » (la musique du film), au Top Ten de tous les pays scandinaves, une inter-

view fracassante dans Rolling Stone et ce nouveau disque, « Hold on-it's coming », son premier véritable album solo (« Thinking of Woodie Guthrie » était un hommage au grand chroniqueur social de l'entre-deux guerres et « Tonight I'm singing just for you » un recueil de standards de la Country Music). Il est revenu, donc, avec cet album intitulé « Country Joe McDonald starring in Hold on-it's coming » (le « starring in » ne serait-il pas une indication que Joe commence à être sérieusement touché par les milieux du cinéma dans lesquels il évolue depuis maintenant un peu plus d'un an?) et sous-titré « Terror on Tin-Pan-Alley : a saga of loose strings and fast music ». Une très belle pochette et un disque encore plus intéressant : dans la liste de ceux qui ont participé à son enregistrement (réalisé à Londres, San Francisco et New York), on trouve Spencer Davis (qui semble faire une nouvelle carrière aux States), Alex Dmochowski (ancien bassiste de Dunbar, Heavy Jelly et Mayall), Chicken Hirsch et Greg Dewey (respectivement premier et troisième batteur du Fish). Dans les dix morceaux que nous offre cet album, Joe se révèle comme un compositeur des plus versatiles et fait preuve de qualités de narrateur évidentes : que le ton en soit burlesque (« Playing with fire »), agressif (« Mr Big Pig ») ou quelque peu sentimental (« Only love is worth this pain »), chacune des chansons est une petite histoire terriblement intéressante à écouter (et parfois aussi à retenir — « Balancing on the edge of time » —). Bien que ne disposant pas d'un registre vocal très étendu, Joe sait étonnamment bien manier les mots et leur donner, d'une seule inflexion de son timbre voilé, ce qu'un cri ne saurait dans son cas, restituer : l'émotion. Joe, c'est un homme finalement assez simple, un peu amer parfois, pour lequel vous ressentiez une sorte de tendresse complice ; ce qu'il dit semble être relativement vrai et il possède le don de savoir le faire passer sans trop d'exagération à son auditoire, comme le prouve ce disque... La face A s'ouvre

sur « Hold on-it's coming » où nous est contée l'histoire d'un étranger qui arriva un jour au village et alluma une étrange petite cigarette qui permit à Joe de retrouver son enfance (la seconde voix est celle de Spencer Davis) ; dans « Air Algiers », un type « brûlé » par le FBI nous livre ses projets : « I've got a one way ticket from New York to Marseille/... Pigs on my trail, 've got to make my getaway/... I'm going to the Casbah, to cool it for a couple of years... » ; le morceau suivant, « Only love is worth this pain » rappelle par endroits le John Mayall de « Turning Point » et ne peut être que dédié à Robin Menken, la femme de Joe (également co-productrice de l'album) : « ...And now I think I understand/What it means to be your man/Only love is worth this pain/Come on, let's try again/...All the pain and sorrows/Waiting for tomorrow... ». « Playing with fire » est le récit des mésaventures survenues à Dynamite Charlie (a loser). Double - Head Teddy (a heavy) etc., des personnages qui font des erreurs fatales : on entend dans ce boogie (musique que l'ancien leader du Fish affectionne tout particulièrement) un fantastique solo de piano interprété par Richard Sussman ; vient ensuite « Travellin », histoire d'un amour perdu dans le cosmos, ravissante ballade dont la musique est due à Barry Melton, l'ex-guitariste du Fish : « Travellin » est l'exemple parfait de cette poésie naïve et charmante, coutumière de Joe : « And if you travel the Milkee Way/Far beyond the Northern Star/To the place where there is no night or day/To where all the planets are/You may see her pass you by/On a journey to the sun/Tell her I search the sky/To try and find her love/Hey, Hey what



MMMMMM ACTUEL

N° 10/11

NUMERO SPÉCIAL - 5F

les plus grands textes de l'Underground.

Interview Ginsberg - textes : Watts, Leary, Hoffman, Weathermen, etc...

et 48 pages de bandes dessinées



BULLETIN DE COMMANDE

RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 - le n° 49 - le n° 50 - le n° 51 et le n° 52 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger).

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

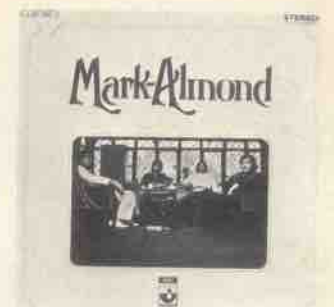
do you say?/I travelled the distant stars/Hey, Hey what do you say?/I'll find some way/To go wherever you are...». La face B commence avec « Joe's blues », de facture très classique, mais interprété avec beaucoup de sensibilité; vient ensuite « Mr Big Pig » où l'on retrouve le Joe « Berkeley radical » dans une de ses chansons les plus incisives adressée, comme il se doit, au flic: « Avec sa matraque au côté, ses bottes au pied/Il ne lui est pas nécessaire d'être un homme » (notons que Joe a adopté ici le timbre de voix et l'instrumentation du Dylan des années 65); le morceau suivant, certainement le plus beau de l'album, c'est « Balancing on the edge of time » dans lequel l'ancien leader du Fish nous expose, très simplement, sa conception de la vie, aujourd'hui qu'il s'est dégagé du nombre de ses problèmes et a dépassé certaines de ses contradictions (engagement politique): « And suddenly night turns to day/I see my life in a different way/I sing la la la...I close the day I spent in vain/With

nothing to loose, and nothing to gain/I'll make promises now of a different kind/Balancing on the edge of time »; nous trouvons ensuite « Jamila » qui, j'en suis persuadé, peut devenir pour Joe ce que « My sweet Lord » fut pour Harrison si quelqu'un se décide à le sortir en simple: « She's one of the eastern ladies/You can feel the charisma/She's a livin' Shiva/Hell of a ballet dancer »; je le répète, ce morceau est terriblement commercial (mais d'excellente qualité) et devrait s'avérer, avec une promotion moyenne, un hit énorme; une reprise de « Hold on-it's coming » (avec la participation du violoniste Ed Bogas) vient clore la seconde face. Pour résumer, il faut dire que l'album qui nous est ici offert brille par la diversité des sujets d'inspiration utilisés par son auteur (je vous assure que vous ne trouverez pas deux morceaux qui se ressemblent); il est très agréable de pouvoir, au travers d'un disque, aborder chacune des « identités » qui furent celles de Joe tout au long

de sa carrière, du folk-singer de Berkeley au compositeur de musiques de films. L'auteur de « FUCK » semble aujourd'hui être un homme assez averti des pièges que réserve la vie d'un chanteur de rock'n'roll; l'interview parue dans Rolling Stone l'indiquait déjà très clairement; ce disque ne fait que le confirmer... Le moment semble venu d'ajouter à l'élite des Neil Young, John Sebastian, Van Morrison un nouveau nom: celui de Country Joe McDonald. Hold on, Joe, it's coming... — YVES ADRIEN.

MARK-ALMOND

The city (Parts 1 to 5). Love (Parts 1 to 5). HARVEST C 062-92.200 30 cm (dist. Pathé) La musique de John Mayall aura laissé bien peu de traces dans celle de Jon Mark et Johnny Almond; c'est ce qui vient immédiatement à l'esprit après l'écoute de ce disque. Les deux hommes firent partie de cette formation « sans batteur » qui dérouta puis enthousiasma les fans de Mayall, et le disque qu'ils enregistrèrent alors, « The Turning Point », demeure l'un des meilleurs de Mayall. Mais Almond et Mark, depuis, ont abandonné le blues. Seules, quelques notes de boogie (« Love ») rappellent le passé, seul un chorus de sax semblable à celui de « California » (« Turning Point ») persuadera l'auditeur qu'il s'agit effectivement des mêmes musiciens. Tommy Eyre et Roger Sutton se sont joints à M & A. Le premier est un pianiste-organiste de tout premier ordre, on le connaît depuis où il jouait avec Aynsley Dunbar Retaliation. Sutton, connaît pas. Il est bassiste, et compositeur de « Love, part 5 ». A eux tous, ces quatre musiciens jouent de 23 instruments, et ça ne les empêche pas de chanter! Ce n'est pas pour cette raison que ce disque est important (peut-être). Son intérêt, l'intérêt de cette musique, tient sans doute au fait que tous jouent en étroite communion, chacun en fonction de l'autre, une musique fine et fluide, une musique de rêve, sereine.



Juste un petit solo de sax, quelques mesures qui swignent, et vous retombez dans la béatitude complète, vous flottez, et l'eau clapote légèrement. Vous n'entendez pas Jon Mark, ni Almond, ni personne, vous entendez de la musique douce et belle. Il y a des jours où ça fait du bien, d'autres où l'on ne peut avaler ce sirop à la menthe. — JACQUES CHABIRON.

GIVAUDAN IMPORTATIONS

Certains lecteurs estiment que nous parlons des disques trop tard. Notre politique a toujours été d'en parler quand ils sont édités en France et donc disponibles partout. Mais il est vrai que la formule du mensuel est un handicap dans ce domaine: un disque publié après le 15 du mois ne peut être critiqué, en raison des délais d'impression du magazine, dans le numéro du mois suivant. Par exemple: un disque publié le 20 juin ne figurera dans les critiques que du numéro d'août. Nous avons donc décidé, pour remédier à cet inconvénient, de publier chaque mois une page qui informera les lecteurs des principales nouveautés importées des USA ou d'Angleterre. Non pas des critiques de disques, mais un survol rapide et l'annonce de l'existence de disques qui

seront ultérieurement étudiés plus en profondeur. Ceci a été rendu possible par la Maison Givaudan (201, boulevard Saint-Germain, Paris-7^e. Tél. 548-10-44), où tous ces albums sont disponibles.



« L.A. Woman » est le nouvel album des Doors, et peut-être bien leur meilleur à ce jour. Du rock fracassant et des climats d'une densité exceptionnelle (Elektra EKS 75.011). Violent, lourd, Jim Morrison à son plus haut niveau. Procol Harum est sans doute le plus mésestimé de tous les grands groupes anglais. Son « Broken Baricades » est encore une fois un chef-d'œuvre d'intelligence et de finesse (A & M SP 4.294). Aucun des albums du groupe n'a déçu, et celui-ci est l'un de ses meilleurs. L'association Keith Reid (paroles), Gary Brooker (musique): quelque chose d'incomparable.

Taj Mahal est de retour. Avec un double album enregistré au Fillmore (« The Real Thing » — Columbia G 30.619) et swinguant au possible. Accompagné par un merveilleux groupe (et une section de quatre tubas!), Taj démontre une fois de plus qu'il est bien le plus grand bluesman de sa génération.

Al Kooper est un autre musicien sous-estimé. Puisse son nouvel album (« New York City you're a woman » — Columbia C 30.506) lui apporter la renommée qu'il attend depuis des années. Intelligent, magnifique-

ment réalisé et interprété, cet album est éblouissant. Pourquoi Elton John et pas Al Kooper? Mystère, qu'épaissit encore ce beau disque...

Comme celui de Rod Stewart (« Every picture tells a story » — Mercury SRM 1.609), sûrement encore supérieur aux deux précédents et à coup sûr aux albums des Faces. Très excitant... Très.

Le premier album-solo de Graham Nash s'intitule « Songs for beginners » (Atlantic SD 7.204) et c'est une surprise. Entouré de musiciens remarquables, Nash se partage entre les belles mélodies et des rockers sur lesquels il est tout à fait à son affaire. Tous les quatre ont fait leur propre album, on peut comparer.

Hot Tuna est devenu électrique. Jorma Kaukonen, Jack Casady, Will Scarlett, ceux du premier album, se sont adjoints Papa John Creach, un superbe violoniste, et Sammy Piazza, batteur. Du blues, et du rock (RCA LSP 4.550). La révélation du mois, c'est Mike Heron, de l'Incredible String Band. Son album, réalisé avec l'aide de John Cale (« Smiling men with bad reputations » — Elektra EKS 74.093), est probablement le plus beau de la tournée. A écouter sans faute. Mike Heron n'en a plus pour longtemps à être ignoré. Quel disque!

Leon Russell a, selon son habitude, réuni une pléiade de noms dans le studio pour enregistrer son nouvel album (« Leon Russell and the Shelter People » — Shelter SW 8.903). L'étrange Leon étale ici tous ses tics mais aussi tout son rare talent. Swing d'un bout à l'autre, du rock, du piano et de chœurs.

« Mude Slide Slim » est le nouveau disque de James Taylor (Warner Bros WS 2.561), et il est juste ce que l'on en espérait: excellent, tout en demi-teintes, à écouter mille fois pour se plonger dans les climats du plus grand des Taylor.



De la famille des Byrds, les Flying Burrito Bros, sont issus. On trouve d'ailleurs Chris Hillman et Mike Clarke au sein de ce groupe dont le troisième album (A & M SP 4.295) aura peut-être plus de chance en France que ses deux prédécesseurs. C & W raffiné, quelques chansons superbes.

« Ego » présente la nouvelle formation du Lifetime de Tony Williams (Polydor 24 4.065), qui, apparemment, vaudra très bientôt la précédente. Seuls Tony et Larry Young demeurent. Musique fluide, un peu assise entre deux chaises, mais quelle rythmique.

Albert King, grand guitariste de blues, a enregistré un album magnifique, intitulé « Lovejoy » (Stax STS 2.040). Soul garanti, guitare à volonté. Swing. Il y a aussi un album des Pink Fairies, heavy (« Never, never land » — Polydor 2.383.045) et « différent ». Ce groupe mérite d'être connu, bien plus que d'autres, qui redonne de la vigueur et de la hargne au rock anglais.

John Entwistle, bassiste des Who, présente son premier effort solitaire (« Smash your head against the wall » — Track 2.406.005), qui n'est pas tellement, tellement convaincant. Une petite déception. Les Rascals, par contre, ont enregistré un double-album de qualité (« Peaceful World » — Columbia G 30.462). Encore un groupe inconnu par ici et qui ne le mérite pas. Impeccable. Jazz et rock.

Au rayon découvertes, un chanteur anglais, Keith Christmas (« Fable of the wing » — Polydor 244.511), absolument remarquable, entre le folk et le rock. Et un autre chanteur, indien celui-là, Link Wray (« Link Wray » Polydor 244.064), accompagné par sa petite famille. Mieux encore. Et puis un disque merveilleux, plein de soleil, un disque de John Sebastian enregistré en public (« Real Live John Sebastian » — Reprise MS 2.036). Rarement entendu-on foule plus heureuse que ce soir-là. Pour se réchauffer le cœur. Heureux. Et en réserve: les albums des Byrds/Buffalo Springfield / Cream / Dylan / Airplane / Dead / Mothers / Fudge / Velvet U / Yardbirds, T. Riley/Stones, etc.

CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon
PARIS-1^{er}
(Face à l'Olympia)
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS
TOUTES MARQUES :

Guitares
Amplis
Batteries
Orgues
Sonos
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion
Réparations
et Révisions

(LOCATION
SUR RÉFÉRENCES)

ampeg



est importé maintenant
par
SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606.68.06
En vente chez tous les revendeurs spécialisés
(Liste sur demande)

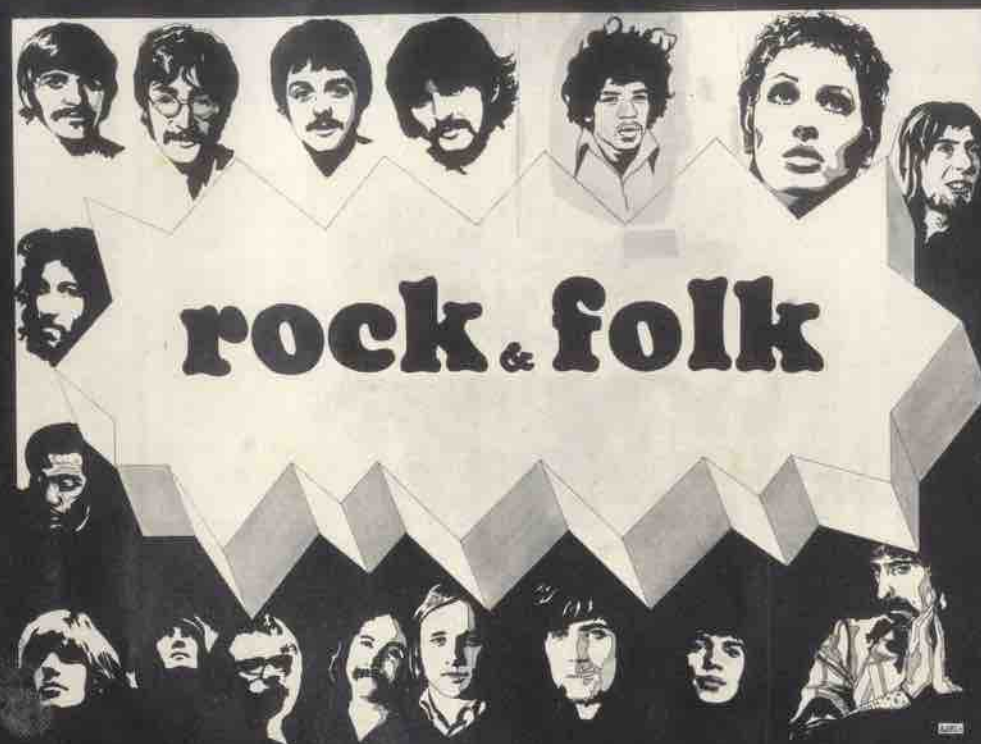


VOTRE

HARMONICA C'EST UN HOHNER



OFFRE SPÉCIALE



**JUSQU'AU 1^{ER} AOUT,
PROFITEZ DU MAINTIEN DE
L'ANCIEN TARIF
D'ABONNEMENT**

Pour 30 F. (40 F. pour l'Étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970 et de l'index publié dans le n° 48 de janvier 1971.

Bulletin d'abonnement page 88.

COURRIER

(suite de la page 24)

avez lus régulièrement, il ne vous sera donc pas difficile de les traduire à vos lecteurs français :

« PEOPLE IN GLASS HOUSES
SHOULDN'T THROW STONES »

P.S. : Sans doute ne publierez-vous pas cette lettre (répression?) mais j'aimerais avoir votre réponse, ça ne doit pas être trop vous demander...

Un Anglais : A.P. Cottrell,
Lycée Chanzy,
Rue Delvincourt,
08 - Charleville-Mézières.

R : En ce qui concerne Clapton, il s'agissait d'une expression pour expliquer son évolution vers une mentalité et un contexte américains. Of course...

Joan Baez

Jacques Vassal était au Palais des Sports le 28 mai, je l'y ai vu, et je pense que son article vous dira tout sur ce merveilleux spectacle. Je voudrais pourtant, par l'intermédiaire du journal, poser cette question : pourquoi certains éléments (toujours les mêmes) du public lyonnais sont-ils si cons ? J'étais sur le parterre qui est devant la scène, mais assez éloigné de celle-ci, et se trouvait derrière moi un groupe de jeunes freaks qui semblent sympathiques et qui pourtant s'amusaient à aller pousser leurs gueulantes à chaque concert. Attention : ils ne parlent ni de politique, ni de récupération, mais se contentent de siffler systématiquement toute intervention de l'artiste et d'injurier copieusement les gens qui ont le malheur de se trouver dans leur rayon d'action et qui aimeraient bien écouter.

C'est ainsi que durant le concert de Pink Floyd l'an dernier, ils se sont permis de crier des « chiqué » et des « à poil » toutes les fois que Waters ou que Gilmour s'approchaient du micro. C'est ainsi qu'ils ont tabassé un « sale petit bourgeois réac » qui se permettait de réclamer le silence pendant le passage de John Mayall, à eux, les vrais de vrais, les grands pontes de la pop. Les grands flics, oui. Le 28, enfin, ils ont une fois de plus fait preuve de leur profond humour en scandant « Allez l'O.L. » et « Baez-moi le cul » (!) pendant que

Joan présentait une de ses nouvelles chansons.

Voilà les faits. Ils méritaient, je crois, d'être signalés, même si ils ne touchent qu'une petite partie du public. Consternant.

Amitiés.

Christian Doisan,
69 - Lyon.

Hippydasse

En ce moment, je suis en train de me demander ce que c'est un jeune. Une petite tête pleine de poils, snob à bloc, sans aucune réaction, plus vieux déjà qu'un homme de cinquante ans et pourri encore de préjugés ?

Je dois me présenter maintenant, je suis bidasse et mieux encore, je suis une crevure d'engagé : j'en ai pour 5 ans à être mis à l'écart par cette jeunesse d'avant-garde, soi-disant parce que je suis rasé, je suis un anormal, un lâche ou je ne sais trop. Croyez-vous, vous qui lisez Rock and Folk régulièrement, qu'un bidasse, même engagé, puisse être tout aussi mordu de musique que vous ? Vous viendrait-il à l'idée que ma seule joie se trouve dans la musique, qu'en plus je voudrais voir le système se casser la gueule avec ma participation, peut-être faible mais sincère ? Non ce n'est pas possible, d'après vous pourquoi serais-je là-dedans alors ? Question qui me fait mal au ventre parce que difficile et long d'y répondre. Je dois vous le gueuler alors qu'un bidasse, peut-être plus hippy que certains jeunes singes, parce que hippy c'est une mentalité, c'est dans l'esprit, cela prend au cœur et on en est fier de ces idées nouvelles. Ce n'est pas la seule façade du jean troué, du T-shirt avec « love » marqué dessus, mais derrière cette croûte un mec pourri, encore plus que certains engagés. C'est dur de ne rencontrer que cette sorte de jeunesse dans toutes les villes où je passe, Marseille, Montpellier, La Rochelle, Royan pour ne citer qu'elles. Pourtant, je persiste à croire qu'il y a une petite minorité sincère, sans préjugé, sans manière, non choquée par n'importe quoi et surtout pas par un bidasse hippy.

Je compte sur toi Rock and Folk pour passer ces quelques lignes, peut-être banales, afin de savoir si la France possède encore de vrais jeunes. Peut-être un aura au moins le courage de s'adresser à la sale graine que je suis par la voie du journal, si avec un peu de chance cette lettre est publiée.

Amicalement.

Le Hippydasse.

Alain Decocq,
57, rue Audry-de-Puyraveult,
17 - Rochefort.

Zoo

Nous, on a eu la visite des Zoo ! (na !).

Faut le dire vite, parce qu'ils sont passés si vite et si inaperçus qu'on se demande si on n'a pas écouté des fantômes. Malgré leur petit accident (un cycliste renversé, un pare-brise cassé...), malgré le peu d'ambiance et le petit nombre de spectateurs (200), malgré leur fatigue de la route (Perpignan-Tarbes : c'est dur), malgré qu'ils aient commencé à jouer à une heure du matin, malgré qu'ils aient fini à 2 heures, malgré tous ces malgrés, ils n'ont pas mal joué. Ils auraient mérité un peu plus d'applaudissements. C. Devaux ne s'est pas mal débrouillé et je crois qu'il est vraiment l'un des meilleurs batteurs français, quand à A. Hervé il a fait son petit numéro (qui se laisse écouter) à la Keith Emerson (il est très difficile de ne pas imiter Emerson, on est obligé de jouer comme lui si l'on veut jouer bien). On a même eu droit à une nouvelle composition d'André Hervé qui n'est pas mal du tout.

Tout ça, ça se passait le 30 mai dans un plouc retiré des Pyrénées, aux environs de Tarbes, à Orleix (cherchez pas, c'est pas sur la carte !). Il faut dire que les spectateurs étaient comme le paysage : un peu paumés. Je crois que bon nombre ne s'attendaient pas à avoir les tympans en l'air, et à entendre ce genre de musique (on en est encore au zimboum, boum, même si on a les cheveux longs).

Il faudrait que les groupes français fassent des tournées de ce genre en province : ils la dégraisseraient un peu. Mais surtout qu'ils ne viennent pas en amateurs (les Zoo ont failli le faire) : cela dégoûte les gens de la musique pop. Il paraît qu'il y aura Triangle et Titanic à Pau dans quelques jours : c'est une bonne initiative, seulement je crois que la province (et surtout le Sud-Ouest) n'est pas encore habituée. Faut pas aller trop vite : on est encore des pedzouilles ici, on a l'esprit lent... Aussi, il faudra que Triangle et Titanic se donnent à fond et offrent de la très très bonne musique pour convertir certains, pour faire des adeptes, pour se faire aimer vraiment et sans déception : ce qui est très difficile et (presque) impossible. Nicole.

Solution constructive

Messieurs. Étant donné que je lis Rock & Folk depuis le N° 0, je pense être compté parmi vos plus anciens et fidèles lecteurs, et c'est à ce titre que je me permets de vous dire que, si votre journal, au commencement, se voulait être un organe d'information, il avait en plus cette qualité, qu'il était intéressant, ce qu'il est de moins en moins aujourd'hui. En effet à une époque où tout progresse, vous, vous régressez vers des formules qui pour avoir été

bonnes il y a deux ou trois ans, ne le sont plus à l'heure actuelle. De ce que j'avance, votre dernier numéro en témoigne hautement.

Certes, jamais vous n'avez relié le phénomène pop au champ social, où se déroule de façon indéniable et inéluctable un combat de classes, sauf peut-être pendant la période hippie que vous avez abondamment commentée (Dister en particulier), écartant encore, toutefois, tout problème de classes, tant il est vrai que ce problème ne semblait pas d'actualité — mai 68 n'avait pas encore éclos. D'un point de vue strictement musical (donc arbitraire), vous avez cherché à faire passer sous la lumière ce qui était digne d'intérêt, reléguant dans l'ombre les mauvais penchants de la pop.

Mais aujourd'hui, de tout cela, il n'est plus rien ou très peu, seul Paul Alessandrini essaie de tirer la pop de l'engourdissement dans lequel elle sombre lentement. N'oubliez pas, Messieurs, que la pop peut mourir, tout au moins dans ce qu'elle a d'essentiel et de subversif, et ni Black Sabbath, ni CSN & Y (qui eux se portent bien), ne peuvent se réclamer d'une telle définition. Pour en revenir au Sieur Alessandrini, s'il condamne sans procès, il a au moins le mérite d'éclairer par étincelles les vrais chemins que devrait suivre la pop. De plus ce monsieur a la bonne idée, dans le presse-livres, de ne pas s'attacher aux dernières vécilles sorties pour parler de ceux dont la place dans la littérature devient chaque jour de moins en moins contestable, je veux parler d'Artaud, Ponge, Bataille, Genet, Cayrol, Blanchot, Sade, Lautréamont ou Pierre-Jean Jouve. On regrette néanmoins qu'en cette année de la célébration du Centenaire de la Commune qui a donné lieu à de nombreuses publications que Monsieur Alessandrini n'en ait lu aucune ou toutefois n'ait jamais daigné en parler (1).

Pour conclure j'aimerais faire un rapide retour sur la pop au sujet des Stooges. Ces deux dernières années, les trois groupes nouveaux les plus conséquents ayant enregistré sont, à mon avis, les Stooges, Amon Düül II et Red Noise. Et d'avoir dit que les Stooges est un groupe musicalement pauvre, voilà une des plus belles aberrations que nous ait sorti Rock & Folk, on aurait envie d'étriper le susdit Adrien. Même Alice Cooper ne méritait pas cette considération (ou déconsidération). De plus on apprend que le guitariste et le bassiste des Stooges ont quitté le groupe mais qu'Iggy Pop continue de bondir dans la foule. Annoncée de cette façon, cette nouvelle semble vouloir signifier que Ron Asheton et Dave Alexander, le guitariste et le bassiste, seraient tout bonnement les accompagnateurs d'Iggy Pop. Alors que, non seulement il n'en

est rien, mais que les Stooges sans Asheton, c'est le Magic Band sans Beefheart, les Who sans Townshend ou les Mothers sans Zappa. Si j'exagère un tant soit peu, c'est pour bien montrer que si Iggy Pop était réellement important au sein des Stooges, Ron Asheton restait pourtant l'élément moteur du groupe.

Maintenant, avant de vous quitter, il ne me reste plus qu'à souhaiter que Rock & Folk puisse détourner les yeux de ses concurrents (Best, Extra et autres Super Hebdo) pour trouver une solution originale et constructive, oubliant qu'en aucun cas une autre revue, à l'heure actuelle, ne saurait lui indiquer la route à suivre.

Crazy rabbit and the cheering slice of bread.

(1) Il l'avait fait mais ça a sauté à la mise en page.

Les Fous du Folk

Vassal avait raison. Rien qu'en voyant la chronique « Les Fous du Folk » de mai 71, j'ai eu envie de descendre à Malataverne. J'avais déjà vu Glenmor et Alan Stivell lors d'un séjour en Bretagne. Surprise ! Le jeudi à la TV, lorsque je vis Alan avec Lionel Rocheman qui m'enthousiasmaient ! Je n'avais aucune raison de ne pas partir. Et je ne l'ai pas regretté. J'avais des préjugés quant au folksong (comme beaucoup de gens en France), je croyais que c'était ennuyeux et monotone ! J'étais loin de m'imaginer qu'il existait des gens comme le Wandering, La New Ragged Compagny et Grand-Mère Funny Bus ! C'était bien la première fois que je voyais jouer des gens pour le plaisir ! Et oui, ça existe ! Personne ne jouait à la vedette et tout le monde jouait avec tout le monde. Un seul inconvénient : les concerts très longs étaient fatigants à suivre, aussi une bonne partie de l'assistance dormait. Pierre M., fidèle lecteur, Saint-Chamond.

The Band

Salut, Mardi 25 mai, The Band à l'Olympia. D'eux, je ne savais pas grand-chose, pas plus que tout le monde, sinon qu'ils avaient travaillé avec Dylan (c'est plutôt une référence non ?) et quelques autres comme ça, en passant (« The Weight »-Easy Rider par exemple). Ils sont arrivés sur la scène, tout bêtement, avec des allures de « bons-gars-de-la-campagne-en-visite ! » Enfin, sympa quoi, et ils jouent, et on s'aperçoit qu'on les avait déjà entendus sans y faire bien attention. C'est mignon et pas trop compliqué, mais on ne peut s'empêcher de taper du pied et de chanter avec eux. Il faut dire que, ce soir-là, il n'y avait pas

trop de monde à l'Olympia, mais qu'on y était pour la musique.

C'est rassurant un concert du Band, ça vous remonte le moral à bloc, peut-être parce que c'est simple ? On a l'impression d'être dans un univers différent, sans vices et sans guerres. Et bons musiciens avec ça ! Malgré leur air de ne pas y toucher, interchangeable, polyvalents ! Vas-y que je te donne le ton, one-two-one-two-three, avec le pied dans la plus vieille tradition. Jeu de guitare discret mais efficace. Quant à l'accordéon, c'est bien la première fois que j'ai pu écouter cet instrument sans hurler ! Sacrée bande ! Ils restent fidèles à eux-mêmes et à leur musique... depuis 10 ans. Finalement, une petite leçon de simplicité et de joie de vivre, ça ne fait pas de mal.

Ce qu'ils appellent la « pop music » ça ne signifie pas toujours violence et coups, c'est quelque fois autre chose, mais ça, tout le monde ne doit pas le savoir. Les flics étaient à la sortie. Carol.

Paul VI Alessandrini

Et puis alors, attention, hein, faut faire gaffe à avoir une idéologie vachement élaborée, structurée, pensée et repensée, chiadée jusque dans ses moindres détails, sinon, PAN ! le flic Alessandrini vous tape sur les doigts en vous traitant d'« anarchiste » (RF 53, p. 72).

Vivez au présent, bon dieu. A quoi ça sert de faire des catégories, de délimiter des périodes ? Pour élaborer vos petites encyclopédies ? Toute analyse est essentiellement fautive puisqu'envisagée selon une optique globale des choses. On ampute, on élimine, on juge secondaire, et, au bout du compte, on a une carcasse. Pas la réalité. La réalité ne se décrit pas, ne se dissèque pas, ne s'analyse pas, elle se sent. Appliquer une formule de quelques mots à un musicien ou à un groupe (cf. l'article de Paul VI Alessandrini dans R & F 52), ça n'intéresse personne et c'est con. C'est du travail d'encyclopédiste incapable de faire sa propre musique (à propos, combien de mecs à Rock & Folk jouent d'un quelconque instrument ? Vous jouissez avec une rondelle de plastique de 30 cm de diamètre mais il ne vous viendrait pas à l'esprit de toucher une corde de guitare, rien que pour voir...).

Dormez sur vos deux oreilles et sur votre fric, vous ne valez pas la peine d'une charge de plastique. Fuck. Publiez.

Un mec qui emmerde Marx, Mao et Lénine autant que Pompidou, Nixon et Maurice Chevalier.

P.S. Je n'en veux pas vraiment à Rock & Folk ; simplement, il y a dans votre canard des trucs qui m'écœurent. Je ne suis pas le seul. Alors, je réagis. Salut.

SONORISATION

mi



musique industrie

une solution définitive
à tous vos problèmes d'amplification

LISTE DE NOS REVENEURS ET DOCUMENTATION SUR DEMANDE

MUSIQUE INDUSTRIE PRODUCTION, 31-33, RUE DE LAGNY, 94-VINCENNES - TÉL. : 808.89.86

manhattan for the Peppiest Popsound



MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :
29, rue Tissot, 69 - LYON-9^e - Tél. : 83.61.40

**VOUS AVEZ REUSSI
VOTRE EXAMEN
BRAVO !...**

**FAITES VOUS
OFFRIR UN**

JUMBO GEM

1.495 F

au lieu de 2.200 F

Plus de 30 % de remise sur toute la
gamme des modèles GEM



Documentat on **GAFFAREL MUSIQUE** distributeur national
3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1^{er} - Tél. : 59.34.24
18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9^e - Tél. : 874.40.03

PRESSE LIVRES

Léonard Cohen est aux États-Unis considéré comme un romancier important. Son roman, *Beautiful Losers*, est loin d'être passé inaperçu. *The Favorite Game* (Ed. Bourgois) se présente comme une œuvre à tendance autobiographique, qui dépeint le contexte de la communauté juive de Montréal. On y retrouve le même besoin que dans ses disques de mêler étroitement la confession, l'histoire et la poésie. De même est continuellement présente la femme, la mère, à travers les rencontres. Le livre est construit comme un film, avec des retours (flash backs), des ruptures de ton, un récit qui n'est pas toujours cohérent au premier degré. Se mêlent les fantasmes, les rêves aux réalités et aux souvenirs. Léonard Cohen apparaît comme un écrivain résolument moderne dans la forme, mais étrangement sophistiqué par tant de recherches sur les mots, la syntaxe. Il semble en quête d'un bonheur évanoui, dans les caresses sensuelles, le souvenir de l'amitié, de la famille, ou la nature. On pénètre dans le milieu bourgeois juif canadien, qui a donné naissance à l'un des grands de la chanson américaine, mais aussi à un artiste bourgeois qui a réussi et qui a mauvaise conscience.



Cette mauvaise conscience filtre à travers le livre, le rappel du passé, la référence constante à ses origines juives, et son angoisse de ne pouvoir atteindre la communication.

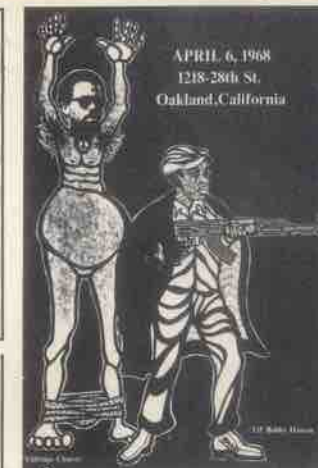
Ginsberg-Pélieu

Planete News, est un recueil de poèmes, de textes, écrits par Allen Ginsberg de 1961 à 1967 (éd. Bourgois). Plus que toute autre, l'œuvre de Ginsberg témoigne de l'Amérique contemporaine, du cœur des villes, de l'angoisse existentielle, de la recherche d'une paix et d'une extase continuellement remises en question par l'oppression de tous les fléaux du système. Les poèmes témoignent de toutes les aventures sur tous les continents traversés, de toutes les prises de parole, de toutes les actions entreprises durant cette période. A travers une poésie, qui répond au néon, aux sirènes lugubres des villes : paysages réels, paysages fantasmagiques, paysages de drogue, ce sont toujours des images d'une Amérique et de son oppression technocratique. Références constantes aux mass media (TV, publicité), à la politique (Révolution, subversion, réaction), tout y est. Comme un cordon ombilical jamais coupé qui nourrit le poète témoin de son temps, de ce monde de l'impérialisme culturel et économique américain. Une poésie qui emprunte son rythme à celui, angoissant, meurtrier, brisé, de la terreur d'une Amérique contemporaine. Une équivalence que Ginsberg retrouve dans les mots. Il est l'homme-charnière, le poète de toute une génération, vivant, vibrant au contact de ce harcèlement continu des sens, découvrant, expérimentant, jouissant ou souffrant : des brisures écorchées, des morsures. Monde des rencontres : Ezra Pound, les hippies ; le monde de la révolution américaine. Il est impossible de citer, il faut tout apprendre par cœur, comme autant de repères à l'intérieur de la jungle culturelle améri-

caine, de son confusionnisme, de ses philosophies, de ses violences et de ses subversions (Dylan, l'hindouisme, la paix, la guerre du Viet Nam, la guerre atomique, etc.). Des notes et des notules dues aux traducteurs, Pélieu et Mary Bitch, permettent de situer chacun des personnages, chaque instant, chaque lieu de l'itinéraire ginsbergien : Convention de Chicago, Prague...

« Embruns d'exil »

(Ed. Bourgois) date de 1969 ; c'est l'avant-dernière partie des journaux américains de Claude Pélieu. La postface, « à prendre ou à laisser » comme la désigne lui-même Pélieu, date, elle, de mars 1971. L'auteur remplace « Embruns d'exil » dans sa propre évolution, rappelant le décalage qui le sépare maintenant du grand espoir hippie. Ce texte est « paranoïaque » : angoisse, désespoir total, violent, condamnation radicale de tous les mouvements auxquels il a cru. Une position suicidaire qui rejette tout, espoirs et rêves de la rébellion : « les rebelles sont partis dans l'aube violette avec leur mosaïque électrique, ils se sont évanouis dans l'Écran de quinine. » Des mots qui tranchent avec ceux d'Embruns d'Exil, qui célébraient la génération du rock'n'roll, de la révolution : « le génie de l'homme peut réapparaître ». « Des images et des sonorités. Une nouvelle façon de voir et d'entendre ». A cela, Pélieu ne croit plus. Au temps de la condamnation, de la destruction dans l'espoir d'une résurrection succède le temps de la grande paranoïa actuelle, le constat de décès d'un grand rêve et d'une contre-culture. Tout se referme, c'est l'état présent. Les textes de ce livre ; ceux qu'écrivait Pélieu lui-même, mais aussi celui d'Ed Sanders sur John Sinclair, d'Abbie Hoffman, d'Allen Ginsberg, de Ferlinghetti et de Philly Lammantia, parlent, eux, de la période précédente. Un chavirement poétique qu'il faut connaître.



Right On

Une crise violente ébranle le Black Panthers Party, espoir d'une révolution, pas seulement noire, contre le capitalisme. Les éditions Git-le-Cœur proposent un petit livre sur la scission du Black Panthers Party, recueil de textes qui peut permettre d'éclaircir la situation présente, la genèse de cet affrontement de deux fractions. Une chronologie des événements précède un texte des Weathermen, nouveau parti révolutionnaire de la jeunesse blanche, qui a pris la place du SDS ; un texte des Panthers 21 ; *Right on*, texte théorique d'Eldridge Cleaver sur l'action politique ; une déclaration des Young Lords qui prennent position sur ce conflit ; et les explications de Newton qui expose les positions de la faction opposée à Eldridge Cleaver. Aux mêmes Éditions Git-le-Cœur, un livre fondamental, bien loin de la fadeur et de l'imprécision libérale du Petit Livre Rouge, « *Le Combat Sexuel de la Jeunesse* » de Wilhem Reich. Comme le souligne l'avant-propos, cette brochure n'a pas pour but l'« explication » habituelle « qui esquivent le problème des relations sexuelles de la jeunesse, et veut, conformément à des convictions d'ordre scientifique, donner aux jeunes des réponses précises touchant le grand problème de leur maturation sexuelle ». Mais cela en montrant nettement le contexte politique qui détermine la répression sexuelle à l'égard des jeunes, et affirmant ainsi qu'il ne peut y avoir de véritable révolution sexuelle sans une révolution sociale. Ces livres qui se veulent militants, pour être accessibles à tous, sont d'un prix très modique (Éditions Git-le-Cœur, diffusion La Commune, 28, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris-5^e). — PAUL ALESSANDRINI.

LUDWIG

Nouvelles peaux,
nouveau Son!

Choisi et adopté par :

Les Beatles
Moody Blues
Jethro Tull
Led Zeppelin
Yes
Soft Machine
Martin Circus
Les Free
Cream

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9^e
Tél. : 874.75.24

Distribue également en exclusivité
FENDER, HAGSTROM, CONN,
LEVIN, ZILDJIAN, PAISTE,
OLYMPIC, OTTO LINK, STRAMP

Catalogue et Documentation
sur demande.

Liste des revendeurs régionaux



FOLK POUR TOUS

suite de la page 57.

n'ayant pas donné l'indispensable autorisation municipale, et d'autre part les musiciens souhaitant s'ouvrir davantage vers l'extérieur, le projet initial devint le Festival de Malataverne. Les habitants de la région, ainsi que les élus locaux, furent admirablement coopératifs, ce qui contribua à donner à l'ensemble des réjouissances une atmosphère de spontanéité dépourvue de cette désagréable impression de mode déplorée en d'autres lieux. Il faudrait en citer pêle-mêle quelques exemples, comme celui de la camionnette prêtée par un commerçant du coin, ou de la sono aimablement installée en sauvetage de dernière heure par un électricien local qui avait pourtant prévu de se reposer pendant le week-end ; on apprécia aussi la nourriture à bon marché (merguez et boissons toutes à 1 F.) et la boutique de livres et disques à des tarifs spéciaux (disques Chant du Monde à 18 F. au lieu de 24, livres à 22 au lieu de 29, collections « Folk-ways » et « Oak Publications » introuvables ailleurs, etc.), qui connut un franc succès. Très significatif à cet égard est le fait qu'on y ait vendu beaucoup plus de manuels et disques d'instructions pour apprendre soi-même à jouer de la musique et à fabriquer ses propres instruments (des livres sur l'artisanat, aussi) que de livres et de disques « vedettes ».

Il n'y eut, comme à Lambesc, ni resquille (c'était inutile, puisque tout le monde pouvait entrer sans barrières), ni bagar-

res, ni flics (l'un expliquant l'autre, ou inversement). Rien que trois ou quatre gendarmes pour guider les voitures dans le parking. Au village, outre la municipalité et les habitants, la paroisse se montra fort accueillante ; en accord avec certains des musiciens, le curé de Malataverne célébra le dimanche matin une « messe folk » au cours de laquelle des centaines de jeunes « freaks », se mêlant aux braves paroissiens, envahirent l'église. Le curé fit un sermon tonitruant, remerciant les jeunes en question d'avoir donné un si bel exemple « de fraternité, d'amour et de paix » et tout le fourbi, réaffirmant que le bonheur n'est pas « dans la consommation », mais dans la construction d'une société « plus juste ». Chaque phrase-clé entraîna des salves d'applaudissements et à la fin, tout le monde sortit de l'église poing levé en chantant « L'Internationale » ! Du coup, on se demandait qui, de Jésus-Christ ou du folk, avait récupéré l'autre...

Le folk des nouveaux fous

Il n'y a pas lieu, devant une telle situation vécue, d'insister trop longuement sur le détail de la musique. Pourtant, celle-ci nous offrit bien des satisfactions, en qualité comme en quantité. Pour le premier « hootenanny » du samedi après-midi, on eut d'abord quelques craintes devant le manque de participants volontaires. Finalement, grâce aux encouragements de Roger Mason, du Wandering et de quelques autres, on commença à se déboutonner un peu sur scène. On vit — excellente surprise — apparaître Mick Softley, ce sympathique chanteur solitaire anglais, ami de Donovan, et auteur d'un fort joli album (« Sunrise », CBS 64098), sans domicile fixe. Il habite dans un camion (anglais, ô combien !) qu'il s'est aménagé et s'arrête où et quand bon lui semble. Il se trouvait du côté de Toulon et là, par hasard, quelqu'un l'a mis au courant de ce festival. Il est venu, sans s'annoncer. Il n'a pas dit son nom. Il n'a pas demandé à passer au concert du soir. Il s'est défoncé

comme un beau diable, avec ses intonations qui rappellent parfois Richie Havens, dans les « hootenannies ». Il n'a rien gagné, que le plaisir de nous faire partager sa musique. Et il est reparti tout aussi discrètement, avec son petit camion. Un mec bien, Mick Softley. Plus animé que celui du samedi, le « hootenanny » du dimanche après-midi fut un feu nourri de chansons, d'une qualité fort satisfaisante dans l'ensemble. Et dans la rigolade : il y avait un gars merveilleusement fou qui se promenait dans la foule, complètement à poil sous une sorte de pagne criblé de trous. Pendant qu'une fille interprétait une de ses compositions dont le refrain répétait X fois la phrase « Je cherche un homme », le gars grimpa sur la scène en gueulant « C'est moi ! J'arrive ! » et fit mine (?) de se masturber joyeusement jusqu'à la fin de la chanson ! (rires).

Les concerts du soir furent évidemment plus professionnels, bien que ce mot ne doive pas être pris ici péjorativement. On regrettera toutefois que ces concerts n'aient pas été très différents du point de vue de l'ambiance, d'un spectacle ordinaire en plein air, quoique de très bonne tenue. La faute en incombe bien plus à des spectateurs parfois apathiques, voire endormis (ce qui, ne soyons pas trop vache, s'explique lorsque la musique est ininterrompue entre neuf heures du soir et six heures du matin). Il est seulement dommage que lesdits spectateurs n'aient pas davantage cherché à vivre et à jouir de l'instant, pour pouvoir ensuite faire déborder cette vie et cette jouissance créatrice dans le quotidien (ouh la la, qu'est-ce que ça fait pompier, tant pis, retirez le pompier et gardez l'idée...).

Ci-dessous, quelques impressions fugitives sur la musique (pas de la « critique », des impressions). Des confirmations : Roger Mason, qui poursuit parallèlement une popularisation de la musique cajun (outre sa guitare et ses cuillers, il se sert maintenant d'un petit accordéon diatonique du plus heureux effet) et un travail d'adaptation des blues parlés en français (chaudement recommandé, et désopilant : le « Blues de la

REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.



LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF
vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.

NOUVEAU LIQUATRON

De 1.600 F. T.T.C.
à 3.000 F. T.T.C.



5 MODÈLES

projecteur de grande puissance, réussit pour la première fois
une lumière liquide automatique.

PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des
formes mouvantes lumineuses et
fantastiques.



STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

l'ensemble avec
1 projecteur.
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

COLOURGRAM

Règlage manuel des 4 circuits. Appareil
livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.

4 fréquences réglant chacune 2.000 w. de
lumière.

SCENILUX-LOCAMAT



9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14 - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13

Judith Reyes.



Derroll Adams



François Béranger.



Mick Softley.



Catherine Perrier.



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à **ROCK & FOLK** à l'ancien tarif (France : 30 F Étranger : 40 F) pendant an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n° disponibles page 77) :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

3^e Guerre Mondiale », d'après Bob Dylan ; François Béranger qui, bien que grippé ce soir-là, fit un « tabac » assez joli (l'un des rares à avoir été rappelé avec force cris de la foule) ; le Wandering, maintenant techniquement très au point, mais qui aurait peut-être intérêt à faire évoluer son répertoire ; Jean Blanchard, courageusement fidèle à la très belle musique de son Berry ; Carlos Benn Pott qui, la première nuit, émerveilla tout le monde avec ses flûtes andines, kénas, etc. dont la plainte déchirait l'air de très émouvante façon, même dans des morceaux archi-connus comme « El condor pasa », auxquels il fait justice. Et Catherine Perrier et John Wright, la grande forme, et le duo des deux vieillards, René Zosso et Christian Gour'han.

Il y eut aussi des retrouvailles bienvenues et d'abord avec Alexis Korner. Le bluesman anglais avait joué l'année dernière aux Halles. Cette fois, il était accompagné de Peter Thorup, excellent musicien danois qui joue avec lui dans le groupe CCS. Les deux compères s'entendent à merveille, alternant le solo et le duo, la guitare et la mandoline, le vieux et les styles modernes (Korner a commencé son récital par un morceau des Byrds, et Thorup en a ensuite repris un de James Taylor) ; une heure en scène, douze chansons et pas une bavure : un régal. Idem pour Derroll Adams dont la démonstration, fidèle à son style, fut encore plus dépouillée : la boucle d'oreille unique, le Stetson, le banjo plaintif, les « old favorites ». Derroll est un des derniers vrais chanteurs de folk vivants que nous puissions rencontrer (étant entendu, bien évidemment, que des milliers d'autres nous resteront de toute manière inconnus). Retrouvailles, aussi, avec Steve Waring qui arriva tardivement dans la soirée du dimanche et n'eut accès à la scène que vers cinq heures du matin. Et là, il fut absolument fabuleux : pendant la nuit, à chaque artiste sortant de scène, on avait entendu décroître les acclamations, les applaudissements et autres manifestations de l'assistance, tandis qu'augmentait en proportion le nombre des duvets allongés par terre. Sur les dix ou douze mille personnes présentes au début de la soirée, il n'en restait peut-être que deux ou trois cents de réceptives lorsque Steve arriva. Et il réveilla tout le monde, engueulant les dormeurs, qui se mirent à danser, et le tout se termina dans une gigantesque farandole. Il était temps !

Dans ce concert multiforme où la place manque pour parler de tous les artistes (et puis, on vous l'a dit au début, ce n'est pas là LE but), deux découvertes. Découverte avec Valérie Lagrange (du moins, à supposer qu'il fallût s'attendre à prendre son pied). Très gentille d'être venue, avec

des chansons intéressantes à son répertoire (notamment du Dylan, du James Taylor et du Joni Mitchell), mais interprétées sur un ton bien monocorde. Plus grave fut la déception de Judith Reyes, chanteuse mexicaine très sérieusement engagée dans les mouvements de lutte révolutionnaire dans son pays où elle paye réellement de sa personne ; elle ne fut pas écoutée et baissa les bras au bout de cinq chansons. Honte aux petits rigolos qui la charrièrent (pour les autres, à écouter : son 30 cm. « Cronica mexicana », Chant du Monde LDX 74421). Et puis les deux découvertes ; d'abord, un groupe américain : les Mormoz. Ils sont cinq, trois garçons et deux filles, avec des instruments mifolk, mi-sophistiqués. On s'émerveille, à juste titre, de leur exceptionnelle cohésion musicale, évoquant une ressemblance (du moins au niveau de la démarche) avec l'Incredible String Band, ce qui n'est pas un mince compliment. J'attends de pied ferme la sortie de leur premier 30 cm chez CBS pour vous en reparler plus longuement. Enfin, les Barricadiers, groupe « Communardo-populo-révolutionnaire », qui à l'instar d'Evariste et de Dominique Grange distribuent leurs disques par des circuits parallèles. Musicalement, c'est beaucoup plus enthousiasmant que les deux sus-nommés, en dépit de leurs relents de soupe populaire des années 30 (cf. la savoureuse histoire de « Nana et Julot gueule d'acier »). Le dimanche en début d'après-midi, leur pièce de théâtre sur la Commune, peu au point et lassante au bout d'une heure, entraîna une vive polémique dans l'assistance, avec interventions débridées au micro, gueulantes contre les organisateurs (Pierre Tournier se fit traiter de facho, ce qui est tout de même aberrant), et même un discours d'inspiration situationniste. Le soir, les mêmes Barricadiers firent un récital de chansons révolutionnaires. Malgré les dents que cela fit grincer chez certains, les Barricadiers ont eu le mérite de mettre un peu le feu aux poudres et de provoquer une réflexion politique salutaire.

C'est sur ce problème que l'on peut conclure (provisoirement) : le rôle d'un festival de folk, ou de pop, ou de tout ce que l'on voudra. Si l'on se contente de trois jours de « défoulement » de temps à autre, alors cela risque de devenir la soupe de sûreté, qui aidera à mieux supporter la survie quotidienne. Zéro. Mais si, au contraire, ces trois jours sont un point de départ pour nous aider à fédérer les instants de fête, alors là bravo, je reviens en deuxième semaine ! L'ennui, en rentrant de Malataverne, c'est d'en être encore à se dire que cela tenait des deux à la fois. Lard ou cochon ? Spectacle ou situation vécue authentiquement ? Tout le problème est là. — JACQUES VASSAL.

PETITES ANNONCES

6 F la ligne + T.V.A. 23 % — Payables à la commande

VENTES

V. Batterie Ludwig 4 micros Shure 3 pieds-micro. Tél. 970.16.42.

V. Sono Wem 100 W. Tél. 970.16.42.

V. Guit. Framus 12 c. électr. et Fender télécast. Tél. 432.41.82.

Vds parf. état bas prix : 2 projecteurs lumière noire Gamain 100 F. chacun. Ensemble complet sonorisation Beuscher 500 F. Tél. 522.27.43 av. 10 h. ou repas.

V. Batt. Pearl comp. bon état 6 mois. P. 1 000 F. M. Gombert, 3, allée des Jonquilles, 91 - Brétigny.

V. Ampli Fender tremolux 40 W. 1 200 F. + guit. Welson 1/2 cais. Jazz 600 F. M. Molinari. 772.33.33. Pos. 56 17. 8 h à 18 h.

Vds FBT 50 W. bass 1 300 F. Tél. 951.15.86. Le soir.

V. Bat. Gary 5 pièces 1 700 F. Tél. AVR. 78.63. 14 h à 15 h.

V. Orgue Philicorda 1 clavier 2 000 F. Tél. 359.72.90. Poste 18. H. b.

V. Orgue Duocompact ében. Hammond. Amp. Stevens 80 W. Echo Binson échorec 1. Tél. 255.94.40. M. La Pompe.

V. Nouveau Piano Farfisa état neuf, garanti. Tél. 603.83.19. Le matin.

V. Guit. Aria à caisse 2 mic. + boîte 1 an. 600 F. Tél. 964.46.27.

V. Guit. bass Hofner forme violon modèle Beatles bon. sonorité. 400 F. Tél. MAR. 76.17. Alain. 16 h. à 18 h. 30.

Vds Sono Fayolm neuve 150 W. 4 700 F. Tél. 255.63.36.

Vds Baffles Fender. Tél. MOL. 01.36.

V. Sono Dynacord 100 W. ch. écho incorporée 2 baf. sur pied + mic. Beyer 3 800 F. crédit poss. Tél. 328.72.92.

V. Leslie 147 Hammond + péd. Leslie 5 000 F. Fontris, 12, rue Paul-Constans, 03 - Nérès.

Exceptionnel à vendre Fondation bass Vox 50 W. Tél. 587.06.46.

Vds Magnéto. Philips stéréo 4 pistes 3 vit. multiplex parf. état. Prix 700 F. Tél. 344.42.23.

A vendre Batterie Rogers double tom cymb. Zildjian 5 100 F. Sono Marshall 100 watts 6 000 F. Ampli Lead Marshall + 2 baffles 5 500 F. Ensemble Bass ampli Carlsboro 100 watts + 2 baffles (2 x 200 watts) 7 000 F. Ampli Fender Dual-Showman 85 watts 2 750 F. Tête Dual-Showman + baffle Bassman 2 100 F. Orgue Thomas double clevier Leslie incorporé 6 000 F. 3 micros Shure. Prix à voir. Ecrire G.A. Cornelius, 4, rue Guillaume-Tell, Paris-17^e ou Tél. 033.31.51 (matin). Appt 18.

V. Fender télécast. spéciale gaucher + housse tr. b. état 1 200 F. Sono Dupont 120 W. = Tête + baf. + mic. Shure 545, 2 600 F. Amp. Marshall 150 W. = Tête + baf. 100 W. ss. garant. 4 200 F. Vox Found bass 50 W. 1 500 F. Tél. 564. 20 à 21 h. 41 - Vendôme.

V. Guitare basse Framus + housse luxe 1 an ét. nf. 700 F. Ampli Stevens 80 W. + reverb. + 1 b. 6 HP Power 10 + 1 b. 2 HP Celestion 1 an ét. nf. 3 500 F. Tél. 27. à 28 - Orgères. Demander Patrick.

V. Guit. élec. + ampli 25 W. 800 F. cpt. Ecr. Montreuil Jean, 22, rue Daniel-Perdrigé, 93-Noisy-le-Grand.

V. Orgue Welson 2 cla. prix à déb. Guit. basse Fender 1 200 F. Télécaster Fender 1 200 F. Gretsch Chet

Atkins Orange 1 900 F. Dominique Messence sq. Grand Homme. 60 - Noyon.

V. Orgue Lowrey 2 clav. péd. 13 n. Leslie 2 v. Sustain Stéréo. Nbx. Jeux moitié px. Tél. 967.68.71, ap. 18 h.

V. Bat. double Premier nve. 7 fûts accé. cymb. housse. Foulon J.-P., 15, rue Desnouettes, 15^e.

Vends Jazz basse Fender état neuf. Tél. SEG. 11.04. à 20 h.

V. Sono Dynacord Gigant + 2 S 100 neuve 5 000 F. (facilités). Vox AC 50, 2 200 F. Tél. 287.37.89.

Part. vend Orgue Farfisa. Professionnel + colonne S 70 état neuf. Px. 7 000 F. Crédit possible. Tél. 797.96.79.

V. mat. nf. lumière stroboscope + magicolor + lumière noire. DAU. 88.52.

Vox AC 30 gd. modèle 2 corps 1 600 F. Tél. 253.37.29. Le soir.

Beatlemaniac cède LP stéréo inédits. 200 F. Ecr. au journal.

Urgent vends Guitare Welson 3 micros 400 F. Tél. 925.87.69.

Vds. Ampli Stevens basse 80 W. Sono Fender 100 W. Pédale Squall. Baffle Vox 100 W. Tél. 700.61.94. (Soir) 350.11.69. 350.24.85.

V. Marshall 13 corps 100 W.C. rouge neuf + pédale Squall (effets spéciaux) + valise (spots). Ecr. M. Delfour, 85, rue Béranger, 72 - Le Mans.

● Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1^{er}. Tél. 742.93.57.

Le studio A.V.R. sera fermé pour la période du 1^{er} juillet au 31 août. Les ventes et achats de matériel reprendront en septembre.

Vends Fender précision bass + étui état absol. neuf ss. garanti. Prix 2 000 F. Serge Mazères. Tél. 967.63.94 (après 20 h.).

V. Batterie Edware bon état, prix int. Tél. 522.43.60.

A vendre Piano Wurlitzer modèle 200, ét. neuf. Tél. 355.73.07.

OFFRES D'EMPLOI

Org. bass., Batt. cherchent Sax. fl. style Soft. Tél. 907.65.39.

Cher. chanteur (se) + batteur + organiste pour Pop, R'n'B, variétés. Tél. 946.96.00 (poste 33.43). M. C. Lockwood.

Import. instrum. de musique distrib. de marqs. de prestige rech. 1 représ. exclus. 22 à 30 ans pr sud-ouest afin de visit. client. exist. de march. de musiq. Fixe + pourcent. + fr. minim. garan. envoy. c.v. et photo récent. à R & F qui fera suiv.

Rech. mannequins danseurs (ses), chanteurs (ses), aut. composit., orch. variétés, figurants publ. cinéma, animateur début. amat. ou prof. S'adresser Agence P.V.O., 123, bd Voltaire, Paris-11^e. Ts les jours de 11 h. à 19 h. Tél. 805.69.37.

Cher. chanteur et batteur pour orch. pop. Ecr. à M. Delfour, 85, rue Béranger, 72 - Le Mans.

● Recherchons d'urgence chanteurs guitaristes et batteurs chanteurs. Tél. 357.64.07.

DEMANDES D'EMPLOI

Guitariste (chant. variétés) cherche emploi. Ecr. Valleray F., 101, Rés. Chenon-Beauval, 77-Meaux.

Trio pop-jazz cherche trav. été sud France. Tél. 951.15.86.

J. h. 22 ans tr. bonn. conn. mus. rech. pl. vend. ds mag. disques. Ec. H. Mesnard, 17-Villeneuve-la-Comtesse.

Orch. Les Castors, libre les 7, 8 et 14 août cherch. contrats, ainsi que les jours de semaine juill. août. Toutes régions. Ecr. Les Castors, 35, bd Sainte-Barbe, 59-Dunkerque 01. Tél. 66.39.84.

DIVERS

Rénov. fabric. baffles + g. Santiso, 20, rue de la Glacière (13^e).

Recherche imprésario toutes régions de France (orchestre 9 éléments) ainsi que dancing pour saison été. Ecrire M. Hernu, Florida Parc P N° 16, 13-Marguane.

Nelson offre amplis 40 - 250 W. Prix intéressants doc. sur demande contre enveloppe timbrée : Nelson, 8, rue des Pinsons, 91-Draveil.

Recherchons jeune fille ou jeune homme pour un voyage d'équipe en Asie et en Afrique. Départ fin août. Durée 1 an, participation aux frais. M. Christian Albugues, 65, rue de Wattignies, Paris-12^e. Tél. 925.39.80. Poste 412.

● Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Étude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs p^r disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

● **MAGIC - MUSIC**
Disquaire Spécialisé
Folk - Blues - Pop - Jazz
Importation USA - GB
Vente - Achat - neuf - occasion
Tél. (78) 37.16.37, 69 - Lyon
14, rue Auguste-Comte 2^e

CHANT. Réeduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

● Pour vos RÉUNIONS...
pour vos BESOINS...
PUB-DISK VEND LOUE
DISQUES TOUS PAYS
Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow
Sud-Américains/Disques rares
etc... Liste et rns. c/4 timb.
Ecrire à R. POPESCA, Bte Ple
363-02 à 75 - Paris-R.P.

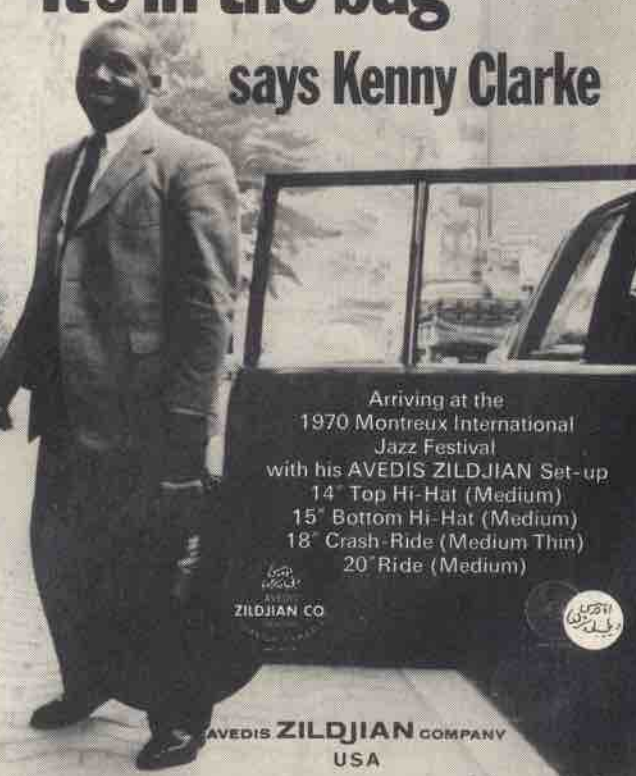
● **GALAS PARIS-BANLIEUE**
Débuts rapides. Form. début. (tes).
Ecrire : GALAS BEAUNE,
4, Villa Montcalm, Paris-18^e.

Devenez un vrai batteur.
Leçons de batterie. Percussion.
Technique adaptée variétés et
jazz. Études de solos. Tarussio.
Tél. CAR. 99.29.

Enregistrement groupes et chanteurs. Effets spéciaux. Amplis guitare et basse + batterie sur place. Enregistrement professionnel. Spécialité pop music, 29, rue Vernet (Champs-Élysées). Tél. 720.25.20.

'It's in the bag'

says Kenny Clarke



Arriving at the
1970 Montreux International
Jazz Festival
with his **AVEDIS ZILDJIAN** Set-up
14" Top Hi-Hat (Medium)
15" Bottom Hi-Hat (Medium)
18" Crash-Ride (Medium Thin)
20" Ride (Medium)

ZILDJIAN CO

AVEDIS ZILDJIAN COMPANY
USA



un groupe français

suite la page 49

réagissent. Martin Circus aura les mêmes problèmes, et le jour où il arrivera à « exporter », je lui tirerai mon chapeau. Tout ça ne veut évidemment pas dire que nous n'enregistrerons jamais un titre en français.

— Il y a en ce moment d'énormes obstacles lorsqu'il s'agit de programmer des disques étrangers à la radio; dans certaines tranches, on ne peut passer que trois disques anglais. Ne pensez-vous pas que vous avez dès le départ moins de chances?

— C'est un fait, nous avons moins de chances, mais ne crois-tu pas que les plus grosses ventes ont été réalisées par des tubes de langue anglaise, les Aphrodite's Child, par exemple? Je pense que l'on peut parvenir à dépasser cet obstacle si le disque est très bon, ou, du moins, s'il plaît beaucoup. Alors, il passera en radio.

— Vous avez fait deux tournées en Angleterre, et d'autres en Allemagne; quels enseignements en tirez-vous?

— Ian Bellamy: « En Angleterre un disque français peut marcher, une fois, mais si on veut faire une carrière là-bas, il faut faire les disques suivants en anglais; Françoise Hardy, par exemple. »

— Daniel Carlet: « Les gens croyaient que nous étions le seul groupe français. Ils ne pensaient pas que ça existait, les groupes, en France! Alors, ils ne peuvent pas faire autrement que nous prendre pour des charlots, lorsqu'on arrive sur la scène... « Ah! groupe français! Ah Ah! » Large sourire, et tout! On part en état d'infériorité. Quand on réussit à faire un tabac, quand on voit que d'autres musiciens s'intéressent à nous, viennent nous voir pour nous demander: comment faites-vous ceci, comment faites-vous cela, que le type nous reprend pour quinze jours en

octobre prochain, ou que le patron du Ronnie Scott (célèbre club de Londres) nous a invités en permanence, eh bien, on pense qu'il y a de l'espoir, et que nous avons toutes nos chances. Nous nous efforçons, en outre, de donner une bonne image de nous-mêmes, vis-à-vis des groupes anglais. Tu sais, en Angleterre, un musicien pas célèbre est considéré comme un rien-du-tout; il ne gagne rien, doit travailler presque tous les soirs pour bouffer. Il vit dans son camion, ne mange pas. Même un groupe comme Family, qui n'est pourtant pas n'importe quoi sur le plan popularité, travaille trois ou quatre fois par semaine dans les clubs. Je sais bien qu'en France il y a beaucoup de groupes qui crèvent de faim. En Angleterre, un musicien pop a malgré tout davantage de possibilités de travail qu'ici. Mais en fait, on en profite pour l'exploiter, le traiter en véritable paria. Ils étaient tout étonnés de nous voir bien manger, tous les jours. Quand ils viennent en France, ils comprennent et ils se rattrapent. Ils remplacent l'acide par le vin rouge et leur camion-roulotte par un bon hôtel... Sinon, nous avons fait de nombreux bœufs avec toutes sortes de musiciens, nous connaissons quelques groupes. Patto, par exemple, c'est absolument fabuleux, et Yes, aussi. Nous avons joué juste avant ces derniers et, lorsque nous avons vu ce que c'était, Yes, nous avons compris pourquoi le public nous avait accueillis fraîchement, et nous avons été vachement contents qu'il nous ait finalement rappelés! Je ne cherche pas à te prouver à toute force que tout va bien, qu'on est les plus forts; seulement dire que c'est possible pour un groupe français de faire quelque chose en Angleterre, maintenant.

— Ian Bellamy: « Quand je suis venu, je ne peux pas dire que j'y croyais beaucoup, à Zoo. C'est une musique que je ne connaissais pas, à laquelle je n'étais pas habitué. Nous avons beaucoup travaillé, j'ai commencé à assimiler la musique de Zoo, j'ai même écrit quelques morceaux. Maintenant, après le succès que remporte cette musique dans mon pays, je commence à la comprendre... »

— Qu'est-ce que c'est, la musique de Zoo?

— Je ne pense pas pouvoir t'expliquer ce qu'elle est... Au départ, il faut penser que nous jouons du rhythm'n'blues, et qu'auparavant, moi (Daniel Carlet), j'étais dans le grand orchestre de l'Olympia. Notre musique, c'est donc du R'n'B, mais nous avons voulu jouer au violon les parties, les riffs, traditionnellement réservés aux cuivres. La musique de Zoo est due, en grande partie, à Michel Bonnacarrère ou bien à André Hervé, qui étaient jusqu'à présent les seuls compositeurs du groupe.

Ils apportaient les partitions, arrangées ou non, et nous jouions (en gros) ce qu'ils avaient écrit: mais ces derniers mois, la situation a changé, en ce sens que nous nous mettons à composer, Michel (Ripoche) et moi, et Bonnacarrère est parti. C'est tout le groupe qui travaille, maintenant. Une des raisons pour lesquelles nous avons confiance en nous, en ce que nous faisons, c'est que chacun a beaucoup d'admiration pour l'autre, chaque musicien respecte les autres musiciens, et il n'y en a pas un qui se sente inférieur au copain. Personne n'est à la traîne, et c'est justement une des raisons de notre entente — contrairement à ce que l'on a prétendu. Si nous nous séparons, ce ne sera pas pour des questions musicales, c'est du moins mon avis. Ce pourrait être pour des motifs extérieurs à la musique; je pourrais me fâcher avec quelqu'un parce que j'estimerai qu'il a mal agi dans telle ou telle circonstance, mais certainement pas à cause de la musique. J'aime bien ce que l'on fait ensemble, et c'est ce qui compte pour moi.

— Ripoche: « En France, je ne connais pas de musiciens avec lesquels j'aimerais travailler. Il y a de bons musiciens, mais leur musique, je n'ai pas envie de la jouer... ou bien, je ne pourrais pas, la jouer. »

— Carlet: « Il y a peu de musiciens que j'admire, dans ce pays. J'aime beaucoup François Jeanneau, mais à part lui... si, il y a Claude Engel, aussi (ex-Magma, accompagnateur de Daydé), et je sais qu'à part jouer de la guitare comme il en joue, il est également un très bon flûtiste. Chris Hayward aussi est excellent (Total Issue), mais... il n'est pas français. »

— Peut-être sont-ils tous un peu jeunes pour vous impressionner.

— Oui, peut-être... mais nous ne les connaissons pas tous. J'ai trente ans dans trois mois, mais il n'y a aucune raison pour que je ne tombe pas en extase devant un type de vingt ans. Au contraire!

— A part la musique?

— Dans le groupe, il y a deux tendances. Les frères Hervé ne pensent vraiment qu'à la musique, ils ne vivent que pour ça. Le matin, le soir, tout le temps. Ils composent, répètent, etc... Moi aussi, je travaille beaucoup mon instrument, mais j'ai des amis en dehors du Métier, et je ne sors pratiquement jamais avec André ou Michel, parce qu'en dehors de la musique, nous n'avons absolument aucun point commun, nous ne concevons sans doute pas la vie de la même façon... En tournée, aucun problème, nous sommes très contents de nous retrouver, mais il est tout à fait hors de question qu'un jour, nous décidions d'habiter tous ensemble! — JACQUES CHABIRON.

J. COLLYNS



CRAZY COLOR

Modulateur de lumière 3 canaux. Basse, médium, aigu. 3 x 800 W. Marche automatique ou manuelle. Prix: 450 F. T.T.C.



CRAZY RYTHM III

Clignoteurs électroniques 3 canaux à vitesse réglable. 3 x 1.000 W. Prix: 395 F. T.T.C. Même appareil à un seul canal Crazy rythm I. Prix: 185 F. T.T.C.



P. 1000

Projecteur de poursuite. Avec iris changement de couleurs 1.000 W. Prix: 286 F. T.T.C.



N.C. 500

Projecteur de scène 500 W. Prix: 346 F. T.T.C. Existe avec disques de couleurs tournant. Prix: 523 F. T.T.C. Modèles N.C. 1.000 W. Prix: 690 F. Rampe de scène à 3 circuits 3 x 300 W. N.C. 900. Prix: 480 F. T.T.C.

Même modèle 4 circuits. 4 x 300 W. N.C. 1200. Prix: 580 F. T.T.C.

Pieds J.C. 35. Prix: 146 F.

Barre d'accouplement J.C. 19. Prix: 44,50 F.



MOVIE COLOR

Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 500 W. Prix: 723 F. T.T.C.



N.C. 250

Projecteur de forme fixe et spot. 250 W. Prix: 1.298 F. T.T.C.

MOODY LIGHT

Console de lumière à 4 canaux. Clignoteurs gradateurs 4 x 1.500 W. Prix: 1.500 F. T.T.C.



ACTIBUL

Projecteur de bulles. Prix: 798 F. T.T.C.



MINI CHROMOGRAPHE

Mini Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 12 V. à transfo. incorporé. Prix: 491 F. T.T.C.



SPECTROFLUX

Super Projecteur de light show. 4 appareils en 1. Projection de: liquide organique. Programme polarisant. Diapositives polarisantes. Diapositives conventionnelles. Puissances plein jour 250 W 24 V. Iode. Objectif Zoom. Prix: 2.300 F. T.T.C. Avec tous les accessoires. Autre Modèle: MIROFLUX. Prix: 1.500 F. T.T.C.

MIROFLUX

Prix: 1.500 F. T.T.C.



N.C. 125

Projecteur de lumière noire, grande puissance. Prix: 498 F. T.T.C.